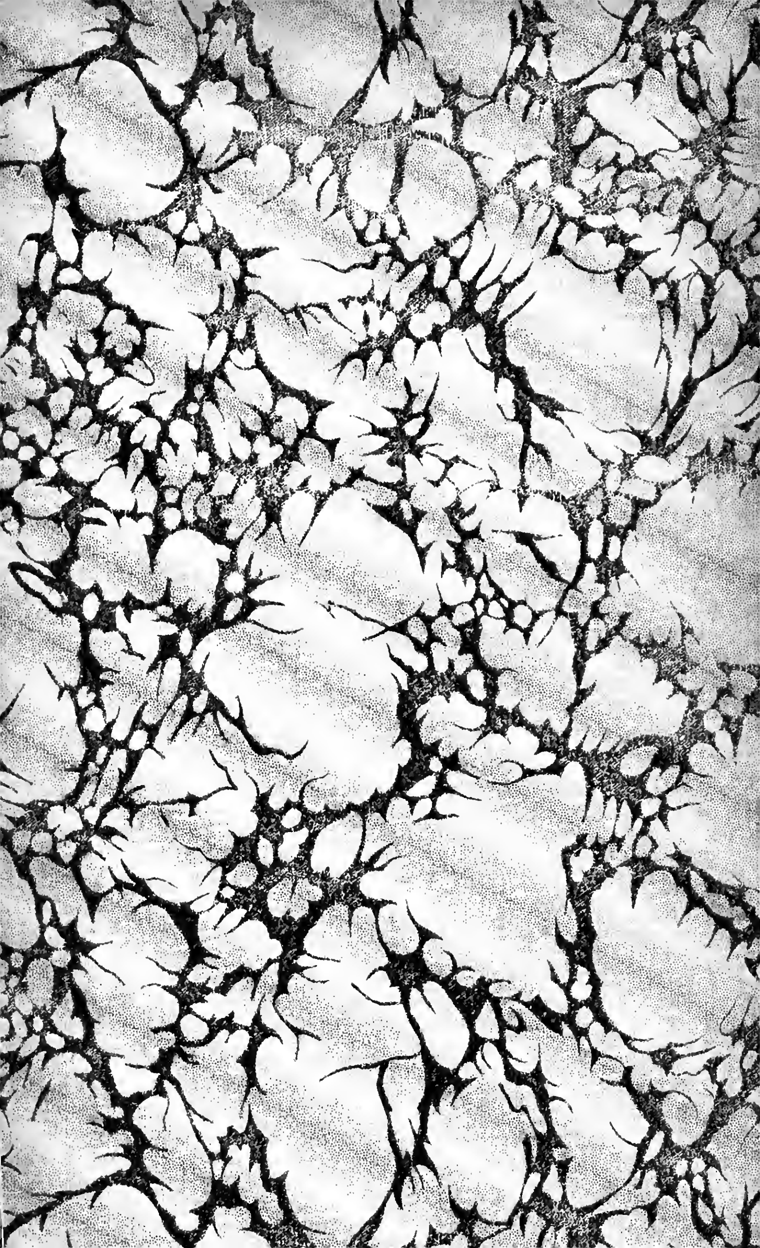




RHODES - SOLIMAN'S MOSQUE



Les Pays Balkaniques

GÉOGRAPHIE MILITAIRE

Les Pays Balkaniques

PAR

le Général NIOX
DIRECTEUR DU MUSÉE DE L'ARMÉE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

NOTE DES ÉDITEURS

Les ouvrages de Géographie militaire publiés, de 1887 à 1897, par le colonel Niox, alors professeur à l'École supérieure de guerre, sont devenus classiques dans les écoles militaires de France et de l'Étranger.

Le tome IV de cette série qui traitait de l'*Autriche-Hongrie* et de *la Péninsule des Balkans,* offre un intérêt particulier, en raison des événements actuels. Ce volume étant, depuis un certain temps, complètement épuisé, il devenait nécessaire de publier une édition nouvelle, au moins de la deuxième partie : « **La Péninsule des Balkans** ».

Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présente cette étude qui a été, non seulement soigneusement revue et mise à jour, mais qui est un livre neuf adapté aux circonstances du moment.

Depuis plus d'un siècle, la **Question d'Orient** a constamment troublé l'Europe; elle a été l'une des causes immédiates de la guerre actuelle. L'exposé de la situation morale et politique de l'Empire ottoman et des autres États de la Péninsule, apporte donc une importante contribution à l'étude des questions complexes qui préoccupent aujourd'hui le monde entier, et dont les diplomates et les chefs militaires ont à rechercher la solution.

Pour faciliter la lecture de ce livre, il convient de se reporter à la carte de la Péninsule des Balkans, au 1/3200000, du Grand Atlas de Géographie générale du Colonel Niox, ou aux cartes à échelles plus réduites de l'Atlas classique de notre auteur.

Le volume actuel, de même format que les éditions précédentes, doit prendre le numéro IV *bis* dans la série des volumes de Géographie militaire du colonel Niox, qui est ainsi composée :

Introduction : **Notions de géologie**, de climatologie et d'ethnographie. — 3e édit., 1893.

I. — La **France**. — 5e édit., 1897.

II. — **Grandes** Alpes, **Suisse** et **Italie**. — 3e édit., 1891.

III. — **Allemagne, Pays-Bas, Danemark, Russie occidentale**. — 3e édit., 1891.

IV. — **Autriche-Hongrie** et **Péninsule** des Balkans. — 2e édit., 1887.

IV *bis*. — Les **Pays balkaniques**, 1915.

V. — Le **Levant** et la **Méditerranée**. — 2e éd., 1887.

VI. — **Algérie** et **Tunisie**. — 2e éd., 1890.

VII. — **Expansion européenne**. — **Empire britannique**. — 3e édit., 1891.

Juin 1915.

LES ÉDITEURS.

GÉOGRAPHIE MILITAIRE

LES PAYS BALKANIQUES

On donne le nom de **Péninsule des Balkans** à la région péninsulaire sud-orientale de l'Europe qui se termine au sud par les côtes découpées de la Grèce et de la Macédoine et qui est très nettement délimitée, au nord, par le long sillon des vallées de la Save et du Danube inférieur, orientées de l'ouest à l'est.

La chaîne des Balkans en constitue la principale ossature.

Au nord du sillon Save-Danube, de hautes montagnes, qui sont l'éperon oriental des masses orographiques de l'Europe centrale, forment le bastion de Transylvanie. La Roumanie s'adosse à leurs crêtes et en occupe les versants jusqu'au Danube.

La Transylvanie et la Roumanie sont habitées par des peuples de même race; elles ne font pas partie de la Péninsule des Balkans, mais leur histoire lui est si intimement liée qu'on doit les comprendre dans une étude de géographie historique de la Péninsule.

La Péninsule des Balkans proprement dite, est divisée, par les montagnes, en compartiments distincts qui sont les domaines des peuples bulgare, serbe, albanais et grec, de races très différentes, très opposés les uns aux autres par leur mentalité, leurs intérêts et leurs aspirations.

Il n'y avait qu'un lien entre eux : la haine de la domination turque; ce lien rompu, les rivalités de tendance et d'intérêts les a amenés à des conflits armés qui sont une cause grave et permanente de désordres et de guerres. Ces luttes ont provoqué, à différentes époques, l'intervention des Grandes Puissances européennes qui ne peuvent et ne pourront, sans doute, d'ici longtemps, s'accorder pour trouver une solution à ce grave problème :

LA QUESTION D'ORIENT.

Au centre de figure de la Péninsule des Balkans, se trouve un massif montagneux qui est le centre de divergence des eaux. Nous lui conserverons son ancien nom trop oublié, de *Plateau de Moesie;* c'est une haute région aride, déserte, infertile, qui n'est accessible que par de rares sentiers, couverte de neiges pendant de longs mois, battue en été par de terribles tempêtes Çà et là, se dressent des coupoles de trachytes, des débris d'anciens cratères volcaniques; les sommets les plus élevés ont 2.000 à 2.500 mètres d'altitude.

Les rides montagneuses dont les directions de soulèvements se croisent au plateau de Moesie, sont :

Dans la direction nord-ouest, les Alpes Dinariques parallèles aux côtes de l'Adriatique;

Vers le sud, les rites du Pinde qui forment les arêtes de la petite péninsule hellénique;

Vers le sud-est, la chaîne du Rhodope, qui accidente la Macédoine;

Vers l'est, les épaisses chaînes des Balkans (monts Hoemus des Anciens) qui forment l'ossature de la grande péninsule à laquelle ils donnent leur nom.

De cette disposition orographique résultent trois grands versants :

Celui de la Save-Danube, dont les eaux se réunissent dans les vallées principales : de la **Drina serbe**, de la **Morava** et du **Timok** qui sont les rivières de la Serbie. de l'**Isker**, de la **Jantra**, etc., au nord des Balkans, qui sont les rivières de la Bulgarie.

Sur le versant de la mer Égée, la **Maritza** est le cours d'eau principal de la Thrace.

La **Mesta**, la **Struma**, le **Vardar** qui descendent du plateau de Moesie, sont les rivières de la Macédoine.

Sur le versant de l'Adriatique, les montagnes forment un chaos inextricable, c'est l'Albanie. Leurs crêtes sont

trop rapprochées de la mer pour permettre le développement de longues vallées; la plus notable est celle de la **Drina albanaise** dans laquelle se déversent les eaux du lac de Scutari. Les autres ne sont que des lits de torrents.

Le Danube et la Save, qui marquent la limite nord de la Péninsule des Balkans, en sont aussi les fossés de protection.

Le **Danube**, qui coule du nord au sud, dans la plaine hongroise, change de direction à angle droit, après avoir reçu la Save à Belgrade, et coule de l'ouest à l'est

La **Save** vient de l'ouest; c'est sur la rive gauche de ces grands fossés que les Empereurs avaient organisé les *Confins militaires*, et cantonné les populations chargées de protéger l'Empire contre les invasions turques.

Les villages n'étaient que des campements d'avant-postes, toujours en alerte; le paysan-soldat ne quittait pas son fusil en prenant sa charrue.

Cette organisation subsista jusqu'en 1880.

A la suite des fréquentes insurrections de la Bosnie, des fugitifs nombreux avaient cherché un refuge sur la rive gauche de la Save. Le gouvernement austro-hongrois se trouvait obligé, non seulement de pourvoir à leurs besoins, mais encore de maintenir l'ordre dans cette masse d'émigrés la plupart armés, de les empêcher de s'organiser en bandes pour rentrer en Bosnie, et de surveiller l'agitation panslaviste qui aurait pu gagner les Slaves de la monarchie.

L'impuissance des Turcs devait amener fatalement l'Autriche-Hongrie à l'occupation militaire d'un pays où éclataient si fréquemment des insurrections, dont elle sentait le contre-coup.

Esquisse ethnographique.

Avant d'entrer dans l'étude de détail des États de la Péninsule des Balkans, il est nécessaire de se rendre compte de l'origine des populations qui se sont groupées dans les compartiments géographiques dont nous venons de donner une esquisse.

On ne saurait, du reste, déterminer d'une manière précise les limites de ces groupements ethniques. Les statistiques exactes font défaut; les limites politiques ont varié à chaque commotion et n'ont jamais satisfait personne. Les aspirations même des populations sont loin d'être bien certaines.

Une minorité, instruite et patriote, s'est efforcée de reconstituer les anciennes nationalités : roumaine, slave, bulgare, ou grecque, mais, si l'on en excepte la Roumanie, les masses, incultes et ignorantes sont restées, la plupart du temps, étrangères à ce mouvement d'esprit qu'elles étaient incapables de comprendre. Elles n'en ont pas moins constitué des armées qui se sont heurtées avec acharnement et ont multiplié les ruines de ces malheureux pays.

Les grands États voisins qui cherchent à tirer parti de ces désordres pour étendre le rayon d'action de leur influence et de leurs entreprises économiques, se surveillent avec méfiance.

La Guerre de 1914 dont les causes premières sont plus lointaines, a eu, pour cause déterminante, un accident de politique austro-serbe. Toutes les Grandes Puissances européennes prétendent intervenir pour régler les statuts de ces États provenant du démembrement de l'Empire ottoman.

On désigne sous le nom d'**Ibères**, des populations qui ont vécu sur les terres de l'Europe à une époque préhistorique; on croit en retrouver la trace dans les monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, etc., dispersés dans bien des endroits, mais plus particulièrement dans les régions de l'ouest : Bretagne, Pays de Galles, Cornouailles, Galice; c'était une race de petite taille à la face large, brachycéphale.

On admet généralement que les premiers colonisateurs de l'Europe, qui se sont superposés aux Ibères ou qui se sont substitués à eux, appartenaient à la race arienne ou indo-européenne, dont le berceau était au centre de l'Asie. Leurs migrations, qui ont traversé soit le Caucase, soit les monts Oural, se sont succédé dans l'ordre suivant : les Pélasges, venus par l'Asie Mineure et la mer, d'où leur nom de *Pelasgos;* ce sont les ancêtres des Grecs et des Latins. Ils ont peuplé la Grèce et l'Italie.

Les Celtes, les Germains et les Slaves sont arrivés par les routes de terre.

Les Slaves sont les derniers venus.

Au moment de leur plus grande extension ils ont atteint les embouchures de l'Ems au nord, les côtes de l'Adriatique au sud. Puis, ils ont été arrêtés et

refoulés à l'est, par les Germains, déjà établis sur les terres de l'Allemagne actuelle. C'est ce mouvement de la *poussée vers l'est,* du *Drang nach Oetsen,* qui continue de nos jours.

Ils ont été séparés, par cette réaction des peuples germaniques, en *Slaves du nord,* au nord du Danube et des Karpates, qui sont les Tchèques, Polonais et Ruthènes, et en *Slaves du sud,* au sud du Danube, qui sont les Slovènes, Croates et Serbes.

Derrière les Ariens, et longtemps après, sont arrivés des peuples touraniens ou tartares : Huns, Avares, Bulgares, enfin les Turcs.

Les Tartares ont dominé les Slaves; les ducs russes ont été longtemps les tributaires du Khan mongol de Kazan.

Des tribus d'origine touranienne, Huns, Avares et Magyars, se sont fixées dans la vallée du Danube, entre les Slaves du nord et les Slaves du sud. Les Huns mélangés aux Avares, ont peuplé le pays qui fut appelé *Hung-Avaria,* d'où les noms de *Hongrie, Hongrois.*

Les Bulgares sont d'origine tartare, mais ils ont subi l'influence de la civilisation slave, et parlent une langue de la famille slave.

Les Turcs ne passèrent les Dardanelles, qu'en 1360; ils se répandirent dans la Péninsule des Balkans, réduisirent les populations à l'obéissance, et en convertirent une partie à l'islamisme, mais les races des vainqueurs et des vaincus ne purent se fusionner. Elles étaient *irréductibles* l'une dans l'autre. Aujourd'hui, les Turcs sont partout en minorité,

épars, çà et là, en groupes peu considérables, principalement autour des villes. Depuis quelques années ils quittent, en grand nombre, les territoires soumis à une administration chrétienne. Ils retournent en Asie.

Les populations de la Péninsule des Balkans appartiennent aux principales subdivisions suivantes : *Roumains, Grecs, Albanais* qui sont de race pélasgique; *Serbes* et *Croates,* de race slave; *Bulgares,* de race touranienne, slavisés par la religion et la langue; *Turcs,* de race touranienne.

Roumains. — La race roumaine s'étend beaucoup au delà des frontières politiques actuelles du royaume. Les Roumains sont au nombre d'environ *9 millions* groupés autour des Karpates[1], dont :

5 millions en Roumanie (y compris la Bessarabie cédée à la Russie).
2 à 3 millions en Autriche-Hongrie.
80,000 dans la Dobroudja et en Bulgarie.
125,000 en Serbie.
200,000 en Macédoine, Thrace et Thessalie.
10,000 en Grèce.

1. Obédénare, *Roumanie économique,* 1876. Ces chiffres ne sont plus exacts, mais leurs rapports doivent avoir peu varié.
D'une manière générale, on ne doit pas considérer les chiffres donnés pour l'évaluation des races comme ayant une valeur absolue; des statistiques exactes n'existent pas; mais ces chiffres indiquent tout au moins des rapports approximatifs entre les forces de différents peuples.

Leur race, remarquablement individualisée, servie par l'unité de langue et de religion, déborde sur les autres peuples. Ils ont donné les preuves de la plus grande vitalité, et, aux jours les plus sombres de leur histoire, ils n'ont cessé d'affirmer leur foi dans l'avenir et de se répéter le vieil adage populaire : *Romanul non pieri*, « le Roumain ne périra pas ». L'existence de ce groupe latin, perdu à l'orient de l'Europe et plein de vie après avoir été tant de fois submergé par les invasions asiatiques, est un fait historique des plus remarquables.

Les Roumains descendent des anciens colons romains établis par Trajan sur la rive gauche du Danube dans le pays dépeuplé des Daces. Leur nom est le signe évident de leur filiation. Leur langue est un dérivé direct du latin, d'un latin déjà corrompu, il est vrai, par les colons de race espagnole, gauloise, et italienne, qui se fixèrent dans le pays[1], et elle a encore été altérée par le contact des peuples slaves, turcs et grecs. Le costume des paysans est toujours celui des anciens colons romains, tels que les montrent les bas-reliefs de la colonne Trajane. Le type, les idées, la manière de penser, rattachent très étroitement les Roumains à la famille latine, bien qu'ils aient adopté le schisme grec.

1. Un poète roumain, M. Alexandri, a donné une liste de plus de cent mots extraits des œuvres de Rabelais, disparus aujourd'hui de la langue française et qui se sont exactement conservés dans la langue roumaine.

Grecs. — La race hellénique, évaluée à *trois ou quatre millions* d'âmes, n'en compte guère que la moitié dans la Grèce continentale proprement dite ; le reste habite les îles de la mer Égée, la partie méridionale de l'Albanie, les rivages de l'Archipel, de la mer de Marmara et de la mer Noire jusqu'à Varna, les côtes de l'Asie Mineure. Les Grecs forment, dans la plupart des villes maritimes, des communautés commerçantes très riches et très influentes.

La presque totalité du commerce maritime du Levant est aux mains des Grecs ; c'est leur langue qui est parlée dans tous les ports de la mer Égée. Ce sont les Grecs qui ont été les comptables, les intendants, les financiers ordinaires des Turcs ; ils sont détenteurs de la majeure partie de la fortune publique. L'israélite perd du terrain devant le Grec et n'arrive pas à prendre pied dans la Grèce proprement dite.

Depuis que la race grecque est parvenue à reconstituer un centre national, ses progrès ont été rapides et ses revendications ne cessent de se faire entendre. Les Grecs ont fait autrefois cause commune avec tous les révoltés de l'empire ottoman : Roumains, Serbes, Bulgares, et ils se sont mis, comme eux, sous la protection des Russes.

Aujourd'hui, les circonstances sont modifiées ; les Grecs sont regardés avec peu de sympathie par les autres peuples chrétiens de la Péninsule.

La lutte s'est établie entre les Bulgares et les Grecs au sujet du partage des pays enlevés à l'empire ottoman.

Animées d'un grand sentiment de patriotisme, les nombreuses communautés grecques disséminées sur

toutes les côtes de la Méditerranée et dans les villes de commerce de l'empire ottoman, unissent leurs efforts pour reconstituer leur nationalité. Elles contribuent libéralement de leur fortune à la rénovation de leur patrie[1], et, maintes fois, leurs enfants sont venus combattre pour défendre le berceau de leur race et en soutenir les droits.

Ce n'est donc pas seulement la petite péninsule hellénique qu'il faut considérer lorsque l'on cherche quel peut être dans l'avenir le rôle de la Grèce, mais il faut embrasser, du même coup d'œil, l'ensemble du monde grec, c'est-à-dire presque toutes les côtes et les îles du bassin oriental de la Méditerranée, et il faut se rendre compte des liens étroits de solidarité morale qui unissent entre elles ces colonies éparses, pour lesquelles le royaume de Grèce est un centre commun d'attraction.

Albanais. — Les Albanais, que les Turcs appellent *Arnautes,* se donnent eux-mêmes le nom de *Skipétars* (fils d'aigle); ils sont d'origine pélasgique. Sur la frontière du nord et du nord-est, ils sont fortement mêlés de Slaves; sur celle du sud, ils sont mêlés de Grecs. On peut dire plus exactement que, depuis deux siècles, les Albanais, devenus musulmans, se sont avancés sur le territoire des Slaves, des Grecs et des Bulgares. Il ne serait pas possible de tracer des limites au territoire albanais.

C'est, dit-on, une des races les plus belles et des plus braves; ils sont, aujourd'hui, en majorité musul-

1. Les plus généreux sacrifices ont été faits par les Grecs des colonies pour doter Athènes d'établissements d'instruction et de bienfaisance.

mans, et ont fourni aux Turcs leurs meilleurs soldats.

Leurs mœurs farouches en font une population à part et fort éloignée de la civilisation européenne. Toujours les armes à la main, la guerre est à l'état permanent entre leurs tribus. Ils défendront avec une sauvage énergie leur propre territoire, mais ils ne sauraient exercer aucune influence en dehors de leurs montagnes. Les clans albanais peuvent se réunir et se liguer par des alliances momentanées, mais ils n'ont aucune idée de former un peuple unifié.

Tandis que, depuis le commencement du siècle, les petites nationalités grecque, serbe, bulgare et roumaine, courbées sous le joug ottoman, ont successivement revendiqué leur indépendance, ce n'est que depuis peu de temps, que le nom des Albanais a été prononcé parce que surtout l'Italie et l'Autriche s'efforcent, l'une et l'autre, de prendre pied sur leurs côtes.

On semble avoir été fort peu instruit des conditions d'existence de ce peuple, lorsque l'on a voulu en faire un royaume, en lui donnant pour souverain un prince allemand, monarchie éphémère qui n'a pu, du reste, se constituer.

Les Albanais et les Serbes avaient été réunis autrefois, au ɪᴠ^e siècle, sous le sceptre du grand empereur serbe Douchan; à sa mort, son empire se démembra et fut partagé en nombreux petits Etats indépendants les uns des autres et dont la division favorisa la conquête des Turcs.

Pour dominer des peuples qui n'avaient aucune habitude d'une autorité centrale, les Ottomans employèrent une tactique habile. Ils spéculèrent sur la vanité des guerriers albanais et serbes, et déclarèrent que

quiconque embrasserait l'islamisme serait *seigneur,* aurait le droit de porter les armes, et conserverait ses biens. Ceux qui resteraient chrétiens seraient dépouillés de leurs propriétés, traités comme *rayas* (bétail), et assujettis aux musulmans.

La vivacité des croyances religieuses et l'influence du clergé empêchèrent les Serbes d'embrasser l'islamisme.

Il n'en fut pas de même en Albanie ; la plupart des tribus acceptèrent le Coran de crainte de déchoir; seuls, les Maljsori et les Mirdites, habitant un pays pauvre et inaccessible, restèrent, comme les Monténégrins, indépendants dans leurs montagnes et conservèrent leur religion ; quelques-uns sont même des catholiques latins. Les marchands de Scutari, mieux protégés dans leur ville, et dont le négoce était nécessaire aux Turcs, durent à cette raison la possibilité de rester fidèles à leur foi.

La condition des Albanais sous la domination turque fut donc toute différente de celles des Grecs, des Bulgares et des Serbes. Elle convenait même parfaitement à leur tempérament guerrier. Ce sont eux qui constituaient le noyau des armées avec lesquelles les sultans envahirent la Hongrie ; de nos jours encore, ils forment les meilleures troupes de la Turquie, et ils s'expatrient volontiers[1] pour aller se mettre à la solde des beys musulmans des provinces européennes ou asiatiques de l'empire ottoman. L'autorité de la Sublime-

1. Les rois de Naples avaient un régiment d'Albanais, le *royal macédonien*, qui s'était acquis une grande réputation de bravoure.

C'est aux troupes d'Arnautes que revient en grande partie l'honneur de la célèbre résistance de Silistrie en 1854.

Porte est d'ailleurs purement nominale dans leurs pays. Ils ne sont pas astreints à d'autres charges que les Osmanlis, et l'on ne demande même aux tribus montagnardes guerrières (Maljsori et Mirdites) que de reconnaître la souveraineté du sultan, sans payer d'impôts et sans fournir de service militaire, à l'exception de volontaires qui reçoivent une solde élevée.

Sous le nom de **Maljsori** (habitants de la montagne), on désigne l'ensemble des tribus au nord de la Drin, tribus indépendantes les unes des autres et plus ou moins indépendantes de la Porte, comptant 50,000 individus environ, dont le quart musulmans.

Les plus importantes d'entre elles sont celles qui occupent les *six montagnes* de Scutari : les Hoti, les Clémenti, limitrophes du Montenegro, les Skeli, les Kastrali, les Pulati, les Sella, et les Sosi. Ces deux dernières sont catholiques.

Dans la moyenne Albanie sont les **Mirdites**, catholiques, au nombre de 32,000; c'est la tribu la plus influente de cette partie de l'Albanie, et la plus guerrière; quoique chrétiennes, ces tribus mirdites ont souvent combattu avec fidélité dans les armées turques. Elles composaient des corps particulièrement estimés pour leur bravoure. Leur bannière a le privilège d'être à la place d'honneur dans les armées turques. Elles obéissent à un prince national ou *capitaine*.

Les Dukadjines (3,900 individus) et les Matija (14,500) font d'ordinaire cause commune avec elles. Le chef-lieu des Mirdites est Orosi pauvre bourgade de 400 maisons.

Les mœurs de ces montagnards sont rudes et violentes; les vengeances particulières s'imposent comme un devoir auquel on ne pourrait se soustraire sans

déshonneur, même en pardonnant à son ennemi; aussi, les familles sont-elles sans cesse armées les unes contre les autres. L'intervention des pachas, mais surtout celle des prêtres qui ont une grande influence sur ces populations croyantes, ne restreignent qu'avec grande difficulté ces luttes sanglantes qui sont réglementées par une sorte de code.

Les femmes sont partout respectées, mais elles sont astreintes à la plus grande sévérité de conduite. Chez les Mirdites, le fait seul d'avoir causé à un étranger déshonore une jeune fille.

En Albanie, comme en Kabylie, une sorte de sauf-conduit, la *bessa* (analogue à l'*anaya* kabyle), donnée par une tribu, une famille, un individu connu, même par une femme, garantit de toute insulte celui qui en est porteur.

Les catholiques du nord de l'Albanie relèvent de plusieurs diocèses suffragants des archevêchés de Durazzo et d'Antivari. L'Autriche subventionne des missions de jésuites, l'Italie, des missions de franciscains, dont l'influence sert les vues politiques de chacun de ces pays.

L'instruction est presque nulle. Les enfants des villes fréquentent cependant quelques écoles où les catholiques apprennent l'italien; les musulmans, le turc; les Grecs, le serbe. Quant aux femmes qui, à partir de douze ans, sont renfermées dans l'intérieur des maisons et voilées, catholiques comme musulmanes, elles ne savent absolument rien et, à part dans les familles riches, n'ont aucune connaissance de la vie extérieure. On les marie sans qu'elles aient jamais vu leur époux, et, naturellement, sans qu'elles en aient jamais été vues.

Cependant chez les Maljsori, les Mirdites, et quelques autres tribus, les femmes, même musulmanes, ne sont pas voilées[1].

Bien que la majorité des Albanais ait embrassé l'islamisme, ils ont été souvent en révolte contre la Porte. Les Albanais de religion grecque sont animés de sentiments plus hostiles encore; mais les catholiques ont prêté assez volontiers leur concours aux Turcs, parce que, chez eux, la haine contre les schismatiques l'emporte sur la haine contre les Turcs. Ceux-ci ont souvent exploité ces animosités pour réprimer les insurrections.

Lors du traité de Berlin de 1878, personne ne représentait les intérêts particuliers des Albanais. Lorsqu'il s'est agi de donner satisfaction aux Monténégrins et aux Serbes, en leur accordant des accroissements de territoire, l'Autriche ne voulut pas qu'on empiétât, à l'ouest, sur la Bosnie qu'elle se réservait, et l'on sacrifia naturellement les intérêts des Albanais, soit musulmans, soit catholiques latins, pour lesquels la Russie n'avait aucune sympathie et que personne ne défendait. Ce fut donc à leurs dépens que les frontières de la Serbie et du Montenegro furent agrandis.

Les Albanais se seraient sans doute résignés, si le vali de Scutari n'eût secrètement surexcité leur orgueil national, et n'eût provoqué leur résistance armée.

Telle fut l'origine de la *ligue albanaise* et du réveil imprévu de la nationalité albanaise.

1. Les Mirdites ne se marient pas dans leurs tribus. Autrefois, il était même d'usage que les principaux d'entre eux allassent enlever une fille dans une riche famille turque, pour l'épouser après l'avoir fait baptiser.

La Serbie occupait déjà militairement le territoire qui lui était affecté ; on ne put rien entreprendre contre elle. Du côté du Montenegro, la situation était différente; la résistance des Albanais obligea les Grandes Puissances à modifier le tracé des frontières fixées par le traité de Berlin, et les amena à faire une démonstration navale pour faire respecter leurs décisions.

La ligue albanaise, dont le programme était : « *le maintien de l'intégralité de l'Albanie et la reconstitution de son indépendance* », fit peu de progrès dans la moyenne Albanie. Dans la haute Albanie, au contraire, elle put réunir et entretenir, par moments, 8,000 hommes armés (mai 1880), mais les tribus qui en firent partie, représentaient une singulière bigarrure. Musulmans, Grecs, Latins, Mirdites, Maljsori, Dukadjines, Dibras (grande tribu de 188,000 individus), etc., constituaient des éléments bien disparates pour une confédération politique.

On estime à 1,400,000 le nombre des Albanais de l'empire ottoman, dont 100,000 environ en dehors de l'Albanie. En outre, on en compte environ 250,000 dispersés en Grèce et dans les îles (sur ce chiffre 38,000 seulement parlent leur langue), et environ 100 ou 150,000 dans le sud de l'Italie.

Le nombre des Albanais musulmans est estimé à 1,000,000; celui des orthodoxes grecs à 280,000[1], et celui des catholiques latins à 120,000.

Qu'adviendra-t-il de l'Albanie au moment où l'em-

1. A défaut de statistique officielle tous ces chiffres sont approximatifs.

pire ottoman aura entièrement disparu comme on peut le prévoir?

Les divisions intestines des tribus ne leur permettront pas sans doute de se réunir en corps de nation. Quant à une annexion soit par l'Italie, soit par l'Autriche-Hongrie, il est difficile d'y songer. Cette annexion ne saurait être que la conséquence d'une conquête presque impossible. Il est peu probable que l'un ou l'autre de ces États ose l'entreprendre. Les Serbes et les Grecs pourront peut-être acquérir encore une bribe de territoire, mais la citadelle montagneuse de la haute Albanie défierait leurs efforts[1].

L'idée de constituer un royaume d'Albanie était contraire à toutes les traditions historiques, on pourrait dire à l'évidence même des faits. L'expérience qui en fut faite détournera sans doute, de tout nouveau projet de cette nature. L'Albanie restera, dans l'avenir comme par le passé, un pays à part avec ses mœurs sauvages que la civilisation moderne ne saura que difficilement modifier.

Au milieu des populations albanaises, vivent des groupes nombreux de *Zinzares*, de race roumaine, appelés aussi Macédo-Valaques ou Roumains méridionaux; ils forment une masse de 200,000 individus environ, au sud et à l'est du lac de Janina. Très intelligents et très actifs, ce sont les intermédiaires ordinaires du commerce dans tout l'intérieur de la Péninsule balkanique, où ils remplissent le même rôle que les Grecs sur les côtes; ils se rattachent aux

1. *Ces lignes ont été écrites il y a plus de dix ans. Les événements récents ont prouvé l'exactitude de ces prévisions.*

Grecs ou aux Roumains par leurs sympathies et par leurs tendances.

On trouve des colonies de Zinzares en Autriche, à Vienne même, où ils ont acquis par le commerce et par la banque une situation considérée.

Serbes. — De tous les peuples de la Péninsule des Balkans, les Serbes sont les seuls de pure race slave. Ils descendent des colonies slaves que l'empereur d'Orient, Héraclius, établit au VIIe siècle sur la rive droite de la Save et du Danube inférieur pour protéger les frontières de l'Empire contre les incursions des Avares. Ces colonies slaves peuplèrent la Croatie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Slavonie et une portion de l'Albanie. Les Croates, à l'ouest, sont devenus et sont restés catholiques; les Bosniaques et les Serbes furent englobés dans l'église orthodoxe grecque. Une partie des Bosniaques devinrent musulmans.

En 1346, Etienne Douchan, surnommé *le Puissant*, prit le titre de *Tsar* et se fit couronner à Uchkub. Profitant de la faiblesse des empereurs grecs, il avait poussé ses conquêtes jusqu'aux portes de Constantinople; son empire s'étendait de Belgrade à Raguse et à Janina, de la mer Ionienne à la mer Noire. Il avait conclu une alliance avec la République de Venise; en 1356, il marchait sur Constantinople à la tête d'une armée de 80,000 hommes; il s'en serait sans doute emparé, lorsque la mort l'enleva.

Ce fut l'apogée de la puissance des Serbes. Sous le règne de son successeur Lazare, les Turcs qui venaient d'envahir la Péninsule des Balkans, livrèrent aux Serbes, au **Kossovo-Polge** (champ des merles), une sanglante bataille (13 octobre 1389) dont le sou-

venir est conservé dans les légendes, comme celui du jour où sombra l'indépendance nationale. Le *Knèze* (prince) Lazare, fait prisonnier, eut la tête tranchée. Le sultan Mourad II avait été assassiné par un voïvode serbe qui s'était glissé jusqu'à sa tente.

Les Serbes conservèrent pourtant des princes nationaux jusqu'en 1459, époque à laquelle Mohammed II, maître de Constantinople, occupa le pays et l'incorpora à son empire.

La Bosnie, en 1465, l'Herzégovine, en 1467, furent ensuite conquises. Quelques débris de l'armée des Serbes s'étaient jetés dans les rochers de la Zrnagora (Monténégro). Seuls entre tous les Slaves, ceux-ci ne courbèrent point la tête sous le joug ottoman et ne reconnurent jamais la suzeraineté, que la Porte prétendait exercer sur leur pays.

Cependant la Serbie et la Bosnie eurent un sort différent. Les Serbes plièrent sous la loi du vainqueur, mais ne pactisèrent point avec lui; peuple et aristocratie restèrent fidèles à leur religion et conservèrent précieusement les traditions de leur race, tandis qu'en Bosnie, la noblesse, pour garder ses biens et ses privilèges, embrassa l'islamisme.

Monténégrins. — Les Monténégrins ne sont qu'une branche de la famille serbe qui s'est réfugiée dans les montagnes après la bataille du Kossovo-Polge (1389). Confinés dans un pays stérile et désolé, sans débouchés sur la mer, les Monténégrins ne pouvaient se suffire à eux-mêmes. On a dit, avec quelque raison, que leurs expéditions guerrières et leurs incursions sur les territoires voisins n'étaient que des récoltes à main armée.

Les ressources financières du pays sont presque nulles. Il y a peu de temps, son budget ne dépassait pas 300,000 francs. La liste civile du prince, jointe à ses revenus personnels, s'élevait à 70,000 francs environ, mais il recevait de la Russie un subside annuel de 100,000 francs environ et, dans certains cas, des armes et du matériel de guerre. Des établissements d'instruction ont été créés aux frais des princes de la famille impériale de Russie, et l'on est surpris de l'extension qu'a pu prendre, dans les villages, l'instruction primaire. Aussi les sympathies russes sont-elles très vives dans le pays.

Sur une population évaluée à 200.000 habitants, le Montenegro peut mettre sur pied 20,000, 30,000 et même 40,000 hommes. Outre son attirail ordinaire d'armes blanches, parmi lesquelles le terrible *kandjar*, chaque homme reçoit de l'État un fusil et des munitions, et il doit pourvoir lui-même à son entretien.

Le Monténégrin a l'instinct de la lutte; pendant que sa compagne vaque aux travaux du ménage et à ceux des champs, le guerrier court les montagnes, chassant le gibier. Les hommes sont vigoureusement bâtis, forts, robustes, sobres et sérieux. Ils sont peu embarrassés de bagages; ils portent dans un petit sac de laine une provision de coucrouss ou de pain de maïs qui leur suffira pour plusieurs jours.

L'habillement consiste en étoffes de laine d'une grande solidité; la *struka,* sorte de mante orientale, se transforme en couverture, tente, sac, coussin, etc.

La taille est entourée d'une large ceinture qui porte tout l'arsenal d'armes, sans lequel le Monténégrin ne saurait quitter son foyer à moins d'encourir la risée publique. Il a là son long poignard à manche orne-

menté, ses pistolets à pierre et les revolvers modernes, achetés dans les ports ou enlevés aux officiers turcs. Au dos, il porte son fusil.

Les femmes se chargent de l'alimentation des bandes; ces intrépides marcheuses, pesamment chargées, courent de montagne en montagne, portant sur leur dos d'énormes charges de *coucrouss*, de farine, de *castratina* ou viande desséchée, et les munitions qu'elles vont prendre dans les ports, trottinant de roc en roc, à des distances de 150 à 200 kilomètres.

La topographie de ces contrées ne permet pas à des troupes organisées de s'écarter des semblants de routes tracées, routes qui, tout imparfaites qu'elles soient, sont plus sûres que les gorges tourmentées.

L'Herzégovine presque entière, ainsi que le Montenegro, ne sont qu'un immense amas de rochers, coupé de crevasses et de gorges. La route qui serpente dans ce dédale, est, elle-même, une succession non interrompue d'accidents naturels qui n'ont pu être évités. Jamais ces routes n'ont senti le contact d'un char à roues; les canons ne sauraient être transportés qu'à dos de mulet, et encore ces derniers ne sauraient-ils s'aventurer partout. Dans de pareilles conditions, le rôle de l'insurgé est tout tracé. Les bandes occupent les étages des rochers; elles garnissent chaque ravin et de là, elles assaillent l'ennemi; la riposte de celui-ci est inefficace; les projectiles se perdent dans les mille crevasses de la montagne. Si l'ennemi paraît hésiter, les montagnards se rapprochent; s'il bat en retraite, une poursuite aura lieu de pierre en pierre; si la retraite devient panique, alors tous ces guerriers, fusil dans la main gauche et le redoutable kandjar dans la main droite,

se lancent comme une avalanche sur les soldats effrayés, trébuchant sur les rocs, tombant les uns par-dessus les autres, affolés, sûrs qu'ils sont de ne pas obtenir quartier. C'est en ces occasions, que se pratique le terrible usage de couper les nez. Morts et blessés subissent cette mutilation horrible, contre laquelle proteste l'humanité. »

Lorsque la guerre séculaire des Monténégrins contre les Ottomans sera terminée, il faudra que le montagnard sache déposer son fusil et prendre des outils de culture pour féconder les quelques portions fertiles de son sol. Jusqu'à présent, les travaux de la terre, dédaignés par les hommes, sont laissés aux femmes; aussi, cette transformation sociale sera-t-elle longue à réaliser, et, si elle s'accomplit, ne pourra-t-on pas dire que sera terminée l'ère héroïque de ce vaillant petit peuple?

Le goût du confortable dont jouissent les sociétés civilisées amoindrira fatalement ses énergiques qualités naturelles; impuissant à tirer de sa terre natale un profit suffisant de son labeur, le Monténégrin ne sera-t-il pas amené à quitter ses montagnes et à chercher en dehors de sa patrie, l'aisance et le bien-être que ses ancêtres n'ont pas connus?

Bulgares. — Venus vers le ve siècle des bords de l'Oural sur ceux du Danube, les Bulgares ont complètement perdu le souvenir de leurs aïeux, leur langue, et leurs coutumes. Ils parlent aujourd'hui un idiome slave, et pratiquent, en grande majorité, la religion grecque. On comptait, en Bulgarie, en 1881,

70 p. 100 de chrétiens orthodoxes grecs, et environ 30 p. 100 de musulmans.

Ils occupent, au nombre de *3 ou 4 millions d'âmes*, la rive droite du Danube, de son embouchure à son confluent avec le Timok, les deux versants de la chaîne du Balkan, la plus grande partie des plaines de la Thrace, une partie des montagnes de la haute Albanie et de la Macédoine, mais les villages grecs et bulgares sont si enchevêtrés qu'il est impossible de trouver une ligne de démarcation entre eux.

Les Bulgares, dont le nom, resté sous une forme populaire dans la langue française, rappelle l'effroi que leurs incursions causaient à l'occident, sont aujourd'hui transformés. Ils forment un peuple vigoureux, sobre, travailleur, courageux. Depuis longtemps chez eux, le régime féodal a disparu; le sol est aux mains d'un grand nombre de paysans propriétaires. Néanmoins, les Bulgares, à leur tour, ont éprouvé le besoin d'indépendance, et ce sentiment a grandi au spectacle de la prospérité des Roumains et des efforts des Serbes. Il s'est manifesté à propos d'une question de religion. En 1860, les Bulgares ont repoussé le clergé grec, soumis à l'autorité du patriarche de Constantinople. Depuis 1872, ils ont obtenu la constitution d'une église nationale.

Le traité turco-russe de San Stefano en 1878, avait constitué une grande Bulgarie qui comprenait toute la Thrace et la Macédoine jusqu'à la mer.

Le traité de Berlin, qui a revisé celui de San Stefano, a donné à la Bulgarie des limites beaucoup plus restreintes, entre le Danube et les Balkans. Le reste du territoire habité par les Bulgares fut maintenu sous le gouvernement direct de la Porte; une partie fut

cependant constituée en province autonome sous le nom de *Roumélie orientale*[1] avec un prince chrétien.

Au milieu de ces populations, en majorité chrétiennes, vivaient des colonies de Circassiens (*Tcherkesses*), émigrés du Caucase, et auxquels des terres avaient été affectées.

Quand, dans une étude des races des pays balkaniques, on veut entrer dans des détails plus précis, on se heurte aux plus grandes difficultés, parce que les statistiques n'existent pas, et que les différents documents tendent à donner la prédominance à telle ou telle race, suivant la nationalité de leurs auteurs. Du reste, les différences de religion ont une importance bien plus considérable et amènent des conséquences bien plus caractérisées que les différences ethniques. L'idée de nationalité est fort obscure chez ces peuples, les intérêts religieux priment tous les autres, parce qu'ils représentent les véritables liens sociaux.

Dans tout l'empire ottoman, le musulman était le seigneur, le maître. Qu'il fût de race slave, albanaise, turque ou arabe, il avait l'honneur de porter les armes ; c'est lui qui commandait. Le chrétien était un être asservi, timide, et méprisé. Aussi comprend-on que

1. Ce nom n'a aucune signification. Les Turcs ont appelé Roumélie, pays des roumis, toute la région habitée par des chrétiens. Il n'y a pas de Roumélie orientale.

L'union politique de la Roumélie orientale et de la Bulgarie en une seule principauté, était à prévoir ; elle a été réalisée, de fait, par le prince Alexandre de Bulgarie en 1885, et reconnue par la Porte, sinon consacrée par des traités. Le prince s'est ensuite fait proclamer tzar. Les événements dont ces pays sont le théâtre, n'ont pas été une des moindres préoccupations de la politique internationale de l'Europe.

les Slaves de Bosnie, devenus musulmans, ne sauraient faire cause commune avec les Slaves restés chrétiens; et que, malgré les garanties spécifiées au traité de Berlin, les musulmans bulgares émigrés ne puissent que très difficilement reprendre leur place à côté de leurs frères de race.

La raison principale qui a sauvegardé l'unité de la nationalité roumaine, c'est que les Roumains ont réussi à se garantir de la propagande de l'islam; c'est parce que les Serbes ont conservé leur religion, qu'ils ont pu reconstituer leur nation.

Enfin, il est à remarquer encore qu'en Orient, partout où se rencontrent des juifs, ils présentent les mêmes caractères généraux d'habitudes et de vie sociale, et qu'ils sont également antipathiques; cependant, il semble bien prouvé que les juifs de race pure sont fort peu nombreux. Le sang sémite a été très mélangé. Le judaïsme a eu, d'ailleurs, comme les autres religions, ses convertis qui ont altéré la pureté de la race primitive. Le juif venu d'Allemagne ou de Pologne, ne ressemble guère au juif oriental et encore moins aux israélites espagnols ou portugais, réfugiés en grand nombre dans la Péninsule des Balkans à la suite de leur expulsion, et qui parlent toujours l'espagnol. Le lien principal des communautés juives est donc bien évidemment un lien religieux et non un lien ethnique.

Esquisse historique de la Conquête de la Péninsule des Balkans par les Turcs.

Les Turcs osmanlis passèrent les Dardanelles et prirent Gallipoli en 1357.

En 1361, ils avaient soumis la Thrace et ils établissaient leur capitale à Andrinople.

Outre le faible empire de Byzance, la Péninsule des Balkans était partagée entre un empire serbe, un royaume de Bosnie, une principauté de Zeta, dont les seigneurs étendaient leur autorité sur le Montenegro et sur la haute et sur la moyenne Albanie, un royaume de Macédoine, des despoties albanaises, le duché d'Athènes, des colonies vénitiennes et des principautés bulgares, moldaves et valaques.

Tous ces États réunis eussent peut-être été à même de résister aux Turcs; séparés les uns des autres, ils devaient être pour eux une proie facile.

La bataille de Kossovo (1389) ruina l'empire serbe.

Peu après, le sultan Bajazet passa le Danube et battit (1396), sous les murs de Nikopoli, le roi Sigismond de Hongrie, accouru au secours des Roumains avec une armée de 60,000 croisés.

Constantinople allait tomber entre les mains des conquérants musulmans, lorsque l'invasion mongole de Tamerlan vint momentanément détourner l'orage.

C'est en 1453, seulement, que Mahomet II s'empara de Constantinople, après moins de deux mois de siège.

Six ans plus tard, 1459, la Serbie était définitivement

conquise, puis la Bosnie en 1463, l'Herzégovine en 1467. La Valachie se reconnaissait tributaire.

L'Albanie fut soumise vers la même époque ; seuls, les Monténégrins ne plièrent pas sous le joug.

Venise faisait tête aux sultans, en Morée, dans les îles de l'Archipel, et sur quelques points de la Péninsule des Balkans.

Soliman II, le Magnifique, porta la guerre dans le bassin du Danube. En 1526, à la bataille de Mohacs, il battit complètement les Hongrois ; il s'empara ensuite de Bude et, en 1529, s'avança jusque sous les murs de Vienne, tandis que Barberousse, le capitaine de ses galères, régnait en maître dans la Méditerranée et s'emparait d'Alger et de Tunis. Ce fut l'époque la plus brillante de l'empire musulman et l'apogée de sa puissance.

En 1570, Sélim III enleva Chypre aux Vénitiens.

Justement effrayée, la chrétienté réunit ses forces contre l'ennemi commun. Les flottes de l'Espagne, de Venise et de Gênes, sous le commandement de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, détruisirent la flotte turque dans la célèbre journée de Lépante (1571).

En 1590, les Turcs étaient maîtres de la majeure partie de la Hongrie, avec Bude ; mais ils ne purent pénétrer dans les régions montagneuses qui en forment la ceinture, la bataille de Saint-Gothard (1664), livrée au pied des Alpes contre une armée chrétienne conduite par Montecuculli, fut suivie d'une trêve de 20 ans.

Appelés par les Hongrois, en guerre avec la maison d'Autriche, les Turcs rompirent la trêve ; leurs armées

vinrent une seconde fois mettre le **siège** devant Vienne (1688). Battus par Jean Sobieski, roi de Pologne, ils durent rétrograder jusqu'à Belgrade et repasser le Danube.

Depuis ce moment, leurs progrès furent arrêtés :

Par la **paix de Karlovitz** (1699), ils durent abandonner toutes leurs possessions au nord du fleuve, à l'exception du banat de Temesvar. Ils rendirent la Morée aux Vénitiens, la Podolie à la Pologne.

Au XVIIIe siècle, la Russie entre en scène avec Pierre le Grand. La lutte entre les Turcs, d'une part, l'Autriche, la Russie et la République de Venise, se continue avec des péripéties diverses jusqu'à l'époque moderne, interrompue par de courtes trêves :

Par la **paix de Passarovitz** (1718) les Turcs abandonnent le Banat, la petite Valachie, Belgrade et une partie de la Serbie.

Vingt ans plus tard, par la **paix de Belgrade** (1739), les Turcs rentrèrent en possession de la Valachie et de la Serbie.

Mais, par le **traité de Koutschouk-Kainardji** (1774), ils furent contraints de reconnaître à l'impératrice Catherine de Russie, la suzeraineté sur les Tartares de Crimée, du Kouban et du littoral de la mer Noire, le protectorat religieux de la Moldavie et de la Valachie, la liberté de navigation dans les détroits du Bosphore et des Dardanelles.

Ce traité eut des conséquences importantes, en ce

qu'il substitua l'influence russe à l'influence turque sur les pays de la rive gauche du Danube, et c'est ainsi que la *Question d'Orient* commence à s'imposer à l'attention des puissances européennes.

Au **traité de Bucarest** (1812), la Russie, ayant à porter tous ses efforts contre l'invasion française, avait intérêt à s'entendre avec la Turquie. Elle consentit à l'évacuation des principautés danubiennes.

La force offensive des Ottomans était d'ailleurs depuis longtemps brisée. Alors commence l'ère des insurrections des peuples chrétiens qu'ils opprimaient depuis plus de trois siècles et qui prétendaient reconquérir leurs libertés. Ces insurrections, leur répression, l'intervention de la Russie protectrice des communautés chrétiennes, les guerres qui en sont la conséquence, remplirent l'histoire de la Péninsule des Balkans pendant tout le XIXe siècle.

I

TRANSYLVANIE

La Transylvanie, en allemand (*Siebenbürgen*)[1], est politiquement rattachée à la Hongrie ; c'est un plateau accidenté, d'une hauteur moyenne de 450 mètres, de forme à peu près circulaire, que les montagnes enceignent de tous côtés.

Son nom de Transylvanie qui est la transcription française de l'*ardealul* des Roumains et de l'*erdély* des Magyars, rappelle les grandes forêts qui couvraient autrefois ce pays.

Cette région, relativement accessible à l'ouest, est difficilement abordable au sud et à l'est ; de ce côté, les montagnes dressent des talus escarpés, au-dessus des glacis et des plaines de la Moldavie et de la Valachie.

Cette disposition a eu d'importantes conséquences.

Lors des grandes invasions asiatiques, le flot envahisseur se partagea en deux courants qui glissaient aux pieds des montagnes, l'un vers le nord, l'autre vers l'ouest ; la Transylvanie, conservant une indépendance relative, devint le refuge des habitants de la plaine fuyant devant les oppresseurs.

1. Le nom allemand de Siebenbürgen vient, sans doute, du vieux burg de Szeben ou Sibiu (voisin d'Hermannstadt), et ne signifie pas, comme on serait tenté de le croire, la province des sept burgs.

On donne le nom de **Karpates orientales** à la partie des montagnes, orientées du nord au sud, qui séparent la Transylvanie de la Moldavie ; leur hauteur moyenne est de 1,250 à 1,550 mètres.

Le nom d'**Alpes de Transylvanie** est réservé à la chaîne beaucoup plus abrupte et plus élevée qui court de l'est à l'ouest et qui sépare la Transylvanie de la Valachie.

Le massif de l'**Hagymas** (1,793 mètres) entre les routes de Tolgyès et de Bekas, au nord et celle de Gyimès, au sud, est un des massifs les plus notables des Karpates. Le **Pionulù** ou **Peatra** (2,720 mètres) qui domine les monts de **Neamtù** (Niamtzo) est la cime la plus élevée de cette partie des Karpates. Dans les gorges voisines sont de nombreux monastères. La solitude de ces lieux sauvages en a fait, de tout temps, l'asile des religieux.

Neamtù doit son origine à une forte citadelle des chevaliers teutoniques[1], que le roi de Hongrie, André, avait appelés, au XIIIe siècle, pour les opposer aux Tartares-Coumans. Depuis cette époque, Neamtù ne cessa d'être le théâtre de luttes sanglantes entre les Polonais les Moldaves, les Tatars, et les Ottomans. Son nom est célèbre dans les épopées guerrières de la Moldavie.

Plus au sud, les altitudes diminuent ; la passe d'Ojtos servit, à différentes époques, de passage aux armées et aux invasions. Au XIIIe siècle, les Mongols y passèrent ; au XVIIIe siècle, les Turcs.

Du côté de la Transylvanie, les Karpates sont bordées

1. De là vient son nom de Neamtù qui, en roumain, est synonyme d'allemand. La racine du mot est cependant slave et signifie « le muet », c'est-à-dire l'étranger, celui qui ne parle pas la langue.

par de belles plaines, anciens bassins lacustres dont les eaux s'écoulent à l'ouest par la Maros, au sud par l'Aluta.

Sur le versant opposé, à l'est des Karpates, s'étendent quelques chaînes de collines secondaires, qui séparent les affluents du Pruth de ceux du Sereth et qui constituent la charpente de la Moldavie.

Au sud de la passe d'Ojtos, le croisement des soulèvements des Karpates et des Alpes de Transylvanie forme un massif confus.

Les Alpes de Transylvanie, orientées de l'ouest à l'est, ont un caractère plus alpestre que les Karpates ; plusieurs sommets dépassent 2,500 mètres. Elles sont couvertes de neige pendant neuf mois de l'année. Tantôt leurs cimes sont formées de roches dénudées aux pans verticaux, tantôt elles s'arrondissent en croupes gazonnées ou couvertes de broussailles. Jusqu'à 1,500 mètres, les pentes portent d'épaisses forêts.

Les contreforts méridionaux sont courts et abruptes, ils se continuent par une région collinaire. Sur le versant nord, ils sont moins rapides et plus étendus.

D'énormes brèches ont servi d'écoulement aux eaux des bassins transylvains.

La plus remarquable est celle de la Tour Rouge, profonde de 300 à 400 mètres, au fond de laquelle roulent les eaux de l'Oltù (Aluta). Les Romains l'avaient fortifiée, d'où son ancien nom de *porta trajana*. Lors des luttes entre les Hongrois, les Valaques et les Turcs, ce passage eut toujours une grande importance.

En 1849, c'est par là que, grâce à la connivence des groupes de populations saxonnes de la Transylvanie, entrèrent les troupes russes du général Lüders qui, alliées d'Autriche, venaient prendre à revers l'insurrection hongroise ; c'est par là encore que, peu de temps après, ayant été battu, il dut se retirer précipitamment au cœur de l'hiver, par une nuit terrible, emmenant avec lui, nombre de familles d'Hermannstadt, qui fuyaient les représailles des Hongrois victorieux.

A l'ouest de la brèche de l'Oltù, les eaux du Jiùl (Sil) traversent les montagnes par une coupure semblable.

Les points culminants de cette partie de la chaîne sont la **Omù** (2650 m.) entre les routes de Tömös et de Törsburg, le **Negoiù** (2,554 m.) à l'est de la passe de la Tour-Rouge, le **Parangù** (2,587 m.) à l'est du passage de Vulcain, le **Retiezat** (2,506 m.) à l'ouest.

A l'extrémité occidentale des Alpes de Transylvanie le croisement du soulèvement qui barre le Danube aux Portes de Fer, forme un massif qu'aucune route ne traverse. Le point culminant en est le **Klos Anilo** (1500 m.)

Les principaux cours d'eau qui descendent de la Transylvanie vers le sud, sont :

Le **Sil** (Schyl ou Jiul) qui n'est longé par aucune route, mais, à peu de distance à l'ouest, est l'important passage du col de Vulcain.

L'**Aluta** (Alt ou Oltù). Sur un des torrents tributaires de sa rive gauche est la forteresse de Brasso (Kronstadt) qui commande les deux routes de Törsburg et de Tömös. Sur un affluent de droite, Nagy-Szeben (Hermannstadt ou Sibiù), est à l'entrée de la route de la **Tour Rouge**, tracée dans la brèche même de l'Aluta.

Le plateau de Transylvanie est formé de petits bassins lacustres isolés les uns des autres, de sorte que des peuples de race diverse ont pu y rester juxtaposés sans se mêler,

On y rencontre des Magyars, des Germains, des Valaques, des Szeklers. Ceux-ci qui prétendent tous à une noble origine, habitent la haute vallée de l'Aluta et les versants voisins des Karpates. Leur centre est Gzik Szereda. Leur nom veut dire « gens de frontière ». Ils ont, en effet, la mission de défendre cette frontière, en servant de point d'appui à l'influence hongroise, au milieu des populations allemandes et roumaines qui lui sont hostiles.

Les Allemands de Transylvanie sont des descendants de colonies saxonnes établis aux XIe et XIIe siècles et groupés près des villes, au nom germanique, de Kronstadt, Hermannstadt, Klausenburg, Karlsburg, etc. Ces colons n'étaient pas des Saxons proprement dits, mais plutôt des Frisons qui abandonnaient leur littoral ravagé par les inondations de la mer. Les Roumains gagnent beaucoup de terrain aux dépens des Magyars et des Allemands. Après les Magyars, ce sont eux qui forment le groupe le plus important des pays transleithans. Aussi réclament-ils pour leur nationalité, les mêmes privilèges que ceux des Croates, c'est-à-dire une autonomie administrative et l'usage officiel de la langue roumaine. Les Hongrois s'y refusent; ils s'efforcent, au contraire, d'amoindrir le particularisme des institutions, des langues et des idées et poursuivent, par tous les moyens, la centralisation et l'unification du royaume.

Les Slaves, très nombreux autrefois en Transylvanie, ne s'y rencontrent plus en groupes notables.

La Transylvanie a une grande importance stratégique ; les armées qui l'occupent peuvent, en effet, agir, soit en Moldavie dans la direction de Jasi, soit en Valachie dans celle de Bucarest. Dans les guerres des Russes contre les Turcs, l'Autriche aurait souvent pu paralyser leurs mouvements. Sa neutralité bienveillante était donc nécessaire à la Russie. Celle-ci d'ailleurs prétendait, avec quelque raison, y avoir des droits en raison des services qu'elle lui avait rendus en l'aidant à maîtriser la grande insurrection hongroise de 1848. Mais les Hongrois ont, aujourd'hui, dans la monarchie dualiste, une situation égale à celle des Allemands ; aussi les souvenirs de cette époque ne

sont-ils pas de nature à les disposer favorablement à l'égard de la Russie.

Pendant la guerre de 1877-1878, le cabinet de Vienne dut maîtriser les tendances des Hongrois. Il ne réussit pas cependant à empêcher la formation de corps de partisans hongrois et polonais dont l'action fut d'ailleurs insignifiante, mais qui n'en causèrent pas moins certaines préoccupations aux Russes.

Les montagnes et les forêts font de la Transylvanie un pays très favorable à la défensive ; bien qu'ayant l'avantage d'opérer sur des lignes convergentes, les armées russes ou roumaines auxquelles seraient attribué ce front d'attaque, devraient s'attendre à rencontrer de sérieuses difficultés.

II

ROUMANIE

Le royaume de Roumanie a été formé par la réunion des deux principautés de Moldavie et de Valachie, qui se développent en amphithéâtre sur les pentes orientales des Karpates et sur les pentes méridionales des Alpes de Transylvanie, jusqu'au Danube.

Ses limites à l'est sont formées par le Pruth (Prutù) jusqu'à son confluent avec le Danube et par la branche nord du Danube ou bras de Kilia. Le traité de Berlin (1878), qui a décidé la rétrocession à la Russie du territoire de la Bessarabie, a donné en échange à la Roumanie le territoire de la Dobroudja, limité à une ligne tracée depuis le confluent du Tabak avec le Danube, jusqu'à un point au sud de Mangalia sur la mer Noire.

Le Danube forme la limite méridionale depuis les Portes de fer.

La frontière, au nord et à l'ouest, est tracée sur les crêtes supérieures des montagnes. L'Autriche-Hongrie prétend à la possession de la plupart des cols.

La majeure partie du sol de la Roumanie est formée par le diluvium qui a successivement comblé le bassin ou lac inférieur du Danube. Les bords de cette immense cuvette étaient marqués par les Karpates au nord, par les Balkans au sud, et l'on retrouve, sur les deux soulève-

ments, les affleurements des mêmes roches. Ce sont, en général, des terrains primaires, métamorphiques, et secondaires : schistes, ardoises, anthracites et calcaires compacts. Les roches éruptives sont rares; on a découvert récemment d'importantes nappes de pétrole.

Plus bas, viennent affleurer les couches tertiaires; elles constituent les contreforts des montagnes et se composent d'argile, de marne, de grès, de calcaires, de gypses avec des lignites et d'épais gisements de sel gemme.

Enfin, dans le terrain d'alluvions, on distingue trois étages. L'étage inférieur est le diluvium gris, à cailloux roulés; au-dessus, le diluvium jaune caractérisé par l'abondance des marnes et dont l'épaisseur est considérable près des montagnes. C'est la région des vignes.

La troisième couche, qui est d'une remarquable fertilité, a comblé les vallées. C'est le diluvium noir (tchernoizem des Russes), dont le dépôt très récent ne se trouve en Europe qu'entre les Karpates, l'Oural, les monts Valdaï, et la mer Noire.

Les rivières se sont creusé, à travers ces terrains, entre des berges de cailloux, des lits sinueux semblables à de larges fossés.

Les plaines danubiennes n'étant pas protégées contre la rigueur des vents du nord-est, le climat est extrême; la température moyenne de Bucarest est de 18°, mais elle varie, de — 30° en hiver à + 45° en été.

Notice historique.

Après la chute de l'empire romain, les Roumains unis aux Bulgares avaient fondé sur les deux rives du Danube un état indépendant. Les empereurs grecs, tirant parti de dissensions intérieures, le subjuguèrent.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle, les Daco-

Romains, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, redescendirent dans les vallées, sous la conduite de Radú Negrú (Rodolphe le noir) et de Dragoch, ils fondèrent deux principautés : la **Valachie** et la **Moldavie**.

D'abord tributaires de la Hongrie, ces provinces passèrent, en 1421, sous la suzeraineté des Turcs ; pendant des siècles elles furent le théâtre des luttes entre les Turcs, les Hongrois, les Polonais et les Russes ; mais elles ne furent jamais conquises et surent sauvegarder leur autonomie par les traités.

Pendant cette première période, dite d'*indépendance*, qui dura jusqu'en 1716, les Roumains eurent à lutter contre tous leurs voisins, et ne le firent pas sans gloire. Les noms d'Étienne le Grand [1], prince de Valachie (1456-1504), surnommé par le pape Sixte IV, l'Athlète du Christ, celui de Michel le Brave (1592-1601), qui réunit momentanément, en un seul état, la Moldavie, la Valachie, et la Transylvanie, sont célèbres dans les épopées guerrières de ce petit peuple.

Se trouvant parfois trop faibles pour résister aux attaques des Hongrois, des Polonais et des Tartares, les Roumains se sont tournés vers les Turcs pour leur demander appui. La Valachie, en 1393 et en 1460, la Moldavie, en 1511 et en 1529, conclurent avec les sultans, des traités connus sous le nom de *capitulations*, véritables traités d'alliance offensive et défensive, librement consentis, par lesquels l'État le plus faible s'engageait à payer un tribut à l'État le plus

1. En 1475, Étienne avec 40,000 Roumains écrasa une armée de 120,000 Musulmans commandés par Mahomet II, le conquérant de Constantinople.

puissant, à la condition d'être secouru et protégé par lui. Ces capitulations, présentées à la Conférence de Paris de 1856, ont été la base du droit politique des Roumains.

Par une des clauses, il avait été stipulé qu'aucune mosquée ne serait construite sur le territoire roumain, et le respect constant de cette convention par les Turcs, est la plus frappante preuve historique de l'autonomie conservée par les Principautés, même pendant la *période de vassalité* qui dura de 1716 à 1856.

Les sultans s'étaient jusqu'alors bornés à donner l'investiture aux princes nationaux élus par les Principautés. Ces princes ayant fait cause commune avec les Russes, la Porte envoya, pour gouverner les Principautés, des princes, ou gouverneurs, d'origine grecque, que les Roumains ont appelés, avec dédain, les *Phanariotes,* du nom du Phanar, le faubourg grec de Constantinople. Méprisés par les Turcs mêmes, ils n'eurent d'autre souci que de s'enrichir aux dépens du pays. Les Roumains ont conservé un odieux souvenir de leur administration. Ruinés, avilis, livrés à toutes les intrigues et aux déprédations les plus scandaleuses d'une aristocratie nouvelle qui se formait autour des hospodars grecs, c'est l'époque la plus triste de leur histoire. Leur pays s'en va en lambeaux.

En 1774, par le traité de Kainardji, la Russie imposa à la Porte son protectorat sur les Principautés; et, plus tard, y installa un consul général, *censeur de la conduite des princes.*

En 1777, la Bukovine est enlevée par l'Autriche.

A Erfurt, Napoléon livre la Moldavie et la Valachie au tsar pour prix de son amitié; mais, en 1812, au

traité de Bucarest, la Russie, pressée de faire la paix avec les Turcs pour résister à l'invasion française, les restitue à l'exception de la Bessarabie.

En 1821, éclate une double insurrection.

AlexandreYpsilanti, pour réaliser le programme de l'*Hétaïrie,* l'affranchissement des peuples chrétiens, soulève la Moldavie, pendant que Vladimiresco poursuit en Valachie la restauration des libertés roumaines.

Vainqueurs de l'insurrection, les Turcs, éclairés par la trahison des princes phanariotes, rendent aux Roumains des princes indigènes (1822), mais ils occupent le pays.

Le traité d'Andrinople (1829) avec la Russie obligea les Turcs à abandonner les Principautés, qui furent occupées par les Russes jusqu'en 1834, en garantie du paiement de l'indemnité de guerre.

Dès lors, la suzeraineté de la Porte devient purement nominale et le protectorat russe s'immisce, de plus en plus, dans les affaires intérieures du pays qui est, tour à tour, occupé par les Turcs ou par les Russes [1].

Le traité de Paris de 1856 consacra, enfin, l'autonomie des deux Principautés sous la suzeraineté de la Porte et sous la protection des Grandes Puissances, mais il avait maintenu la séparation de la Moldavie et de la Valachie.

1. La Moldavie et la Valachie préludèrent à leur union politique par une union douanière établie en 1847; puis, elles se rendirent indépendantes du patriarche grec de Constantinople, et constituèrent une église nationale.

Donnant alors un bel exemple de solidarité, de patriotisme et d'esprit politique, la Valachie et la Moldavie élurent, chacune de leur côté, et à l'unanimité, pour hospodar, le colonel Couza. L'union, refusée en droit, était désormais accomplie en fait. Elle fut reconnue par la Porte, le 4 décembre 1861, et les deux Principautés formèrent, dès lors, un seul État, sous le nom de Roumanie.

Une conspiration de palais décida le prince Couza à se démettre en 1866. Les Roumains s'adressèrent aux puissances européennes et pensèrent que le meilleur moyen de mettre un terme aux rivalités des anciennes familles princières du pays était de choisir un prince d'une famille étrangère. Ils eussent désiré un prince de la famille Bonaparte; cette combinaison n'ayant pu être adoptée, ils élurent le comte de Flandre, frère du roi des Belges; ce vœu ne fut pas, non plus, réalisé, et leur choix se porta sur le prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen qui accepta.

Après quelques protestations de la Porte, le prince Charles fut reconnu, le 21 octobre 1866.

L'indépendance complète du pays fut proclamée par l'assemblée roumaine, le 22 mai 1877, pendant la guerre turco-russe, à laquelle l'armée roumaine prit une part glorieuse.

« Tant que le prince n'avait pas eu l'occasion de manifester, d'une manière éclatante, l'élévation et la fermeté de son caractère, beaucoup de ses sujets ne pouvaient oublier son origine allemande[1]. » Mais sa

1. *Un nouveau royaume* (Roumanie), Édouard Marbeau, 1881.

conduite patriotique et éclairée, l'honneur qu'il acquit, dans la guerre de 1878, à la tête de l'armée roumaine, lui rallièrent les sympathies du pays entier et ce fut d'un élan unanime qu'il fut proclamé roi de Roumanie[1] (26 mars 1881) et couronné au milieu de l'enthousiasme général, après avoir été reconnu par les Grandes Puissances (22 mai 1881). Depuis cette époque, des dissentiments se sont parfois produits entre le pays et le roi à qui on reprochait souvent de suivre une politique à tendances trop allemandes. Le roi Charles est mort, laissant à son successeur, une tâche difficile, qu'il remplit avec la même attentive prudence.

1. Les grands événements de la guerre actuelle placent la Roumanie dans une situation difficile. Les sympathies populaires l'entraînent vers la France et les Puissances de la Triple entente, mais le gouvernement montre une hésitation justifiée par les périls à courir. Les intérêts économiques sont depuis longtemps liés à ceux de l'Autriche-Hongrie; la Russie s'est souvent montrée une voisine exigeante; il est peu probable qu'elle soit disposée à une rétrocession de la Bessarabie. Dans le cas d'un succès définitif des armées russes, la Roumanie peut-elle espérer l'annexion de la Bukovine habitée par une population de la même race? — Quant aux populations roumaines de Transylvanie, elles se réuniraient sans doute volontiers au royaume roumain, mais aucune circonstance ne s'est produite qui leur ait permis de manifester ouvertement leurs désirs, en s'exposant aux sacrifices et aux dangers que leur réalisation pourrait exiger. Enfin, si la Bulgarie se montre hostile, la situation se compliquerait encore plus dangereusement, et les agents de l'Allemagne ne manquent pas d'exploiter à leur profit les difficultés qui se révèlent.

La Roumanie a, dit-on, conclu une entente avec l'Italie pour adopter la même ligne de conduite qu'elle; quoi qu'il en soit, la solution ne s'annonce pas clairement (mai 1915). La Roumanie reste indécise et se demande évidemment si elle a autant à gagner qu'elle s'expose à perdre.

Plus qu'aucun autre peuple, les Roumains ont eu à souffrir des invasions barbares. Ils ont été foulés successivement par les Goths, les Huns, les Avares, les Slaves, les Bulgares, les Mongols. Tantôt ils restèrent sur leurs terres, obligés de les partager avec les conquérants, mais sans se mêler à eux; tantôt, dans les périodes les plus difficiles, ils se retirèrent dans les montagnes pour en redescendre dès que le calme se rétablissait. Goths, Huns, Avares, Slaves, Bulgares et Mongols ont passé, laissant à peine quelques épaves de leurs tribus sur ces terres fertiles; le Roumain y est toujours. Plus tard, il lui fallut encore lutter durement pour l'existence et combattre Polonais, Hongrois et Turcs. De toutes ces épreuves, cette race est sortie triomphante.

Plus qu'aucun autre peuple, les Roumains ont fait preuve d'une vitalité remarquable, les rapides progrès réalisés par eux depuis qu'ils s'appartiennent peuvent faire préjuger du rôle important que ce petit royaume peut être appelé à jouer dans les affaires de l'Orient.

Ils ont foi en eux-mêmes; naguère encore, courbés sous la suzeraineté de la Porte, menacés par le dangereux protectorat des Russes, ils ne cessaient de tourner leurs regards vers la France, qui personnifiait pour eux la puissance de la race latine. Ils envoyaient, et envoient du reste toujours, en grand nombre, leurs jeunes gens faire leurs études en France et si, dans les moments des plus dures épreuves, ils répétaient mélancoliquement : « Dieu est trop haut et la France est trop loin, » du moins ne perdaient-ils pas courage et ils conservaient quand même leurs espérances, aujourd'hui à peu près réalisées.

Description géographique[1].

Les deux provinces de Moldavie[2] et de Valachie s'adossent, comme nous l'avons dit, aux Karpathes et aux Alpes de Transylvanie, dont elles forment les glacis. Le Siretú (Sereth) marque la limite entre les deux provinces.

La Valachie se divisait elle-même autrefois en grande et petite Valachie. L'Oltù formait la séparation. Craïova était la capitale de la petite Valachie.

Nous avons donné plus haut une description des Karpates et des Alpes de Transylvanie qui forment les barrières entre la Roumanie et la Transylvanie.

1. Pour les noms, on a suivi l'orthographe roumaine d'après la carte de Massaloup au 1/806,400e, 1875.

Les lettres suivantes qui ne se trouvent pas dans l'alphabet français ont été remplacées par leurs équivalents phonétiques.

D marqué d'une cédille par *z; S* (cédille) par *ch* ; *T* (cédille) par *ts*;

Sc se prononce *cht.* Exemple : *Bucuresci*, prononcez *Boucourechti ;*

C devant les voyelles *e*, *i*, ainsi que devant les diphtongues se prononce *tch;* dans les autres cas, il a le son dur *k;*

U se prononce *ou;* marqué d'un accent, il se prononce à peine.

L'accent circonflexe sur les voyelles *a*, *i*, leur donne une prononciation sourde et gutturale qui se rapproche de l'*e* muet français dans le pronom *me.* (Extrait de la *Grammaire de la langue roumaine* d'Alexandre Miresco).

La langue roumaine est encore dans une période de formation. Elle s'épure, peu à peu, en élaguant les termes et les formes étrangères que le contact et la domination des Slaves et des Turcs y avaient introduits. Malgré les progrès réalisés, ni le langage, ni l'orthographe, ne sont encore définitivement fixés.

2. Le nom de Moldavie vient de la rivière *Moldava ;* celui de Valachie dériverait, suivant certains auteurs, du mot *Velche,* plaine des Velches.

Les rivières qui en descendent, conduisent leurs eaux au Danube.

Le **Danube** sort du bassin hongrois et descend dans le bassin roumain par une étroite et longue brèche, qui commence à Bazias et se termine en aval d'Orsova. Ce sont les **Portes de Fer**, que l'on distingue en Portes supérieures et Portes inférieures.

L'entrée du défilé du côté de la Hongrie avait été fortifiée par les Romains. Sur la rive droite est encore la vieille forteresse serbe de Rama; sur la rive gauche, le poste hongrois de Uj-Palanka.

En aval de Bazias (tête des chemins de fer du Banat), un brusque rétrécissement, considéré comme la clef du passage, était également fortifié. Marie-Thérèse y avait élevé la célèbre forteresse de Goloubatz (r. d.). Une bonne route, taillée en corniche, suit la rive gauche; sur la rive droite, se voient les vestiges d'un chemin romain construit par Trajan en l'an 100.

Les **Portes de Fer supérieures** commencent en aval de Goloubatz. Le fleuve, qui s'étalait sur une largeur de 2 à 3 kilomètres, se rétrécit jusqu'à 113 mètres, bordé par des murailles de 600 mètres de hauteur. La profondeur est de 60 mètres en certains endroits; dans d'autres endroits, au contraire, des rochers à fleur d'eau encombrent son lit, produisent des rapides dangereux, et gênent la navigation; les canaux navigables n'ont pas plus de 4 mètres d'eau à l'étiage. Des bateaux à vapeur de construction spéciale peuvent seuls remonter le courant[1].

Le fleuve coule entre des montagnes d'une grande beauté, tantôt en formant des tourbillons et en se brisant sur des écueils, tantôt en s'étalant dans un lit plus large. Cette succession de rapides et de petits bassins fait ressembler cette partie de son cours à une suite de biefs d'écluse, et, en effet, ce sont de véritables écluses par lesquelles les eaux descendent du bassin hongrois dans

1. C'est en 1831 seulement qu'un Hongrois, Szechenyi, osa tenter la descente des rapides. Des travaux d'amélioration ont été exécutés; la navigation est aujourd'hui relativement facile.

le bassin roumain. C'est là que se trouvent les superbes défilés de **Kazan**.

Alt-Orsova (r. g.) est la dernière station hongroise et le point de raccord des chemins de fer hongrois et roumains, au confluent de la Cerna, petite rivière qui longe la frontière et dont la vallée est suivie par le chemin de fer. Sur un de ses tributaires sont les bains très fréquentés d'Hercules ou de Mehadia.

Viercorova (r. g.) est la première station roumaine.

A trois kilomètres en aval d'Orsova, se trouve l'île fortifiée de Neu-Orsova (Ada-Kaleh), plusieurs fois prise et reprise dans les guerres entre la Turquie et l'Autriche. Elle a été cédée à l'Autriche au traité de Berlin de 1878, à la condition d'être rasée, clause qui n'a pas été exécutée. Sur la rive serbe est l'ancien fort Elisabeth, ruiné depuis 1867.

A peu de distance, le fleuve a brisé les murailles qui formaient autrefois la digue du bassin hongrois ; il franchit les **Portes de Fer inférieures,** plateau de rochers, large de 1300 mètres, long de 1800 mètres, sur lequel les flots bondissent avec fracas en formant des chutes et des tourbillons, avec une pente de près d'un mètre pour 500 mètres et une vitesse de 6 kilomètres à l'heure.

C'est là, selon Strabon, que *finissait le Danube et commençait l'Ister*. C'est par cet étroit défilé que, jusqu'à présent, le centre et l'orient de l'Europe entraient en contact. Il n'était pas de position plus importante au point de vue militaire. Aussi, dans un intérêt de défense, les Etats riverains se montraient-ils peu disposés à améliorer le passage, à détruire les obstacles que le lit du fleuve offre à la navigation, et même à construire des routes. Cette question a été longtemps l'objet de discussions entre les Grandes Puissances de l'Europe.

En sortant des Portes de Fer, le Danube s'étale en plusieurs bras, forme de grandes îles et court entre des rives basses, souvent marécageuses.

En général, cependant, la rive bulgare, escarpée par des falaises à pic, domine la rive roumaine; en effet, les Alpes de Transylvanie étant plus élevées que les Balkans, la pente générale du terrain a rejeté vers le sud les eaux du fleuve qui ont escarpé les berges de sa rive droite; aussi, en général, la rive roumaine est basse et marécageuse; l'inondation des crues s'étend à de grandes distances; jusqu'à 15 et 20 kilomètres.

Les points notables du cours du Danube sont : Turnú-Severinú (r. g.) ville moderne, centre d'un commerce important. Près de là, se voient les vestiges du pont de Trajan, construit en l'an 103, qui était long de 12,000 mètres et porté sur 20 arches; Kladova (r. d.) est en face.

La plupart des localités de la rive bulgare étaient fortifiées ou entourées de *Palanques*, de là le nom de Palanka.

Radoujewatz est le dernier village serbe, après lequel on rencontre (r. d.) l'embouchure du Timok qui forme la frontière entre la Serbie et la Bulgarie.

Florentin est la première escale de la rive bulgare.

Les villes importantes et les forteresses du Danube sont sur la rive droite. Les trois places qui servaient de points d'appui aux Turcs dans leurs guerres contre les Russes, étaient Vidin, Roustchouk et Silistrie.

Vidin a une forte citadelle. Une grande île facilite la traversée du fleuve. Vidin commandait une des routes de Sofia. Calafat[1] était sa tête de pont sur la rive gauche.

Lom Palanka (r. d.), à 40 lieues environ de Sofia, en est le port fluvial.

Rahova (r. d.), en face du confluent du Jiú.

Nikopoli (r. d.), avec une forteresse, en aval de l'embouchure de l'Oltú. En face, sur la rive gauche, Turnú-Magurele actuellement tête du chemin de fer de Bucarest lui servait de tête de pont.

Sistova (r. d.), en face de Zimnitza, où les Russes

1. Le nom de Calafat vient, dit-on, de nombreux ouvriers calfats, *calafati*, venus d'Italie pour la construction des navires.

jetèrent leur pont de bateaux dans la campagne de 1877 et surprirent le passage du fleuve.

Roustchouk est la tête de chemin de fer de Varna, en face de Giurgiń (Giurgevo), tête du chemin de fer de Bucarest. La largeur du fleuve est de 1000 à 1100 mètres.

Totrokan (Turtucaï) (r. d.), en face de l'embouchure de l'Argesú et de la ville roumaine d'Oltenitsa, est un point important de passage. Le fleuve se resserre et la rive gauche est assez facilement praticable. Le fleuve est partagé en deux bras. Les Turcs y forcèrent le passage en 1853. Les Russes y passèrent en 1810, 1828, et 1854. A partir de ce point jusqu'à Silistrie, les dérivations en rendent la traversée impossible.

Silistrie a été illustrée dans la plupart des guerres entre la Russie et la Turquie, et notamment par sa résistance en 1854. Cette place a été maintes fois assiégée; elle n'a été prise qu'en 1809 et en 1829. A la suite des événements récents de la guerre intrabalkanique de 1913, la Roumanie en a obtenu de la Bulgarie, la cession (traité de Bucarest).

Le Danube a 770 mètres. Il change ensuite perpendiculairement de direction vers le nord, entre les hautes falaises de la rive droite et les marécages de la rive gauche.

Tchernavoda (r. d.) est la tête du chemin de fer de Costantza.

Depuis Silistrie jusqu'à Hirsova, le Danube s'élargit considérablement. Un bras s'en écarte à gauche jusqu'à 20 kilomètres et enveloppe des marécages impraticables.

En aval d'Hirsova, le lit se resserre; il a environ 750 mètres : puis, jusqu'à Braïla, ses dérivations s'étendent de nouveau (r. g.).

A 30 kilomètres plus bas, se trouve la grande ville de Galatz (Galatsi), où siège la commission européenne du Danube. C'est là qu'en 1854, les Russes opérèrent leur passage principal.

Entre Braïla et Galatz, tombe (r. g.) le Siretû (Sereth), que le chemin de fer de Jasi à Bucarest traverse sur le

pont de Barbosù, long de 250 mètres. C'est un passage important parce que, à l'époque des crues, la voie ferrée est la seule communication possible entre Galatz et Braïla.

Le fleuve, tournant à l'est, passe à Reni (r. g.) (Bessarabie russe) en aval du confluent du Prutù, à Isactcha (r. d.), ancienne place forte.

Les deux rives sont bordées de lacs et de marécages.

Le fleuve se partage en deux bras. Le bras du nord, qui forme la frontière, passe à Ismaïl, Kilia, Vêlkovù.

Le bras du sud passe à Tulcia ; il se bifurque lui-même : à gauche, par le bras du Sulina ; à droite, par celui de Saint-Georges. Les îles formées par les dérivations du Danube, sont marécageuses et couvertes de roseaux gigantesques.

Le bras de **Kilia** n'a que 1 à 2 mètres de fond; il se subdivise à Vêlkovù en cinq bras secondaires; celui de Stamboul forme la frontière.

Le bras de **Sulina**, dont la navigabilité est assurée par la commission européenne, a une largeur de 70 à 80 mètres et une profondeur de 5 à 7 mètres.

Le bras de **Saint-Georges** est plus large et plus profond, mais son embouchure est ensablée.

Les bouches du Danube ont ainsi une étendue de 138 kilomètres.

Les points les plus favorables au passage de la rive droite sur la rive gauche correspondent aux localités de la rive bulgare ; ceux favorables au passage de la rive gauche sur la rive droite sont Turnù-Severinù, Turtucaï, Braïla, Galatz, et, en général, les confluents des affluents de gauche dans lesquels on peut disposer d'avance le matériel de pont.

Pendant l'hiver, le Danube gèle souvent. La débâcle, toujours très rapide, a lieu ordinairement en février ou au commencement de mars. Elle ne dure qu'un ou deux jours.

Le principe de la libre navigation du Danube, établi par le Traité de Paris en 1856, a été de nouveau consacré par le Traité de Berlin de 1878. Pour en assurer le respect, il a été constitué une **commission européenne du Danube** [1].

Cette commission, composée des délégués des sept Grandes Puissances (Allemagne, Angleterre, Autriche-Hongrie, France, Italie, Russie, Turquie), a certains droits de souveraineté, de douane et de police ; elle perçoit des taxes et veille à l'entretien de la navigabilité des bouches du Danube. Son autorité s'étend jusqu'à Braïla, de Braïla aux Portes de Fer, la navigabilité est placée sous le contrôle d'une commission composée de délégués des États riverains et d'un délégué de la Commission européenne.

Les **affluents de gauche du Danube** reçoivent les eaux du versant méridional des Karpates et une partie de celles du plateau transylvain. Grossis en hiver et en automne par les pluies, au printemps par la première fonte des neiges, ils ont parfois très peu d'eau en été ; leurs lits sont souvent profonds et creusés entre des berges que l'érosion des flots torrentueux escarpe verticalement, aussi leurs eaux ne peuvent être utilisées pour les irrigations. Ils ont de nombreux gués et ne constituent pas un obstacle militaire.

Les principaux sont le Jiù (Sil), l'Oltù (Aluta), l'Argesù et son affluent la Dimbovitza, la Jalomitza, le Siretù (Sereth) et le Prutù (Pruth).

Le **Jiù** descend du plateau de Transylvanie, franchit les

1. Sa neutralité est garantie par les Grandes Puissances. Elle a un pavillon (cinq bandes parallèles, rouge, bleu, blanc, rouge). La bande bleu porte C. E. D. (Commission européenne du Danube.) — Elle fonctionnait encore régulièrement au mois de mai 1915 !

Karpates par une brèche étroite, aux flancs roides. La route quitte sa vallée qui est trop creuse et traverse les montagnes, un peu plus à l'ouest, au col de Vulcanù. La rivière est en partie canalisée. Les points notables sont Târgù-Jiù et Craïova, chef-lieu de la petite Valachie.

L'Oltù descend de la Transylvanie par le défilé de la Tour-Rouge. C'est le cours d'eau le plus important de la Valachie ; jusqu'à Slatina, son lit est encaissé; à partir de ce point, la rivière est navigable. En 1877, les Russes amenèrent leurs équipages de pont à Slatina par le chemin de fer et firent descendre leurs pontons jusqu'au Danube, qu'ils avaient d'abord l'intention de passer en face même de l'embouchure; mais, gênés par la place de Nikopoli, ils effectuèrent le passage plus en aval, à Simnitza.

Dans la vallée supérieure de l'Oltù sont : Romnicù près des grandes mines de sel d'Ocna ; plus bas, Dragasani[1].

L'**Argesù** descend du revers méridional des Karpates, passe à Curtea de Argesù, près du plus célèbre monastère de la Roumanie, et à Pitesci; il finit près d'Oltenitsa.

Son affluent, la **Dimbovitza**, passe à **Bucarest**.

La **Jalomitza** passe à Targù-Vesteâ (Tirgoviste), l'ancienne capitale de la Valachie. Dans son bassin, se trouve Ploesci.

Le Siretù et le Prutù sont les deux principales rivières de la Moldavie.

Le **Siretù** n'est pas navigable, il finit près de Galatz.

Son affluent, la **Moldava**, a donné son nom à la Moldavie.

Le **Prutù** forme la frontière. Il est navigable en aval de Sculeni.

1. Où fut livré en 1821, entre les Turcs et les troupes d'Ypsilanti, un combat célèbre qui mit fin à la tentative d'insurrection des Grecs et où périt, presque en entier, le *bataillon sacré*, formé de jeunes Grecs, accourus des diverses universités de l'Europe.

Considérations militaires et politiques.

Au point de vue militaire et politique, la Roumanie peut avoir un rôle important à jouer.

Interposée entre la Russie et la Bulgarie, elle intercepte les routes aux armées russes dont l'objectif serait Constantinople ou Sofia.

Tant que les principautés moldo-valaques, impatientes de la suzeraineté ottomane, cherchaient à profiter des complications orientales pour reconquérir leur indépendance et se constituer, les Russes étaient pour elles, des alliés naturels. Elles subissaient volontiers l'influence russe ; leur religion était la même ; des fonctionnaires russes dirigeaient ou surveillaient leur administration; leur langue paraissait même menacée de perdre son individualité et les caractères cyrilliques se substituèrent, pendant un certain temps, aux caractères romains.

Depuis 1856, au contraire, les puissances européennes leur ayant donné, sous leur protection collective, les garanties qu'ils réclamaient, les Roumains virent, dans les Russes, des voisins exigeants, dont les intérêts ne se conciliaient pas avec les leurs.

De son côté, la Russie ne peut observer d'un œil sympathique le développement de la nation roumaine, qui s'est soustraite à sa tutelle. Jusqu'à présent, elle a pu ne pas en tenir compte, mais si la Roumanie, soutenue par une grande puissance militaire, entendait faire respecter sa neutralité, ou bien, si son armée formait une aile des armées austro-hongroises, les conditions dans lesquelles la Russie pourrait engager la guerre dans la Péninsule des Balkans, se trouveraient considérablement modifiées

Telle n'était pas encore la situation en 1877. Sans trop se préoccuper des dispositions du gouvernement roumain, les Russes effectuèrent leur concentration à la frontière de Moldavie; ils firent raccorder leurs voies ferrées aux chemins de fer roumains alors entre les mains d'une compagnie allemande; ils traitèrent directement avec cette compagnie du transport de leurs troupes. Leurs armées entrèrent dans le pays et leurs généraux commandèrent en maîtres dans les villes roumaines.

La situation était grave pour la Roumanie. Elle n'avait aucun intérêt à faire la guerre à sa puissance suzeraine ; le lien de vassalité était tellement relâché qu'il ne gênait plus ses progrès intérieurs, mais elle avait moins d'intérêt encore à faire cause commune avec les Turcs. Les Russes étaient chez elle, et la défaite de la Turquie n'était que trop facile à prévoir. Il fallait se décider pour ou contre. Les Roumains prirent bravement leur parti, bien qu'à contre-cœur ; ils mirent leurs troupes sur pied de guerre. Ils déclarèrent leur indépendance (21 mai) et l'on sait de quelle importance fut leur concours. Sans leur coopération à Plevna, la situation militaire des Russes devenait fort précaire ; on a même dit que c'était l'appui des Roumains qui avait décidé, en ce moment, du sort de la guerre.

Ils n'en tirèrent pas un grand profit immédiat, puisque, à la conclusion de la paix, ils se virent forcés de céder à leur trop puissant allié, le territoire de la Bessarabie sur la rive gauche du Prutù, territoire peuplé par leur race et auxquels ils tenaient beaucoup, tandis qu'ils recevaient en échange la Dobroudja, sur la rive droite du Danube, pays habité, en majeure

partie, par des musulmans bulgares ou tartares. Mais la Russie, qui avait perdu la Bessarabie au traité de Paris, revendiquait cette restitution, voulait reprendre position aux bouches du Danube, et ne consentait point à transiger sur ce point.

Cependant, les Roumains, malgré cette amertume, avaient conquis le droit à l'indépendance; ils s'étaient affirmés comme peuple, et, qui plus est, comme peuple militaire. Ils étaient passés de la jeunesse à l'âge adulte. Dans une guerre entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, l'armée roumaine alliée des Russes, peut prendre la Transylvanie à revers en favorisant ainsi l'invasion de la Hongrie. Alliée à l'Autriche-Hongrie, elle couvre une grande partie de ses frontières contre une menace russe.

Le Prutù forme la frontière du côté de la Russie; ce n'est pas un obstacle militaire; il peut être franchi sans difficulté.

Quoique plus important, le Siretù ne constitue pas non plus une défense stratégique. Cependant, sur sa rive droite, on trouverait sur les avant-chaînes des Karpates des positions tactiques avantageuses, où pourrait s'établir, en s'adossant aux montagnes, une armée dont le but serait d'opérer sur le flanc droit de la ligne d'opérations Jasi — Focsani — Buseo; à hauteur de Focsani, il n'y a pas plus de 25 lieues entre le Danube et le pied des montagnes. Ce pays est encore plein de souvenirs guerriers du temps d'Etienne le Grand et de Michel le Brave.

Les dérivations du Danube et l'épanouissement de son delta restreignent ainsi considérablement le front d'attaque de la Valachie. Si la Roumanie avait à se défendre contre une agression venant de l'est, il lui

faudrait donc ne chercher dans la Moldavie que des positions d'avant-garde et établir sa ligne de défense sur le défilé compris entre l'éperon sud des Karpates et le coude du Danube à Galatz.

Si les Russes se proposaient de franchir le fleuve en aval de Galatz, les points de passage sont précisés d'avance par les intervalles des lacs de la rive gauche, c'est-à-dire Galatz, Reni, Isactcha, comme dans les campagnes de 1828 et de 1854; la première ligne de résistance se trouve alors en arrière du val Trajan.

La Roumanie est une avant-garde, ou plus exactement même, une grande colonie latine, jetée au milieu du monde slave. Ses mœurs, sa langue, son histoire, sinon sa religion qui s'est transformée par le schisme oriental, la rattachent aux peuples occidentaux. La France, par ses idées, sa littérature, l'éducation qu'elle donne à la jeunesse roumaine, exerce encore une notable influence dans le pays, mais l'immigration allemande y fait des progrès considérables. En 1870, ce petit peuple, qui n'était pas encore indépendant, sympathisait à nos malheurs avec une vive émotion. A chacun de nos revers, c'était un deuil public, et l'irritation populaire se traduisit même par des manifestations violentes à l'égard du représentant de la Prusse. Les Roumains avaient une dette de reconnaissance vis-à-vis de la France, qui s'était faite leur protectrice en 1856.

Il est de l'intérêt de la France d'entretenir les sympathies qui unissent les deux nations. A la suite du traité de Berlin, il y eut quelque refroidissement. Les plénipotentiaires français exigèrent de la Roumanie « de supprimer de sa constitution, l'article qui, en re-

fusant la naturalisation aux habitants de races non chrétiennes, protégeait jusqu'alors la nationalité roumaine contre l'invasion de l'élément israélite ».

La France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne subordonnèrent à cette condition la reconnaissance de l'indépendance de la principauté[1].

La question des **Israélites** est, en effet, une des plus graves qui puissent influencer l'avenir de la Roumanie.

En 1830, il n'y avait pas 40,000 Juifs en Moldavie; en 1882, on en évaluait le nombre à 270.000. On en compte plus de 400,000 dans la Roumanie entière, c'est-à-dire qu'ils forment le dixième de la population et environ le quart pour la Moldavie, prise à part. A Jasi, sur une population de 90,000 habitants, on compte 50,000 Israélites. Cette ville est devenue une sorte de métropole israélite[2].

Leur nombre s'accroît par une immigration continue dont les causes sont intéressantes à connaître. Lorsque la société roumaine s'organisa et adopta les habitudes européennes, il n'existait encore dans le pays ni commerce, ni industrie; les Juifs de Galicie

1. L'indépendance de la Roumanie a été reconnue par l'Italie le 6 déc. 1879, par la France, l'Angleterre et l'Allemagne, le 10 février 1880.

La constitution roumaine a été modifiée par la loi du 13 octobre 1879. Désormais, « la distinction des croyances religieuses et confessions ne constitue pas un obstacle à l'acquisition des droits civils et politiques ». Mais, pour obtenir la naturalisation, il faut habiter le pays depuis dix ans et s'y rendre utile. Certaines conditions dispensent de cette obligation.

2. Les Juifs s'efforçant de se soustraire aux investigations des comités de recensement, il est difficile de savoir exactement leur nombre. Les chiffres que nous donnons, sont très approximatifs.

et de Russie comprirent le bénéfice qu'ils pouvaient retirer de cette situation et se firent les intermédiaires et les courtiers des principautés. Ils les englobèrent dans la zone de consommation de l'Autriche et s'assurèrent, par là même, la protection des agents consulaires de cette puissance.

Les Juifs pénétrèrent partout, se firent marchands ou petits fabricants, puis cabaretiers et banquiers; spéculant sur la démoralisation du paysan et le goût de luxe des classes élevées, le Juif, par ses prêts hypothécaires[1], s'est rendu maître d'une grande partie du sol, bien que la loi ne lui permît pas alors l'acquisition de propriétés.

En 1862, les Roumains, sentant le danger de cette invasion, mirent les Israélites hors du droit en leur interdisant de tenir des cabarets et d'acheter des terres; puis, ils écrivirent dans leur constitution : « Les étrangers appartenant aux rites chrétiens peuvent seuls obtenir la naturalisation. » C'est cet article dont la Conférence de Berlin a imposé la suppression.

Les désordres, dont les provinces russes voisines de la Roumanie ont été le théâtre, les pillages, les incendies des maisons juives, les violences contre les personnes, ont pour résultat de pousser de plus en plus les Juifs vers un pays où ils trouvent des conditions d'existence meilleures et une protection puissante de la part de l'*Alliance israélite.*

Méprisés par la population qui, d'ailleurs, ne sait pas se passer d'eux et à laquelle ils sont souvent supérieurs par leur intelligence, ils répondent au mépris

1. On estime que les créances hypothécaires sont, pour les 9/10 en Moldavie, pour 1/3 en Valachie dans les mains des Juifs.

par la haine; ce sont deux sociétés ennemies qui vivent côte à côte; on peut prévoir, tôt ou tard, une explosion. Les causes, qui ont provoqué dans les pays russes et allemands la ligue antisémitique, existent en Roumanie; les mêmes excès sont à craindre, si les hommes d'Etat ne parviennent pas à prévenir la crise par des lois protectrices contre la puissance toujours croissante des Israélites[1].

« On a peine à comprendre en France la terreur qu'inspire aux Roumains l'envahissement des Juifs. C'est qu'on juge les Israélites de Roumanie d'après ceux de France. Toute comparaison est cependant impossible. Les Roumains sont en présence de Juifs, dont le fanatisme religieux est poussé à l'excès. » Cet esprit excessif et presque barbare est entretenu par des rabbins qui viennent de Galicie. Loin d'entrer dans la famille roumaine, ils forment une communauté particulière au sein de la nation, un État dans l'État.

1. « Dans le monde, proportion gardée, la race israélite a plus de philosophes, plus de poètes, plus d'artistes, plus d'écrivains, et surtout plus de journalistes, supériorité énorme en un temps où la presse est non le quatrième, mais le premier État. Armé de cette intelligence supérieure,si la libre concurrence ainsi que toutes les libertés et les égalités sont proclamées, la victoire définitive du Juif est inévitable... Si l'on ne considère que le progrès de la richesse, on ne peut pas regretter que la race la plus énergique, la plus apte à produire et à épargner, prenne la place d'une autre race plus légère moins apte à créer du capital. Seulement on comprend que la race destinée à être mangée, ou tout au moins subalternisée tâche de se défendre. C'est ce que font les Roumains. » (E. de Laveleye *La Péninsule des Balkans.*

Les Israélites de la Valachie sont les descendants de ceux qui furent chassés d'Espagne par Philippe II. Ils parlent encore l'espagnol, ont l'esprit ouvert aux progrès civilisateurs de l'Occident et vivent en assez bons termes avec les

C'est dans la partie qui confine à la Bukovine et à la Bessarabie que les Juifs sont les plus nombreux. Le quartier général de leur immigration est le village frontière de Stefaneci, où réside le rabbin, qui centralise les affaires religieuses du nord de la Moldavie.

Les Juifs de Valachie sont d'origine espagnole et ne sont pas mal vus de la population. Ceux de Moldavie viennent, en majeure partie, de la Pologne.

Les Israélites ont des concurrents commerciaux chez les **Arméniens.** Ceux-ci ont quelques colonies florissantes; ils vivent isolés comme en Transylvanie, mais ils sont néanmoins en bons termes avec les Roumains et finiront sans doute par fusionner avec eux. Botosani est une de leurs villes principales.

Enfin, les **Tsiganes,** naguère encore serfs, ont été émancipés depuis 1837 et s'assimilent peu à peu à la population, en se fixant au sol comme agriculteurs ou comme artisans. Ils parlent la langue du pays et en ont adopté la religion. Ils disparaissent peu à peu.

Il faut citer encore la secte russe des **Lipovani** (que les Russes appellent *Scopsi,* parce qu'ils se font mutiler lorsqu'ils ont eu un enfant). Ils forment de petites communautés sur la frontière de Bessarabie, où ils sont venus se réfugier pour fuir les persécutions. Ils

populations; mais les Juifs qui envahissent la Roumanie par le nord sont des Polonais ou des Allemands. Ils descendent, dit M. Renan, non de tribus israélites, mais bien de familles aryennes converties au judaïsme; ils parlent un jargon allemand et ce langage contribue encore à les faire haïr, parce que le peuple les considère comme une sorte d'avant-garde d'envahisseurs germaniques.

passent pour être d'une grande probité. Leur nombre est d'environ 6,000.

La Roumanie est dans sa période de transition entre l'âge féodal et l'époque moderne. En 1856, les paysans étaient encore attachés à la glèbe et le pays était partagé entre trois ou quatre cents grands propriétaires qui, avec les monastères, étaient les maîtres du sol.

Un pareil état social devait avoir pour conséquence une grande démoralisation chez les maîtres comme chez les serfs. Les nobles vivaient au loin dépensant l'argent que leurs intendants, grecs pour la plupart, tiraient du labeur et de la misère du paysan. La masse de la nation était asservie, ignorante et superstitieuse.

La loi de 1862, en faisant attribuer un lot de terre à chaque chef de famille agricole, a été le signal d'une transformation qui s'accentue chaque jour et qui permet aux qualités naturelles des Roumains de se développer librement. S'il reste encore quelque trace regrettable du passé, il faut juger avec indulgence un peuple qui a tant fait par lui-même pour s'élever et pour grandir.

On a signalé, il y a quelques années, une certaine agitation parmi les populations roumaines de la Hongrie et comme une tendance à chercher un appui dans le nouveau royaume, pour revendiquer, à leur tour, l'autonomie politique. Jusqu'à présent, la Roumanie n'avait pas encouragé ce mouvement ; il paraît maintenant que la réunion de la Transylvanie à la Roumanie est une des éventualités à prévoir si la Roumanie entre dans la grande guerre actuelle, et

si son intervention contribue à faire peser les plateaux de la balance du côté opposé à l'Autriche-Hongrie (mai 1915).

Les céréales sont la principale richesse de la Roumanie, particulièrement le maïs, qui fait le fond de l'alimentation du paysan. Les exportations de blé sont considérables et forment un appoint important pour la consommation des pays de l'occident de l'Europe.

La **religion** dominante est la religion orthodoxe grecque. L'église roumaine est indépendante (*autocéphale*). L'archevêque de Bucarest est métropolitain.

Il existait dans le pays un grand nombre de monastères (173). Bâtis au milieu des sites les plus sauvages, entourés de ravins et de précipices, protégés par d'épaisses murailles, percées de meurtrières et flanquées de tours, ils ressemblent plutôt à des forteresses qu'à des lieux de prière, et, en effet, ils offraient aux chrétiens un abri contre le fanatisme musulman, aux femmes et aux enfants un refuge contre les violences, aux milices un centre de ralliement et un appui. Plusieurs soutinrent des sièges célèbres. Depuis, un grand nombre de couvents ont été sécularisés, et beaucoup d'autres ne sont habités que par quelques moines ou religieuses.

Parmi les plus importants de ces monastères est celui de Sinaia, près duquel est la résidence d'été du roi de Roumanie.

III

GRÈCE

Lorsque se constitua l'empire latin de Constantinople (1202), la Grèce fut divisée en un grand nombre de fiefs dont les principaux étaient : le despotat d'Épire, le duché d'Athènes, la principauté d'Achaïe ou de Morée, etc. Les îles furent prises par les Vénitiens.

Les Turcs s'emparèrent d'Athènes en 1456 ; ils soumirent la Morée et l'Épire, malgré l'énergique résistance de Scanderbeg.

En 1669, ils prirent Candie. Les Vénitiens reconquirent le Péloponnèse et Athènes[1] ; ils en restèrent maîtres par le traité de Karlovitz (1699).

En 1715, le sultan Achmet III s'en empara de nouveau et soumit toute l'Hellade. Une partie des habi-

1. En 1687, le doge Morosini assiégea et prit Athènes. Une bombe tomba sur le Parthénon où les Turcs avaient un magasin à poudre qui sauta. C'est ainsi que fut ruinée cette merveille de l'architecture antique, qu'avaient respectée les invasions des barbares et des Turcs.

Morosini, vainqueur, acheva une destruction qui n'avait plus la guerre pour excuse.

Au moment des guerres de l'Indépendance, lord Elgin continua cette œuvre de vandalisme en faisant briser et enlever, pour les transporter à Londres, les admirables frises du Parthénon et les statues de l'Acropole.

tants refusèrent cependant de plier sous la loi du vainqueur, et, réfugiés dans les montagnes, continuèrent, sous le nom de *Klephtes,* une guerre sans trêve contre les conquérants. La barbarie étendit son voile funèbre sur toute cette région.

Formation du royaume de Grèce.

Vers 1820, trois patriotes fondèrent, sous le nom d'*Hétaïrie,* une association dont les ramifications s'étendirent au loin ; leur but était de mettre fin aux inimitiés des populations chrétiennes des pays balkaniques et de réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun. Un grand mouvement insurrectionnel était préparé, mais il éclata prématurément.

De son côté, Ali de Tebelen, pacha de Janina, dont le nom est resté odieusement célèbre par ses massacres, avait rêvé de se tailler une souveraineté indépendante dans l'Épire. Il appela aux armes tous les chefs chrétiens, qui oublièrent les vingt années de persécutions qu'Ali avait fait peser sur eux, et soulevèrent le peuple grec contre les Ottomans (24 mars 1821). Les îles de l'Archipel armèrent une flotte nombreuse; les insurgés prirent successivement Patras, Nauplie, Navarin et Tripolis.

Mais, dans les provinces danubiennes, le mouvement avorta; le bataillon *sacré* d'Ypsilanti, formé de jeunes Grecs accourus de toutes les universités d'Europe, fut anéanti au combat de Dragasani.

Ali-Pacha fut assassiné, et sa mort porta un coup sensible à l'insurrection.

Les Turcs s'emparèrent de **Chios** et en massacrèrent la population.

Canaris vengea ces victimes. Se glissant avec un brûlot au milieu de la flotte turque mal gardée, il fit sauter le vaisseau amiral et plusieurs autres bâtiments.

Pendant deux années, les succès et les revers se succédèrent. Les Grecs massacrés semblaient renaître de leurs cendres. Deux flottes turques avaient été détruites; le Sultan demanda le concours des Égyptiens pour comprimer la révolte. La flotte égyptienne, forte de 64 voiles portant 8,000 hommes, se réunit à la flotte ottomane dans les eaux de Rhodes. Les Grecs n'avaient que 60 navires; néanmoins, ils se portèrent bravement à l'attaque, précédés de cinq brûlots. Frappés de terreur, les Turcs s'enfuirent, Canaris incendia encore le vaisseau amiral, et les Égyptiens, malgré les efforts d'Ibrahim-Pacha, suivirent la retraite des Turcs.

Cependant, au printemps de **1825**, Ibrahim débarqua ses 8,000 hommes sous les murs de Modon (Messénie) et assiégea Navarin, dont il s'empara malgré une énergique résistance. Il se tourna ensuite contre **Missolonghi**, la ville sainte des Grecs. Réduits à la dernière extrémité, après un long siège, les défenseurs avaient résolu de se faire sauter. Ils exécutèrent une dernière sortie pour permettre aux familles grecques de fuir, mais les Turcs, prévenus par un déserteur bulgare, surprirent ces infortunés et en firent un terrible massacre qui souleva un cri d'horreur dans l'Europe entière (avril 1826). Les Turcs reprirent Athènes et assiégèrent l'Acropole.

La désunion s'était malheureusement mise au milieu des Grecs, qui, héritiers, dirait-on, de l'esprit individualiste de leurs ancêtres, s'organisèrent en petites républiques urbaines, jalouses et rivales.

L'intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie les sauva.

Toutes les sociétés européennes suivaient avec une attention passionnée les péripéties de la lutte inégale que soutenait contre les Turcs cette poignée d'héroïques insurgés. Les gouvernements se montraient moins favorables à la cause de l'indépendance grecque; ils en redoutaient les conséquences, mais ils ne purent résister à l'entraînement général. Les prudences de la diplomatie durent céder devant l'enthousiasme qu'excitaient les exploits des Grecs et l'indignation que causaient les procédés sanguinaires des généraux turcs.

Les Byron, les Casimir Delavigne, chantèrent l'héroïsme des Grecs. Des comités se formaient de toutes parts pour leur venir en aide. Les Cabinets durent intervenir à leur tour; les trois Grandes Puissances, c'est-à-dire la France, l'Angleterre et la Russie, s'entendirent pour adresser des remontrances au Sultan et envoyer leurs flottes dans les eaux grecques. Le Sultan n'en tint pas compte, et Ibrahim continua sa guerre d'extermination.

Les amiraux résolurent alors d'entrer dans la rade même de **Navarin**, espérant, « par la seule présence imposante de leurs escadres, amener Ibrahim, sans plus d'effusion de sang », à l'observation de l'armistice qu'ils prétendaient imposer.

Un coup de feu, parti d'un brûlot turc, changea ces dispositions et devint le signal d'une conflagration

générale. La bataille dura trois heures et demie. La flotte turque fut entièrement détruite; les Turcs perdirent 6,000 hommes, 3 vaisseaux de ligne, 16 frégates, 26 corvettes, etc. Les escadres alliées n'avaient pas perdu une chaloupe et n'avaient eu que 140 hommes tués et 300 blessés (20 octobre 1827).

La bataille de Navarin sauva la Grèce; il lui fallait maintenant un gouvernement respecté qui fût pour elle, une garantie de son indépendance reconquise, c'est-à-dire qu'il s'agissait de fonder un État libre sur une terre esclave et de créer une nation dans un pays où il n'y avait encore que des instincts de nationalité.

Capo d'Istria, un des principaux chefs de l'insurrection, fut élu président d'un gouvernement provisoire.

Cependant le Sultan avait déployé l'étendard du prophète et proclamé la guerre sainte. Tandis que la Russie engageait la guerre sur le Danube, la France envoya un corps d'occupation en Morée.

Les débuts de l'indépendance grecque furent troublés par de graves dissensions intestines. Capo d'Istria fut assassiné, l'anarchie devint générale. Enfin, le traité de Londres de 1832, consacra la création d'un royaume de Grèce. La couronne fut offerte au jeune prince Othon de Bavière.

Il avait à peine dix-huit ans, et les conseillers allemands qui formèrent la régence ne réussirent qu'à se rendre odieux à la population. Les révoltes, le brigandage, les mutineries des troupes devinrent l'état normal du pays.

En 1853, les Grecs voulurent profiter de la guerre russe pour enlever la Thessalie et l'Épire. Une escadre franco-anglaise occupa le Pirée, de 1854 à 1857, afin de maintenir la Grèce.

En 1862, une révolution chassa le roi Othon.

La France, l'Angleterre et la Russie se mirent d'accord pour faire proclamer roi, le prince Georges de Danemark.

En 1864, l'Angleterre céda à la Grèce les îles Ioniennes, sur lesquelles elle exerçait son protectorat.

En 1878, profitant de la guerre turco-russe, les patriotes grecs provoquèrent dans l'Épire et dans la Thessalie, une insurrection qui fut, d'ailleurs, facilement domptée par les Turcs. L'Angleterre obtint de la Grèce de ne pas prendre part à la lutte; mais lorsque la guerre toucha à sa fin, le cabinet d'Athènes pensa que le moment était venu de réclamer sa part dans le démembrement prévu de l'Empire ottoman, et de soutenir les droits de l'Hellénisme contre les prétentions du Panslavisme. Poussé d'ailleurs par la surexcitation du peuple et menacé d'une guerre civile s'il ne cédait à l'entraînement général, le gouvernement grec se décida à commencer les hostilités. Le jour même où les préliminaires de l'armistice étaient signés entre la Russie et la Turquie, 1er février 1878, le gouvernement grec prévint les Puissances européennes qu'il avait donné l'ordre à son armée de franchir la frontière et d'occuper la Thessalie, l'Épire et la Macédoine, pour maintenir l'ordre public, prévenir les massacres des chrétiens, et garantir les droits de la race grecque dans ces provinces.

Une colonne entra en effet en Thessalie; mais le

mauvais état des routes, autant que l'insuffisance de son organisation, ne lui permirent pas de continuer son mouvement. Les représentations des Puissances déterminèrent bientôt le gouvernement grec à la rappeler sur la frontière. Les bandes de volontaires continuèrent seules à faire, pour leur compte, une guerre sans importance et sans résultats.

Les limites données au petit royaume de Grèce, en 1832, avaient été tracées depuis le golfe de Volo jusqu'au golfe d'Arta ou d'Ambracie en suivant la chaîne des monts Othris.

Le Congrès de Berlin de 1878, sur la proposition du représentant de la France, invita la Sublime-Porte à s'entendre avec la Grèce pour une rectification de frontières du côté de la Thessalie et de l'Épire, et l'on avait indiqué, comme frontière à concéder, la ligne de la Salamvrias sur le versant de la mer Égée et celle de la Kalamas sur le versant de la mer Ionienne. Les représentants de la Porte protestèrent contre cette cession de territoire, et le gouvernement ottoman repoussa plus tard, par des fins de non-recevoir ou par des atermoiements successifs, les réclamations diplomatiques de la Grèce.

Les Grecs en appelèrent aux Puissances européennes, et armèrent de nouveau, affirmant leur intention d'obtenir par la force le territoire qu'on leur avait en quelque sorte promis à la Conférence de Berlin. Les volontaires arrivèrent en grand nombre de toutes les colonies grecques. La Grèce se croyait assurée de la sympathie des Grandes Puissances, particulièrement de la France, de laquelle on attendait l'envoi de

quelques officiers et de matériel de guerre. De leur côté, les Turcs massèrent des troupes en Thessalie; mais les Puissances recommandaient formellement à la Grèce de ne pas attaquer, si elle voulait continuer à compter sur leurs bons offices. La sagesse du roi Georges permit de gagner du temps et de laisser agir la diplomatie.

Il fut enfin possible de s'entendre, et la cession des territoires se fit pacifiquement (été 1881). La frontière fut tracée en Thessalie sur les montagnes qui forment les berges septentrionales de la vallée de la Salamvrias jusqu'au mont Zygo dans l'arête centrale. A partir de ce point, elle incline au sud et rejoint le lit de l'Arta, qu'elle suit jusqu'au golfe du même nom en laissant à l'Épire les importantes positions de Metzovo.

La Thessalie presque tout entière a été ainsi donnée à la Grèce. Mais celle-ci n'a pas obtenu la portion de l'Épire qu'elle convoitait; l'opposition des Albanais ne permettait pas d'insister sur cette cession, sans provoquer une résistance que la Grèce eût, sans doute, été impuissante à vaincre avec ses seules forces. Il ne pouvait d'ailleurs être question d'une intervention des Puissances européennes pour lui donner un pays dans lequel ne se manifestait aucun désir d'annexion, et où se trouvaient, au contraire, de nombreux partisans prêts à défendre leur indépendance par les armes.

En 1885, au moment du conflit entre la Serbie et la Bulgarie, la Grèce pensa que le moment était favorable pour affirmer de nouveau ses revendications sur la frontière de Thessalie; elle mobilisa son armée.

Les Grandes Puissances envoyèrent leurs escadres bloquer le Pirée et contraignirent la Grèce à renon-

cer à ses prétentions. La France, tout en s'associant aux conseils donnés par les autres Puissances, ne prit pas part à cette démonstration militaire et ne se départit pas de l'attitude bienveillante et de la sympathie qui sont les bases de sa politique traditionnelle vis-à-vis de la Grèce.

« Le trait distinctif de la Grèce[1] est le grand nombre de petits bassins indépendants et séparés les uns des autres par des barrières de rochers et de montagnes. La disposition du sol se prêtait donc au fractionnement en une multitude de petites républiques autonomes. Chaque cité avait son fleuve, son amphithéâtre de collines, son acropole, son champ, etc.; presque toutes avaient aussi un débouché vers la mer. Tous les éléments nécessaires à une société libre se trouvaient donc réunis dans chacune d'elles. Les îles de la mer Égée s'étaient aussi constituées chacune en cité républicaine.

« Cette configuration offre, de nos jours encore, un obstacle à la réunion des intérêts sur les mêmes bases politiques et sociales. Il sera toujours difficile d'ouvrir des routes et des chemins de fer et de donner à la Grèce un véritable centre monarchique; c'est contre cette difficulté que les Grecs ont eu à lutter pour s'organiser depuis leur indépendance.

« Tant qu'il s'est agi de réunir les forces de la race grecque contre un ennemi commun, il a été assez facile de s'entendre. Lorsqu'il a fallu ensuite organiser une administration intérieure, les divisions ont recommencé. Heureusement, il existe entre les Grecs

1. Reclus, *Géographie universelle.*

un lien précieux, c'est la mer qui baigne leurs îles et pénètre profondément leurs côtes. Aussi, c'est par la mer qu'ils sont unis; ils sont devenus un peuple de marins et de navigateurs. Dès que les habitants d'une cité se trouvaient trop nombreux, ils essaimaient comme une tribu d'abeilles, et couraient les rives de la Méditerranée pour y fonder une nouvelle acropole. C'est ainsi que leurs colonies ont couvert tous les rivages de l'ancien monde connu, portant avec elles les idées et la civilisation de leur patrie. »

Aujourd'hui, les colonies grecques sont toujours nombreuses et florissantes dans les mers du Levant, et la petite péninsule hellénique, pauvre, sans agriculture, sans industrie, qui ne serait rien par elle-même, à côté des grands peuples maritimes qui l'environnent, a un grand rôle à jouer comme centre national, et comme patrimoine commun de toute la race grecque.

Ce sont les colonies qui ont, de nos jours, le plus puissamment contribué à restaurer la nation grecque. On est frappé de l'esprit de solidarité qui a toujours uni ces membres épars de la grande famille hellénique[1]. Les Grecs peuvent avoir bon espoir pour leur avenir. Les progrès accomplis depuis 50 ans en sont le présage.

« La péninsule hellénique, par ses trois promontoires bizarrement découpés comme les pointes d'un

1. A Athènes, une grande partie des fondations d'institutions de bienfaisances, ou d'institutions scientifiques, d'hôpitaux, d'écoles, etc., sont dues aux libéralités privées de Grecs habitant les îles ou l'étranger. Ce sont des contributions volontaires de même nature qui ont soutenu la Grèce dans les moments de crise.

trident, s'avance dans les eaux du bassin oriental de la Méditerranée, comme pour affirmer sa prépondérance et ses droits de domination dans les mers du Levant. » De fait, malgré la destruction de l'ancien empire grec, en dépit du morcellement de ses provinces et de l'écrasement de la race grecque sous la domination ottomane, c'est toujours elle qui est maîtresse dans le Levant. C'est sa langue que l'on parle dans tous les ports ; ce sont ses commerçants qui, par leur intelligente activité, en vivifient tous les rivages ; ce sont ses navires qui en sillonnent les routes.

Athènes, par le prestige de son nom et de ses souvenirs, s'imposait comme capitale au nouveau royaume de Grèce. Elle n'est pas située au centre de figure de la Grèce ; mais grâce au voisinage de son port du Pirée, elle est bien dans la situation la plus avantageuse pour établir des relations rapides, autant avec les côtes continentales qu'avec les îles et les colonies extérieures.

Depuis leur indépendance et surtout depuis quelques années, les Grecs ont fait de grands efforts. Ils ont énergiquement extirpé le brigandage ; ils organisent leurs finances, favorisent le développement industriel, et donnent, en outre, l'exemple d'une régularité de mœurs assez rare dans la plupart des pays de l'Europe.

Si ce petit peuple n'a pas réalisé encore toutes les espérances qu'avaient fait d'abord concevoir ses généreux élans vers l'indépendance, on doit se reporter à l'état du pays pendant les longs siècles de servitude. La culture des terres avait été abandonnée, la misère et l'ignorance étaient générales, la population avait

été réduite par les guerres et par l'émigration. Les revenus étaient à peu près nuls. Le brigandage se perpétuait dans les montagnes, la piraterie désolait les côtes, et les hommes qui avaient la charge de constituer l'État, faisaient preuve d'une grande incompétence. Une génération ne peut suffire à relever un pays d'une telle décadence.

Mais, en dehors de la Grèce, les Grecs jouissant de plus d'indépendance individuelle, n'avaient cessé de montrer les qualités d'intelligence et d'activité qui font les peuples prospères. Malheureux sur leur propre territoire, les Grecs, par leur habileté commerciale, réussissaient au contraire à l'étranger, et surtout dans les villes maritimes où ils allaient s'établir. Souvent, ils se sont faits les intendants des Turcs; ils géraient les affaires des grands seigneurs et celles de l'État, exploitaient leur incapacité et s'enrichissaient à leurs dépens.

La race grecque occupe toutes les îles de la mer Égée, les côtes de l'Asie Mineure et de la Turquie d'Europe; elle forme des communautés puissantes par la fortune dans la plupart des grandes villes de la péninsule balkanique, et le clergé grec étendait autrefois son autorité sur tous les chrétiens orthodoxes de l'empire ottoman. Mais le réveil des nationalités serbes et bulgares a été marqué par la rupture des liens religieux qui les rattachaient au patriarche de Constantinople et par la formation d'églises nationales. Depuis cette époque, la lutte s'est établie, comme nous l'avons dit, entre Slaves et Grecs; le clergé bulgare revendique la direction des chrétiens de langue bulgare de la Macédoine et combat l'influence du clergé grec.

L'hostilité est très vive. La question qui se pose est celle-ci : lors du démembrement définitif de l'Empire ottoman, la Macédoine deviendra-t-elle province du royaume grec ou province d'un royaume bulgare? Les deux races sont tellement mêlées qu'il sera fort difficile de trouver une solution à la fois satisfaisante pour l'une et pour l'autre. Les Bulgares qui forment le fond de la population des campagnes, sont peut-être en majorité, mais les Grecs dominent dans les villes, quelquefois par leur nombre et presque toujours par leurs richesses et par la supériorité de leur culture intellectuelle.

Il en résulte que les Grecs qui, autrefois, faisaient cause commune avec les Slaves dans la lutte contre l'islamisme et prenaient leur point d'appui sur la Russie, ont aujourd'hui d'autres intérêts.

Esquisse géographique.

Si l'on se reporte aux descriptions des historiens et des poètes, la Grèce antique devait être un des plus charmants et des plus beaux pays de la terre. La Grèce moderne est tout autre.

Le premier aspect de ses côtes et de ses îles est celui de rochers grisâtres sans trace de végétation, ni de vie humaine, couverts tout au plus de maigres broussailles dont la couleur sombre contraste avec la lumière resplendissante qui les baigne. En s'en approchant, cette impression ne se modifie pas, et, en effet, les murailles rocheuses tombent à pic dans les flots et l'intérieur n'offre, la plupart du temps, qu'un labyrinthe confus de collines ou de montagnes, dominées

par des croupes décharnées, coupées par de profondes crevasses qui servent de lit à quelque torrent sauvage, momentanément grossi par un orage, mais le plus souvent à sec. Les chemins ne sont que d'étroites pistes qui longent des précipices où le voyageur risque à chaque instant de rouler. De loin en loin, dans un élargissement de la vallée ou au fond de quelque petite baie, on rencontre une oasis cultivée; puis recommencent le désert pierreux et la montagne aride.

Les montagnes ne laissent de place qu'à de petites plaines, à des vallées étroites, à des bassins fermés. Il n'existe pas de rivières navigables. Les cours d'eau sont des torrents redoutables en hiver et presque entièrement desséchés à la fin de l'été. Les eaux réunies dans les lacs s'écoulent fréquemment par des conduits souterrains, *katavothra,* tels qu'on en rencontre ordinairement dans les terrains calcaires[1].

Tel est l'ensemble de la Grèce de nos jours, et l'on est d'autant plus attristé quand l'on pense que cette désolation est le fait de la dévastation des hommes.

Des siècles de barbarie ont dû passer sur cette terre; ils en ont anéanti la richesse comme ils en ont ruiné les monuments, et, pourtant, c'est toujours la langue d'Homère, de Miltiade et de Périclès dont l'harmonie

1. Au commencement du siècle, un éboulement ayant obstrué le katavothron de la plaine de Phonia, en Arcadie, celle-ci est devenue un très beau lac, jusqu'au moment où une commotion souterraine a de nouveau dégagé le réservoir.

La plaine de Stymphale, n'ayant qu'un dégorgeoir trop étroit, on voit chaque année, pendant la saison des pluies, son lac prendre une très grande extension, et, plus tard, lorsque les eaux baissent, les bords en deviennent marécageux et pestilentiels.

sonore vient étonner l'étranger. Parmi les habitants de la Grèce moderne, combien peu cependant pourraient revendiquer une filiation régulière; à part quelques insulaires, on ne trouverait sans doute pas un Hellène dont le sang ne soit fortement mélangé de latin, d'albanais, de slave, ou de germain.

Le climat de la Grèce paraît avoir subi de grandes modifications depuis l'époque ancienne. Les calamités de toutes sortes qui ont désolé ce malheureux pays, la destruction complète des arbres, le défaut de culture, peuvent expliquer ce changement. Les montagnes, dépouillées de leur végétation, ont été ravagées par les eaux des pluies et ne dressent maintenant que leurs squelettes de rochers. Elles n'apportent plus d'obstacles aux vents du nord et de l'est, qui soufflent en rafales terribles dans leurs gorges. Cet état de choses paraît malheureusement irrémédiable dans la plupart des provinces où la terre végétale a été entraînée dans les fonds des vallées. En dehors de quelques exceptions locales, une extrême sécheresse et des variations brusques de température sont les caractéristiques principales du climat actuel. En général, les côtes occidentales sont les mieux arrosées.

Une étude détaillée des nombreuses vallées qui découpent la Grèce, offrirait le plus grand intérêt historique, puisqu'elles ont été le berceau de la civilisation de l'Europe et que chacune conserve encore les souvenirs de ces grands hommes de l'antiquité, artistes, penseurs, philosophes et législateurs, qui ont porté l'esprit humain à une hauteur qne les siècles postérieurs ont désespéré d'atteindre.

Mais, depuis les temps modernes, ces pays n'ont

plus d'histoire. Dépeuplés par les guerres civiles, ravagés par la conquête étrangère, ruinés par un déboisement sauvage qui a décharné presque toutes les montagnes et tari les rivières, les hommes n'y ont plus trouvé les conditions nécessaires à la prospérité de leurs sociétés. Le brigandage avait remplacé toute exploitation normale du sol et aurait paralysé toute tentative de réparation, si le gouvernement actuel de la Grèce n'avait pu réussir à purger les montagnes des bandes qui s'y étaient installées, et qui, par sympathie ou par crainte, trouvaient trop facilement connivence dans les villages d'alentour.

Nous nous bornerons à une simple esquisse géographique, dans le but d'indiquer les traits principaux de la configuration du sol de la Grèce moderne.

La chaîne du **Pinde** (2,000^{m} en moyenne) forme la dorsale de la Grèce continentale et la divise en deux versants, celui de la mer Ionienne et celui de la mer Égée. Elle est croisée par plusieurs arêtes transversales qui partagent la Péninsule en quatre régions naturelles :

1° La Thessalie ;
2° L'Épire ;
3° La Grèce proprement dite.
4° Le Péloponnèse ou Morée[1], séparé de la Grèce continentale par les golfes de Corinthe et d'Égine.

Ces quatre régions constituaient la Grèce de l'époque romaine[2], dont les limites, au nord, étaient tracées depuis

1. On ignore l'origine et le sens précis de ce nom de Morée Il aurait été donné, dit-on, parce que la découpure des côtes du Péloponnèse le fait ressembler à une feuille de mûrier. Strabon l'avait comparé à une feuille de platane.

2. Les Romains ont donné le nom de *Grecs, Grèce*, aux peuples et au pays qui s'appelaient eux-mêmes *Hellènes*,

le mont Olympe, sur le golfe de Salonique, jusqu'aux monts Acrocérauniens, sur le canal d'Otrante, en suivant les monts Cambuniens et Lingons.

Thessalie. — La Thessalie est un ancien bassin lacustre, dont les eaux se sont écoulées, à une époque préhistorique, par une brèche ouverte entre le mont Olympe et le mont Ossa (la célèbre vallée de Tempé de l'antiquité), et par laquelle coulent les eaux de la Salamvrias (ancien Pénée)[1]. Le fond de ce bassin, formé par un épais limon, est d'une grande fertilité et produit de grandes quantités de céréales que l'on exporte par le port de Volo.

La Thessalie est partagée en deux parties à peu près égales par le cours de la Salamvrias. Elle est comprise entre la chaîne du Pinde à l'ouest, les monts Othrys au sud, les monts Cambuniens au nord, et les côtes de la mer Égée.

Les deux extrémités de la chaîne du **Pinde** sont marquées par le mont Zygo (Lacmon) au nord, et par le Velukhi (Tymphreste) (2,320^{m}) au sud. Ses altitudes dépassent souvent 2,000 mètres. Elle n'est traversée que par une route médiocre, mais de grande importance, parce que c'est la seule communication entre l'Épire et la Thessalie, au col de Metzovo, près des sources de la Salamvrias de l'Aspropotamos, et de la Viôsa.

Hellas. Ce nom de Græci paraît être celui d'une peuplade voisine de Dodone et qui fut, sans, doute une des premières à entrer en rapport avec l'Italie.

1. Il n'est pas, disent les voyageurs, de beautés pittoresques plus remarquables que celles de cette vallée où les anciens Grecs avaient imaginé la demeure d'Apollon et des Muses. C'est là qu'ils ont également placé l'origine de plusieurs de leurs mythes religieux. On peut reconnaître dans le combat des dieux et des géants, dans la légende de Neptune fendant le roc d'un coup de trident pour ouvrir passage à l'onde emprisonnée,

Malgré les instances des Puissances européennes et les réclamations des Grecs, les Turcs s'étaient toujours refusé à céder à la Grèce cette position, qui est, en effet, la clef stratégique du pays, puisque par les vallées qui en partent, on peut descendre soit dans la Thessalie sur Larissa, soit en Épire sur Arta ou Janina, soit en Albanie sur le port d'Avlona.

La chaîne du nord, monts **Cambuniens** (monts Amarbes), est moins difficile. Elle sépare les vallées de la Vistritza de celle de la Salamvrias ; à son extrémité orientale se dresse le massif de l'**Olympe** (2,970^{m}) qui est le point culminant de toute la région grecque ; il forme la borne de croisement entre le soulèvement des monts Cambuniens et un autre soulèvement parallèle au Pinde qui borde la côte et retenait autrefois les eaux du lac de Thessalie.

Ce dernier alignement est très remarquable ; il comprend l'**Ossa** (Kissavos, 1,950^{m}), le **Pelion** (Plesidhi, 1,620^{m}). Il se prolonge par les chaînes de l'île d'Eubée (mont Delphi, 1,745^{m}), et par les Cyclades : Andros, Tinos, Myconi et Naxos.

La chaîne des monts **Othrys** forme au sud, le quatrième côté du quadrilatère de la Thessalie. Elle se rattache avec le Pinde au mont Tymphreste et forme le golfe de Volo. C'est encore un rempart d'une certaine valeur, traversé par un petit nombre de chemins.

La **Salamvrias** reçoit toutes les eaux de la Thessalie. Elle prend sa source dans la chaîne centrale. Sa vallée est remontée par la route de Metzovo.

Les **Météores** (monastères en l'air) sont un groupe de couvents construits sur les sommets des grands rochers qui se dressent à l'issue des gorges par lesquelles s'é-

un vague souvenir des phénomènes géologiques, contemporains, sans doute, du soulèvement du Ténare, et auxquels la vallée de Tempé doit sa formation.

chappe la Salamvrias, dans un site des plus étranges qui est une des merveilles de l'Orient. On les a comparés à « une forêt de rochers gigantesques, dressés en aiguilles, en lames tranchantes, en pilastres énormes, en prodigieux menhirs, quelques-uns menaçants comme des tours penchées ou comme des édifices ruinés par la base », ou encore à des statues colossales, à des obélisques prodigieux, dont l'ensemble forme une architecture titanesque.

Leurs sommets s'élèvent en moyenne à 300 mètres au-dessus de la plaine. Ils sont couronnés çà et là par les monastères, dont les constructions débordent leurs cimes étroites, et où l'on ne peut pénétrer que par une corde que l'on hisse à l'aide d'une manivelle, ou par d'étroits sentiers que les moines rendent impraticables à la moindre alarme, en enlevant les planches et les échelles qui les garnissent. Ces couvents furent fondés au moyen âge, à l'époque des troubles qui marquèrent la dissolution de l'empire bysantin, lorsque les Albanais, les Turcs et les Serbes ravageaient le pays et y portaient la terreur. C'étaient donc des forteresses autant que des retraites religieuses. Les brigands (*klephtes*), qui infestaient les montagnes voisines, obligeaient les moines à ne pas se départir de leurs précautions.

Les principales villes de la Thessalie sont : Trikala, à quelque distance (r. g.) de la Salamvrias, dans une plaine fertile.

Larissa est la plus grande ville de la Thessalie et l'ancienne capitale de la province.

Pharsale, sur un affluent de droite de la Salamvrias, au milieu d'une plaine célèbre et sur la route qui de Larissa conduit à Lamia, sur le versant sud de l'Othris.

Volo, sur le golfe du même nom, port de commerce important, grande exportation de céréales, défendu par de vieux ouvrages.

Les habitants de la Thessalie sont, en majorité, de race grecque, mais on y trouve aussi des Albanais, des Circassiens, des Valaques et des Turcs musulmans, surtout

dans les districts montagneux du nord, couverts par les ramifications de l'Olympe, pays aux vallées étroites, sans villes et sans culture, avec une population clairsemée.

Au sud de la Salamvrias, la population est, en général, chrétienne, agricole, et de race grecque.

Épire. — Outre la Thessalie, les Grecs revendiquaient l'Épire, comme partie intégrante de la région hellénique, et leurs prétentions étaient appuyées, il est vrai, sur les traditions historiques; mais, dans les temps modernes, les Albanais musulmans ont débordé sur cette région. L'élément grec et chrétien paraît s'y trouver en minorité, ou du moins ne manifeste d'aucune manière probante ses désirs d'annexion à la Grèce. Les volontaires partis de Corfou ou de la frontière continentale, qui cherchaient à soulever le pays, virent leurs efforts échouer devant l'apathie ou l'indifférence de leurs frères de race, tandis qu'au contraire, les Albanais soutenaient les droits de la Porte ou revendiquaient leur propre indépendance.

L'Épire est donc, presque en entier, resté jusqu'à présent à l'Albanie.

Grèce continentale. — La Grèce continentale comprend les anciennes provinces d'Arcananie, d'Étolie, de Phthiotique, de Locride, d'Attique et de Béotie.

La portion occidentale (Arcananie-Étolie), celle qui fait face à l'Épire, est couverte de montagnes confuses et sauvages, creusées par de profondes vallées. La plus notable est celle de l'**Aspropotamos** (Achelaus), qui tombe dans la mer à l'entrée même du golfe de Patras. C'est le plus grand cours d'eau de la Grèce.

La population y est très clairsemée et en grande partie formée de bergers zinzares.

La côte nord du golfe de Patras et du golfe de Corinthe est très accidentée. Là, se trouve la forteresse de Missolonghi (Mesolongion), si célèbre par sa glorieuse résistance pendant la guerre de l'Indépendance (1825); Epacto (Naupacte), le Lépante des Italiens. C'est dans ses eaux que

fut détruite la flotte ottomane, en 1571, par Don Juan d'Autriche.

En face de la côte de la mer Ionienne sont les îles Leucade (Sainte-Maure), Céphalonie, Thiaki (Ithaque).

La portion orientale de l'Épire, qui fait face à la Thessalie, a une importance beaucoup plus grande, puisque c'est par là que se fait la jonction entre le Péloponnèse et la Grèce continentale. Aussi est-elle particulièrement célèbre depuis l'antiquité, par ses anciennes cités comme par ses champs de bataille.

Du mont Tymphreste se détache, à l'est, comme il a été dit, la chaîne des monts Othrys, et dans la direction générale du sud-est une autre chaîne, dont le massif principal est celui de l'**Œta** (Oxia, 1,930^{m}) et du **Parnasse** (Liakura, 2,450^{m}).

Entre ces montagnes se développent, de l'ouest à l'est : la vallée du **Sperchius** (Alamana), qui se termine par des marécages dans le golfe de Lamia, et la vallée du **Céphyse** (Mavroneron), qui se déverse dans le lac Copaïs (Topolias), récemment desséché.

La chaîne de l'Œta se continue ensuite par l'**Hélicon** (la patrie des Muses), le **Cithæron**, l'**Hymette**, le **Laurium**, et encore par les îles de Keos, Thermia, Sériphos et Siphnos.

Une autre petite chaîne parallèle projette, à l'extrémité de l'Attique, le cap **Sunium**, si célèbre dans l'antiquité (appelé aujourd'hui cap Colonne); il porte de remarquables ruines d'anciens temples.

Pour aller de la Thessalie dans l'Attique, il fallait contourner le golfe de Lamia et franchir un étroit défilé resserré entre la mer et les contreforts de l'Œta. C'étaient les *Thermopyles,* seule porte de la Grèce méridionale; elle a été défendue par Léonidas contre les Perses, et, plusieurs fois depuis, pendant les invasions romaines et barbares. Aujourd'hui, les alluvions du Sperchius ont gagné sur la côte et changé la configuration des lieux,

mais la route traverse les mêmes cités, Livadia sur les bords du Lac de Copaïs, récemment mis à sec, Thiva (Thèbes) dans les plaines de Béotie, Marathon.

Adossée aux versants méridionaux du Parnasse, s'élevait Delphes, où tous les peuples de la Grèce avaient construit des temples, et qui était un centre religieux commun pour toutes les petites républiques rivales.

Péloponnèse. — L'isthme qui rattache le Péloponnèse au continent, est resserré entre le golfe de Corinthe et le golfe d'Égine; il était défendu au sud par la forteresse d'Acrocorinthe, sur un des promontoires des monts Onéiens; son altitude varie de 40 mètres à 70 mètres; sa largeur est de 5,940 mètres. Les anciens avaient établi un chemin pour traîner les vaisseaux d'une mer à l'autre. On a ouvert récemment entre Corinthe et Kalamaki un canal maritime.

Sur la côte du Péloponnèse, à l'entrée du golfe de Co rinthe, Patras devient l'emporium principal du commerce avec l'Occident. Un chemin de fer met en relations Patras et le Pirée.

Les côtes méridionales du Péloponnèse sont profondément découpées par le golfe de Messénie (Koroni), entre le cap Gallo et le cap Matapan, le golfe de Laconie (Marathonisi), entre le cap Matapan et le cap Malée, le golfe d'Argolide ou Nauplie et le golfe d'Égine; dans ce dernier sont les îles d'Égine et de Salamine. L'île de Salamine ferme la baie d'Éleusis.

Le **Taygète** (2,410^{m}), qui est la chaîne centrale du sud, se termine par le cap Matapan (Ténare), point le plus méridional de l'Europe entre les golfes de Messénie et de Laconie.

La chaîne parallèle du **Malevon** (1,900^{m}) s'avance jusqu'au cap Malée, au delà duquel se trouve la grande île, jadis célèbre, de Cythère.

Le Péloponnèse n'a que de petits cours d'eau :

Le Pamisos (Pirnatza), qui se jette dans le golfe de Messénie, est navigable pour des barques pendant 10 kilomètres environ.

L'**Alphée** (Ruphia) se jette sur la côte occidentale[1].

L'**Eurotas** (Iri), dont la source est voisine de celle de l'Alphée, se jette dans le golfe de Laconie, après avoir arrosé Sparte et traversé des campagnes fertiles. Sa vallée prolonge la direction de celle de l'Alphée et trace un long sillon longitudinal sur le versant sud-ouest de la crête maîtresse du Péloponnèse.

L'**Inachos**, qui traverse la plaine d'Argos, n'a d'eau qu'au printemps.

Au centre du Péloponnèse est le beau plateau d'Arcadie, creusé par de gracieuses vallées, depouillé en partie de ses forêts, mais dont les pentes occidentales sont encore boisées et bien arrosées. Il se trouvait sur la route de Sparte à Corinthe; les environs de Mantinée furent le théâtre des luttes pour la domination du Pèloponnèse. Aussi ne compte-t-on pas moins de cinq batailles livrées sur son territoire.

La ville principale de l'Arcadie est actuellement Tripolis, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle est l'héritière des trois cités de Tégée, Mantinée et Pallantium.

Les côtes du Péloponnèse, quoique riches en baies et en abris, n'ont pas de ports de commerce d'une grande activité.

Neokastro (Navarin), sur la côte de Messénie, a été le théâtre de la grande bataille navale où les flottes française, anglaise et russe ont détruit la flotte turque (1827).

Modoni et Koroni sont également déchues.

Kalamata, au fond du golfe de Koroni, n'a qu'une mauvaise rade.

1. Les alluvions de l'Alphée avaient recouvert les ruines de la ville célèbre d'Olympie. Des fouilles récentes ont remis au jour des richesses d'art des plus précieuses.

Monemvasia, sur la côte orientale de Laconie (l'ancienne Malvoisie), n'est qu'une forteresse ruinée et n'a plus les vignobles qui ont fait son renom.

Enfin, Nauplie, qui a un bon port, est surtout une place de guerre et l'arsenal de la Grèce.

A peu de distance est la célèbre Argos.

Iles. — Aux côtes du Péloponnèse se rattachent quelques îles :

Hydra, entre les golfes de l'Argolide et de l'Attique, a fait autrefois un grand commerce, mais elle n'a cependant ni port, ni abri sûr. Avant la guerre de l'Indépendance, les Hydriotes avaient 400 navires. Ils armèrent plus de 100 vaisseaux de guerre portant 2,000 canons. Après l'indépendance, ils ne purent soutenir la concurrence commerciale avec les ports mieux situées du Pirée ou de Syra.

Cerigo, l'ancienne Cythère, a quelque agriculture, mais a perdu toute importance maritime.

La grande île d'**Eubée** (Egripo ou Négrepont) est séparée des côtes par l'étroit canal de l'Euripe. Elle a 48 lieues de long; sa chaîne centrale (mont Delphi 1,745^{m}) prolonge l'arête Ossa-Pélion. Elle a encore de belles forêts et une agriculture florissante. Elle a pour chef-lieu Chalkis, avec une forteresse et de vieilles murailles; située sur la partie la plus resserrée de l'Euripe, la ville est reliée à la côte de Béotie par un pont de 65 mètres.

Les îles de l'Archipel, qui ont été rattachées au royaume de Grèce, constituent deux groupes :

Les **Sporades** au nord, dont les principales sont Skopelos et Skyros.

Les **Cyclades** à l'est. Leur centre est l'île de **Syra**, avec la ville d'Hermopolis (21,000 hab.); c'est une posi-

tion maritime et commerciale de la plus haute importance, rivale du Pirée, au centre de l'Archipel, sur la route que les navires suivent pour aller de Constantinople à Palerme, d'Alexandrie à Smyrne et à Salonique.

A peu de distance est **Delos**, l'île sainte, le sanctuaire vénéré de la Grèce antique, célèbre par son temple consacré à Apollon et à Diane. Les villes de la Grèce y envoyaient des ambassades et de riches présents. C'était le centre social de toutes ces petites républiques si souvent en lutte les unes contre les autres; c'est, en effet, le centre géométrique, on pourrait dire le centre de gravité du monde grec; c'est là que viennent se serrer et se grouper les fils de la trame dessinée par les routes des navires qui cabotent d'île en île entre l'Asie et la Grèce, et par celles des superbes steamers qui vont des ports du Levant à ceux de l'Occident.

Autour de Delos, « rangées en cercle comme les suivantes autour d'une reine », d'où leur vient leur nom, se groupent les **Cyclades**; pour la plupart stériles et peu habitées, ce ne sont que des cimes de montagnes dont les versants sont recouverts par les eaux.

Les autres îles principales sont : Andros, Tinos, Mykonos, Naxos, Paros, Antiparos, Siphnos, Sériphos, Thermia, Keos.

Plus au sud, Milos et le remarquable groupe volcanique de Thira ou Santorin.

La plupart des Cyclades, que l'on a appelées des montagnes de la Grèce perdues dans la mer, n'offrent que des rochers stériles et sans habitants.

Les îles Ioniennes forment un autre groupe distinct.

La principale est **Corfou** (Kerkyra), sur la côte d'Albanie. Grâce à la protection de Venise, Corfou a pu résister à toutes les attaques des musulmans. Elle fut occupée par les Français de 1807 à 1814. Depuis cette époque, les Anglais avaient organisé une sorte de république, dite des sept îles, qui se gouvernait sous leur

protectorat. En 1864, ils rendirent à ces îles leur liberté complète. Elles se rattachèrent alors à la Grèce.

Corfou a une puissante forteresse.

L'île de **Leucade** (Sainte-Maure) est rattachée à la côte d'Épire par un isthme sous-marin, à peine couvert par les eaux. Elle a pour ville Amaxiki, près de l'îlot qui porte la forteresse de Sainte-Maure.

Céphalonie est la plus grande des îles Ioniennes. Chef-lieu, Argostoli.

Thiaki (l'ancienne Ithaque) est une petite île voisine de Céphalonie.

Zante (Zakynthos) est la plus riche des îles Ioniennes.

Les îlots de **Paxos** et d'**Antipaxos**, au sud de Corfou, appartiennent aussi au groupe des îles Ioniennes.

Dans une guerre maritime, le concours de la Grèce serait un appoint très sérieux. Aux navires de combat, elle offrirait les ancrages de ses rades et les ressources de ses ports; aux torpilleurs, les abris de ses îles ou des rochers de ses côtes; aux uns et aux autres, le personnel inépuisable de ses habiles pilotes.

La France a toujours soutenu la Grèce de son influence et de ses sympathies.

IV

SERBIE

De même que la Grèce, la Serbie a été un des foyers les plus ardents de l'irréductible résistance des populations chrétiennes à l'oppression musulmane, mais les conditions du pays et des peuples étaient tout autres.

La Serbie n'avait pas le passé glorieux de l'antiquité grecque. Elle était restée ignorée de l'Europe; elle n'avait aucun accès sur les mers, aucune expansion extérieure. Son climat était rude. Le peuple, sans culture intellectuelle, mais fermement attaché à ses traditions et à son sol, vivait replié sur lui-même dans ses forêts. La seule institution florissante était le brigandage des révoltés. Il fallut de longs siècles de persévérance pour que le peuple serbe arrivât à reprendre conscience de lui-même et à s'imposer à l'attention, presque toujours malveillante ou hostile, de ses voisins ou des Grandes Puissances qui prétendaient exercer leur influence dans la Péninsule balkanique et en régler les destinées. Cependant, l'Autriche s'intéressait à l'avenir de ce petit peuple, voisin de ses frontières, qui pouvait lui ouvrir ou

lui barrer les routes vers l'orient par Salonique et la mer Égée, mais aussi devenir le noyau autour duquel pourraient se grouper les peuples slaves du sud pour revendiquer la part d'influence à laquelle ils prétendaient, non sans raison, dans l'agglomération des nationalités qui constituait la monarchie austro-hongroise. Or, les Allemands voulaient imposer leur hégémonie à ces peuples. Ils avaient été forcés de consentir à reconnaître aux Magyars l'égalité de droits et à reconnaître un royaume hongrois à côté de l'Empire d'Autriche.

Magyars et Allemands s'étaient ensuite mis d'accord pour ne pas permettre aux Slaves de se grouper, de manière à transformer la monarchie dualiste en une monarchie triplice, dans laquelle les Slaves eussent eu les mêmes privilèges qu'eux, jusqu'au moment où les Slaves eux-mêmes, par la force des choses, se seraient partagés en Slaves du nord, reconstituant autour des Tchèques de la Bohême, l'ancien royaume de Saint-Wenceslas, et en Slaves du sud, qui formeraient, sous la direction d'un ban de Croatie ou d'un roi serbe, un nouvel État depuis les Alpes jusqu'à la Mœsie et à l'Adriatique, avec Agram pour centre.

La Serbie, restée indépendante, devait fatalement devenir le pôle d'attraction de ces aspirations et, plus tard, pouvait-on craindre le foyer d'une opposition ou même d'une révolte contre l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie.

Il lui fallait donc surveiller avec attention les mouvements du peuple serbe et s'opposer à tout accroissement dangereux de sa puissance.

Esquisse historique.

Après être restée courbée, pendant plus de trois cents ans, sous le joug le plus brutal et le plus humiliant, la Serbie se réveilla au commencement du siècle (1804) par une insurrection formidable. Le sentiment national et la haine du Turc s'étaient conservés au fond des forêts de la Serbie, dans les monastères et dans les bandes d'*Haïdouks*, que les cruautés des janissaires grossissaient sans cesse.

Karageorge fut le premier chef des révoltés. Vainqueur des Turcs après une lutte acharnée qui dura dix ans, il les contraignit à abandonner la Serbie; mais, à la paix de Bucarest (1812) entre la Russie et la Turquie, la Serbie se trouva de nouveau à la merci des Turcs qui réoccupèrent le pays en 1813. Karageorge dut s'enfuir. Quelques années après, étant rentré dans sa patrie, dont il avait été le premier libérateur, il périt assassiné.

La Serbie fut alors livrée aux plus violents excès; elle se souleva de nouveau en 1815, à la voix de Miloch Obrénovitch. Sous l'énergique impulsion de ce chef et grâce à la protection de la Russie, elle parvint, après quinze ans de luttes et de négociations, à faire reconnaître son autonomie, qui fut garantie par la paix d'Andrinople (1829). Miloch obtint de la Porte (3 août 1830), un firman lui accordant le titre de prince héréditaire, que l'assemblée nationale (Skouptchina) lui avait conféré.

Les années suivantes furent signalées par des compétitions, des discordes intestines, et des essais

informes de constitution. Miloch Obrénovitch, homme d'une haute capacité, mais inculte et violent, qu'on a appelé le prince paysan, et qui, dit-on, ne savait pas lire, dut abdiquer en 1839 et s'exiler.

Son fils Michel lui succéda; il fut renversé à son tour, et remplacé par le fils de Karageorge.

En 1856, le traité de Paris déclara « que les immunités privilèges concédés à la Serbie étaient placés sous la garantie collective des Grandes Puissances ».

En 1858, la Skouptchina proclama la déchéance de Karageorgevitch et rappela le vieux Miloch, alors âgé de 78 ans.

A sa mort (1860), il eut encore pour successeur son fils Michel qui prit le pouvoir pour la seconde fois et périt assassiné en 1868.

A défaut d'héritiers directs, le prince Milan son cousin, encore mineur, fut proclamé prince de Serbie, sous le nom de Milan Obrénovitch IV.

Ce fut lui qui dirigea les efforts des Serbes pendant les années de 1875 à 1878. Il obtint pour son pays, au traité de Berlin, la reconnaissance de son indépendance et un accroissement de territoire.

En 1882, il prit le titre de roi de Serbie[1].

En 1889, il abdiqua en faveur de son fils.

1. Le prince Milan s'efforça d'écarter la Serbie du mouvement insurrectionnel qui troubla la Bosnie et l'Herzégovine au commencement de 1882 et qui inquiétait vivement le cabinet austro-hongrois. C'est, dit-on, pour le remercier de ces bonnes dispositions que la cour de Vienne favorisa l'érection de la Serbie en royaume et qu'elle fut la première à reconnaître le nouveau roi. Le prince Milan faisait de nombreux séjours à Vienne, où il était très bien accueilli à la cour.

L'Autriche vint encore en aide à la Serbie, en 1885, lors de la guerre contre la Bulgarie, en imposant au prince Alexandre de Bulgarie de ne pas poursuivre ses victoires.

En juin 1903, le jeune roi Milan et sa femme la reine Draga, furent assassinés dans leur palais par quelques officiers qui étaient à la tête d'une conspiration militaire. La révolution qui en fut la suite, n'eut pas les conséquences graves que l'on pouvait redouter. La Skouptchina appela au trône le prince Pierre Karageorgevitch[1]. Une sorte d'amnistie tacite couvrit les officiers assassins.

La Serbie, antérieurement au traité de Berlin, avait pour frontières : au nord, la Save et le Danube; à l'ouest, la Drina ; à l'est, le Timok ; au sud, une chaîne de montagnes, orientée de l'ouest à l'est, qui enveloppe les sources de la Morava occidentale; l'Ibar coupe cette chaîne au pied du Kopaonik; la Morava orientale la coupe au confluent de la Nissava.

Par le traité de Berlin, la Serbie a reçu une augmentation de territoire dans la haute vallée de la Morava avec les villes de Nich, Leskovats, Vranja. C'est une partie du pays appelé la **Vieille Serbie**; mais l'ambition des Serbes était d'acquérir toute la Vieille Serbie, c'est-à-dire le bassin entier de la Morava, de s'étendre jusqu'au Kara-Dagh et jusqu'au Kossovo-Polge, et d'avoir accès sur l'Adriatique.

Par l'occupation de la Bosnie, l'Autriche-Hongrie

1. Le prince Pierre Karageorgevitch avait fait ses études en France. Il était entré à St-Cyr. En 1870, il avait combattu dans les rangs de l'armée française et avait été blessé. Partout, il avait laissé les souvenirs les plus sympathiques. Il dirigea toujours son peuple dans des sentiments particuliers dévoués à la France. Ce fut lui qui guida la politique de la Serbie jusqu'aux événements de 1914, mais l'état de sa santé l'amena à abdiquer en faveur de son fils.

a enveloppé la Serbie à l'ouest et au sud-ouest. Du côté de l'est et du sud-est, la constitution de la province de Bulgarie ne lui permettait pas d'extension possible. Au sud, elle confine à l'Albanie, et les Albanais défendent leurs terres avec énergie.

La Serbie ne pouvait donc se trouver satisfaite. Il était facile de prévoir qu'elle rechercherait toutes les occasions de modifier cette situation.

Le territoire de la *Vieille-Serbie,* maintenu sous la domination ottomane, formait le vilayet de Kossovo dont le chef-lieu est à Prichtina, et était précédemment à Prizrend, ville plus importante avec 40,000 habitants. Il comprenait Skoplje (Uchkub), l'ancienne capitale de l'empire serbe du XIVe siècle, où Douchan se fit couronner tsar de toute la Romanie; Ipek, la résidence des anciens patriarches serbes ; la plaine de Kossovo, lieu du désastre dans lequel, avec l'empire serbe, s'effondra l'indépendance de la Serbie. Cette région où se trouvent les souvenirs les plus précieux du peuple serbe, est habitée, en majeure partie, par des Albanais ou Arnautes musulmans que l'on dit de race serbe, mais qui maltraitent odieusement les Serbes chrétiens. Les assassinats fréquents et presque toujours impunis, terrorisent le pays.

C'était un véritable repaire de brigands, dont le centre principal était Djakova. Bien que les célèbres monastères chrétiens d'Ipek et de Detchani (près de Djakova), autrefois lieux de pèlerinage vénérés, fussent sous la protection du Sultan, les moines étaient violentés et les églises ne pouvaient être fréquentées.

Au traité de Berlin, on n'a pas voulu céder ce territoire à la Serbie parce qu'il conduit au couloir bosniaque et que l'Autriche voulait se réserver la

possibilité d'une jonction directe avec le chemin de fer de Salonique.

La diplomatie européenne peut donc être considérée comme responsable du régime de barbarie qui s'y est établi grâce à la connivence ou à l'impuissance des autorités ottomanes. Cette situation, véritable outrage à l'humanité, ne pouvait être prolongée. A la conférence de Londres de 1912, les revendications des Serbes ont déjà obtenu, en partie, satisfaction. L'avenir devra les compléter.

Description géographique.

La Serbie est couverte de montagnes qui s'abaissent successivement jusqu'à la Save et jusqu'au Danube. De belles vallées en séparent les massifs et servent aux communications. A part le voisinage immédiat des villages et des villes, la plaine du Timok, et un certain espace autour de Belgrade, la terre est partout couverte de bois.

La **Kopaonik** (2,100 mètres) s'élève au-dessus de la brèche par laquelle s'écoulent les eaux de l'Ibar. Le **Javor** domine les sources même de la Morava occidentale. Ce sont les points culminants des pays.

La Save et le Danube reçoivent toutes les eaux de la Serbie.

La **Save** est une belle rivière navigable, bordée de prairies et dominée sur sa rive droite par les derniers échelons des montagnes de la Serbie. Elle passe à Mitrovitz (r. g.), Chabats (r. d.) (9,000 hab.), que l'on appelle le « Paris serbe ». Elle se réunit au **Danube** entre Semlin (r. g.) et Belgrade (r. d.).

Belgrade (Beograd) (l'ancienne *Alba Julia*), capitale de la Serbie, au confluent de deux grands fleuves, au point où viennent aboutir toutes les routes de la Serbie et notamment la grande voie militaire de la Morava, si souvent

suivie par les armées ottomanes, avait, à l'époque des guerres musulmanes, une grande importance militaire. Sa vieille forteresse était réputée une des plus fortes de l'Europe. Les Turcs l'avaient surnommée la *porte de la guerre sainte.*

En se réunissant entre Semlin et Belgrade, la Save et le Danube forment une grande île plate qui fut souvent occupée par les armées turques et chrétiennes. On l'a nommée l'*île de guerre.* C'est là que se rassemblaient les armées de Soliman le Magnifique qui, par trois fois, remontèrent le Danube, avec des flottilles de plus de 3,000 barques.

Belgrade a été prise et reprise fréquemment par les Autrichiens, par les Turcs, et par les Serbes. Les Turcs n'évacuèrent définitivement la forteresse et les faubourgs qu'en 1867.

Belgrade se transforme, peu à peu, en une ville européenne. Étant reliée au réseau des chemins de fer européens, elle prendra sans doute un grand développement.

Semendria (Smédérévo ou Saint-André), ancienne forteresse et ancienne capitale de la Serbie, est sur le Danube, au débouché de la belle vallée de la Morava, au confluent d'une de ses dérivations de gauche. Elle en commandait l'entrée.

Le Danube se partage en un grand nombre de bras.

En amont de Bazias (r. g.), près de la vieille forteresse serbe de Rama, qui défendait l'entrée du défilé, commence la longue gorge des Portes de Fer que le Danube traverse pour descendre dans le bassin roumain ;

Sur la rive serbe : Gradisça, Goloubatz, ancienne forteresse bâtie par Marie-Thérèse ; Milanovatz, petite ville moderne.

Au sortir des grandes Portes de Fer, sur la rive serbe : Kladova, en face de Turnú-Severinú, Brza-Palanka, Radoujevatz. Un peu plus bas est l'embouchure du Timok et la frontière serbe-bulgare.

Les trois cours d'eau principaux de la Serbie sont la Drina, la Morava et le Timok.

La **Drina**, forme la frontière occidentale. Elle porte de petites barques depuis Visegrad ; à Zvornik, elle porte des bateaux de 50 tonneaux. Près de Lesnitza, elle se partage en plusieurs bras et forme des marais. Elle finit près de Racsa (r. d.).

La petite rivière de la **Koloubara**, qui coule entre la Drina et la Morava, dans un bassin fertile, passe à Valjevo. Ses inondations, produites par les crues de la Save, qui refoulent ses eaux, couvrent la plaine. Sa vallée ouvre une communication entre Belgrade et Lesnitza.

La **Morava** est la rivière centrale de la Serbie. Elle est formée de deux bras : la *Morava orientale* et la *Morava occidentale.*

La grande Morava prolonge la direction de la Morava orientale. Sa vallée est la partie la plus riche et la mieux peuplée de la Serbie; elle ouvre la principale communication entre la Hongrie et les mers de l'orient. C'était une route naturelle pour les migrations des peuples et pour les armées. Maintes fois les armées ottomanes l'ont descendue pour envahir les pays chrétiens de la rive gauche du Danube. Elle est appelée à acquérir une grande importance commerciale par l'achèvement des chemins de fer qui mettent Belgrade en relations avec Constantinople et avec Salonique.

Cette belle vallée, dans laquelle se concentre l'activité agricole et industrielle de la Serbie, a une direction générale du sud au nord, en inclinant un peu à l'ouest. Elle rappelle l'orientation de l'arête du Pinde et des chaînes maîtresses de l'Albanie; elle semble être due à une faille contemporaine de ces montagnes.

Elle est croisée, au confluent des deux Moravas, par une autre faille orientée *du sud-est au nord-ouest,* c'est-à-dire dans la direction générale des Alpes dinariques. Cette coupure est non moins intéressante. A l'est, elle sert au

passage de la route et du chemin de fer de Constantinople par la vallée de la Nichava et Sofia. A l'ouest, elle ouvre une communication transversale à travers toute la Serbie.

Ces deux grandes coupures, qui se croisent suivant un angle de 60° environ, partagent ainsi la Serbie en quatre régions bien distinctes :

Au nord-ouest, la **Sumadia** (*suma* forêt), région de forêts et de collines de 500 à 600 mètres que domine le **Rudnik** (1.100^m); elle servait de refuge et de citadelle aux bandes armées pendant les guerres de l'Indépendance. Les Serbes y avaient leur pauvre capitale à Kragoujevatz, qui était à peu près le centre de la province; ils y avaient aussi leur principale forteresse à Ouchitze.

Du sommet du Rudnik, dont le pic central domine le pays ainsi qu'une vigie, la Serbie apparaît comme une forêt sans fin, coupée, çà et là, par des éclaircies qui marquent l'emplacement des villes et des villages.

Au sud-ouest, est la région des hautes montagnes, difficile et peu peuplée.

Au nord-est, entre la Morava et le Timok, le pays est très montueux. La **Golubinje Planina** étend ses ramifications dans la partie la plus rapprochée du Danube, elle se pyramide au mont **Stole** (1.300 à 1.400^m) et formait autrefois la digue des Portes de Fer. Cette région s'appelle Kraina, c'est-à-dire *marche* ou *frontière ;* plus au sud est la Tzrna Rjeka (*rivière noire*), vallée du Malo Timok; la ville principale de cette région est Zaitchar.

Au sud-est, se trouve la région élevée, aride et pierreuse, qui prolonge le plateau de Mœsie et que ne traverse aucun chemin praticable.

La **Morava orientale** prend sa source au Kara-Dagh (montagne noire) non loin du Kossovo-Polje, près des têtes des vallées du Vardar et de l'Ibar.

Les villes principales de sa vallée sont Vranja, la capitale de la Vieille-Serbie, Leskovatz, Alexinatz, qui dé-

fend un rétrécissement de la vallée, et l'une des portes de la Serbie sur son ancienne frontière.

En amont, tombe (r. d.) la **Nichava**, qui passe par Pirot, Palanka et Nich, la deuxième ville de la Serbie et actuellement la résidence du gouvernement.

Dans la vallée de la grande Morava, on rencontre nombre de villages, et quelques villes : Tjuprija[1] (r. d.), Jagodina (r. g.), etc.

La Morava laisse à droite Pocharewats (Passarovitz), où fut conclu, entre les Turcs et les Autrichiens, le traité de 1718; elle finit près de Semendria,

La **Morava occidentale** descend d'abord du nord au sud et se replie ensuite à l'est dans la grande coupure transversale; près du débouché de sa vallée, est (r. d.), la petite ville palanquée de Kruchevatz.

Par la vallée de l'**Ibar**, son affluent de droite, s'établissent les communications avec Novi-Bazar et la Bosnie d'une part, avec Prichtina et l'Albanie de l'autre. L'Ibar passe à Mitrovitza, chemin de fer de Salonique; il reçoit (r. d.) la **Sitnitza**, dont la vallée, prolongeant la direction du haut Vardar, est longée par la voie ferrée. Cette rivière traverse la fameuse plaine de Kossovo.

A quelque distance, dans la vallée d'un affluent de droite, est Prichtina, chef-lieu de l'ancien vilayet de Kossovo.

L'Ibar reçoit (r. g.) la **Raschka**, qui vient de Novi-Bazar, l'ancienne capitale de la *Rascie*.

Le **Timok** coule par Knjazevatz, Zaitchar. Sa vallée est bordée de montagnes à pic, qui s'écartent, en certains endroits, pour envelopper des plaines fertiles. Il se dégage des montagnes à Bregovo et traverse la plaine de Negotin.

De Knjazevatz partent des routes sur Nich et sur Alexinatz, celle-ci par la ville thermale de Banja; de Zaitchar part la route de Paradjin, par la vallée du Malo Timok.

1. A l'ouest de Tjuprija, dans la montagne, sont les célèbres monastères fortifiés de Ravanitza et de Manania. Celui-ci est un des plus remarquables monuments de l'Europe.

L'oppression sous laquelle vivaient les Serbes, et les efforts tentés par eux pour recouvrer leur indépendance, ont attiré, depuis le commencement du siècle, l'attention de l'Europe, tandis que la Russie, protectrice née des nationalité slaves, les appuyait de sa diplomatie et de ses armes.

La construction des chemins de fer a apporté à la Serbie un puissant élément de développement.

La ligne de la Morava est raccordée aux chemins hongrois par un beau pont sur la Save. Elle se raccorde avec la ligne de Salonique par Vranja, et avec celle de Constantinople par Sofia.

L'achèvement de ces chemins de fer, qui ouvrent des communications entre l'Europe centrale et l'Orient, fut pour la Serbie le signal d'une révolution économique et d'une complète transformation sociale.

Par la ligne de Salonique, la Serbie est en relation avec l'Europe occidentale, sans emprunter les voies ferrées de l'Europe centrale. C'est par Salonique qu'elle a pu recevoir le matériel de guerre que la France lui a fourni en grande quantité, depuis 1912, notamment l'artillerie qui a donné à l'armée serbe une supériorité éclatante pendant les guerres balkaniques récentes. Mais Salonique ne lui appartient pas; c'est pourquoi la Serbie ne cessera de réclamer un port et un accès direct sur la mer Adriatique. Jusqu'à présent, l'Autriche et l'Italie n'ont pas voulu le lui permettre; mais il arrivera fatalement que cette résistance tombera, et le développement de ce petit peuple, qui a donné maintes preuves d'incontestable bravoure et auquel la France porte un intérêt des plus sympathiques, prendra un nouvel essor.

V

MONTENEGRO

Les Serbes ont toujours considéré le Montenegro [1], que, dans leur langue, ils appellent Tzrnagora (la montagne noire), comme la citadelle imprenable de leur race, où se sont conservés intacts les germes de leur reconstitution nationale et les souvenirs de leur indépendance.

Les Slaves du Montenegro, guerriers renommés de tout temps, avaient battu les Ottomans en 1387; mais ils n'arrivèrent pas à temps pour se joindre aux Serbes à la bataille de Kossovo (1389). Après la destruction de l'armée serbe, ils en recueillirent les débris et se réfugièrent dans l'inextricable chaos de leurs montagnes, où, pendant cinq siècles, ils surent défendre leur liberté, sans jamais subir le joug, sans jamais reconnaître l'autorité, même nominale, de la Porte.

Notice historique.

Le pays fut gouverné d'abord par des princes séculiers; l'un d'eux, Ivan Cernojevic, après une lutte terrible, réduisit en un monceau de ruines l'antique forteresse de Zabliack, berceau de la famille princière,

1. Le nom de Montenegro a été donné au pays par les Vénitiens qui avaient avec lui des relations très suivies.

située près du lac de Scutari et se retira dans les gorges des montagnes, où il fonda Cetinge en 1484. Avant de mourir, il fit jurer à son peuple haine et guerre éternelle au Turc, et ce serment, qui a été tenu jusqu'à nos jours avec une constance surprenante et une indomptable énergie, justifie la fière devise : *Frangar non flectar.*

Le pays est encore rempli des légendes de ce temps. En 1499, son fils se maria à une noble Vénitienne, et abandonna le pouvoir, qui passa dès lors à des princes évêques, *vladicas*, d'abord électifs, puis héréditaires[1], qui réunirent dans leurs mains la triple autorité religieuse, civile et militaire. Cette organisation se perpétua jusqu'en 1852, époque à laquelle le prince Danilo se démit de l'autorité religieuse et se maria.

L'histoire du Montenegro ne présente qu'une série de guerres impitoyables avec les Turcs. En 1623, Soliman, pacha de Scutari, prit et détruisit Cetinge.

En 1702, dans la nuit de Noël, le vladica Danilo fit massacrer tous les mahométans vivant dans le pays, et raffermit ainsi les idées d'indépendance et de haine irréconciliable contre les Ottomans.

Allié de Pierre le Grand, il livra aux Turcs la sanglante bataille de Prijnik (29 juillet 1711), dans laquelle vingt mille musulmans, dit-on, restèrent sur le champ de bataille. De cette époque datent les liens d'amitié entre les princes monténégrins et la famille impériale de Russie.

Pendant les guerres de l'Empire, les Monténégrins disputèrent aux Français l'occupation du littoral entre

1. Le mariage n'étant pas permis aux évêques de l'Église grecque, la succession avait lieu dans les branches collatérales.

les Bouches de Cattaro et la Bojana. Ils espéraient reprendre ce territoire, qui s'était autrefois donné aux Vénitiens; mais les traités de Vienne rejetèrent durement les Monténégrins dans leurs montagnes et donnèrent à l'Autriche le littoral vénitien de la Dalmatie et celui de la République de Raguse.

C'est après la bataille de Grahovo, 1858, qu'eut lieu une première délimitation précise de la principauté et une sorte de reconnaissance tacite de son indépendance.

Danilo mourut assassiné à Cattaro en 1860; son neveu, le prince Nicolas, alors âgé de 17 ans, lui succéda comme *kniaz* et *gospodar de Zrnagora et de Brda*. Il avait été élevé d'abord à Venise, puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Le prince gouverna avec le concours d'un sénat et d'une assemblée élective (Skouptchina). Résistant à l'entraînement populaire, il ne prit pas part à l'insurrection de l'Herzégovine, en 1861, ce qui n'empêcha pas, l'année suivante, les Turcs, d'envahir la principauté et de la ravager. Réduits à toute extrémité, n'ayant aucun moyen de se procurer des munitions, parce que les Autrichiens tenaient le littoral, arrivés à leurs dernières cartouches, les Monténégrins durent subir la paix de Rjeka (31 août 1862). Le prince s'appliqua, dès lors, à organiser son armée, à réunir des armes et des munitions; il visita les cours étrangères, se créa des relations avec les principaux hommes d'État, et prépara son pays à jouer un rôle dans les événements qui se prévoyaient en Orient.

Description géographique.

On a comparé le Montenegro à une mer houleuse soudainement pétrifiée, ou encore, à « un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles »; ces alvéoles, de différentes grandeurs, sont des vallées ayant un diamètre qui varie « de dix pas à une lieue[1] », fermées par des murs de rochers verticaux.

Quel que soit le désordre apparent de ces rochers[2], il est possible d'y reconnaître la direction du grand soulèvement dalmate, notamment dans la chaîne qui dessine la frontière nord et dans la vallée parallèle de la Zeta, qui divise le pays en deux régions : au nord, la Brda; au sud, la Tzrnagora proprement dite.

La **Brda** est la partie la moins pauvre. On y trouve des forêts et des pâturages. Cette région ressemble à toutes les régions alpestres; c'est une succession de défilés et de petits bassins, avec des vallons latéraux et des cirques ravinés.

La **Tzrnagora**, au contraire, présente un aspect tout différent. C'est un dédale de cavités, de ravins, de simples trous, séparés les uns des autres par des remparts calcaires, hérissés de pointes, coupés de précipices, dans lesquels les eaux de pluie disparaissent pour se rassembler dans des canaux souterrains.

Prises dans leur ensemble, les montagnes s'élèvent en amphithéâtre depuis les côtes de la mer jusqu'à la chaîne maîtresse du nord, qui se pyramide aux sommets du **Dormitor** (2,600^{m}) (au nord-ouest), du **Kom** (2,850^{m}) et du **Visitor** (2,183^{m}) (à l'est).

1. Le bassin de Cetinge a 4,800 mètres de long sur 250 à 300 de large; l'enceinte des rochers le domine de 300 à 400 mètres.

2. Les contes populaires disent que lorsque Dieu créa le monde, il portait les montagnes dans un sac. Le sac creva ; les montagnes tombèrent pêle-mêle au dessus de la Tzrnagora.

Ces montagnes, généralement sans forêts ni verdure, dépouillées de terre végétale par les pluies torrentielles qui ont mis à nu le squelette des rochers, ne produisent rien, et l'élevage des troupeaux y est même impossible. Les fonds des vallées où s'accumulent les détritus, pourraient être fertiles, mais on y souffre tantôt des inondations, tantôt d'une sécheresse extrême. Puis, l'agriculture, comme d'ailleurs tout autre occupation que la guerre, est antipathique au Monténégrin. Il en abandonne le travail aux femmes, qui vieillissent vite sous le poids des fatigues.

Les hommes sont, au contraire, remarquables par leur force corporelle, leur agilité, leur hardiesse dans les montagnes, où ils bondissent comme le chamois, la sûreté de leur coup d'œil, et leur habileté au maniement des armes.

La vallée de la **Zeta**, qui partage le Montenegro, ouvre une communication transversale que les Turcs avaient utilisée pour établir des relations stratégiques entre l'Albanie et l'Herzégovine. Avant le traité de Berlin, le tracé de la frontière formait sur cette vallée un étranglement large de 35 kilomètres au plus, à vol d'oiseau, gardé : en Herzégovine, par la forteresse de Niksic, qui commande la passe de Duga; en Albanie, par Spuz et Podgoritza.

Le traité de Berlin a agrandi la principauté, en a reconnu l'indépendance, mais ne lui a pas donné toute l'extension à laquelle elle prétendait.

Au nord, la limite était formée par la Tara, depuis son confluent avec la Piva; elle coupe le Lim et atteint la **Mokra Planina**, qui est la borne de séparation entre le sandjak de Novi-Bazar et l'Albanie.

Cette frontière est excessivement forte; la vallée de la Tara, profondément encaissée par d'énormes rochers, est tout à fait impraticable.

En arrière, s'élève la formidable chaîne du Dormitor — Kom; on n'y trouve qu'un seul passage fort difficile et défendu par le fort de Kolaçin.

Vers le sud-ouest, la nouvelle frontière descend jusqu'au mont Orjen (1,900^{m}),qui marque la séparation entre l'Herzégovine et le territoire des Bouches de Cattaro. Le Montenegro a ainsi acquis l'important défilé de Duga et la place de Niksic, dont il s'était emparé après un siège et un bombardement.

Le défilé de Duga est un couloir de rochers, long de 40 kilomètres environ, que l'on traverse en 9 heures de marche. Défendu à l'ouest par le fort Krstacz, à l'est par Niksic, il met en communication cette dernière place avec Metochia.

L'annexion de ce territoire habité par des Slaves s'est faite sans difficulté. La frontière est protégée par une ligne de hauteurs difficiles, rocheuses, escarpées, que traversent seulement de très mauvais sentiers. Les Autrichiens ont, sur cette frontière, une communication carrossable depuis Raguse par Trebinje, Biletj, Korita, Metochia (Gatsko). Cette route traverse un pays ouvert et relativement riche, communique avec Mostar, et facilite les mouvements militaires défensifs.

A l'est, la rectification de la frontière a présenté de nombreuses difficultés. En effet, tandis que, vers l'ouest, le Montenegro pouvait s'étendre en acquérant des territoires habités par des populations sympathiques et de même race, du côté de l'est, il confine aux populations albanaises, de race différente et hostiles. Les plénipotentiaires du Congrès de Berlin, fort mal éclairés sur la question, avaient indiqué un tracé que la résistance armée des Albanais ne permit pas de suivre.

Au nord du lac de Scutari, s'étend un territoire fertile, au centre duquel est située la place de Podgoritza, au confluent de la Moraca et de la Zeta, près de l'emplacement de l'antique Dioclea; à deux heures de marche, en remontant la Zeta, est le fort de Spus, qui commande la vallée de cette rivière.

Au sud, près du débouché de la Moraca dans le lac Scutari, se trouve (r. d.) l'ancienne forteresse de Zabliac, la première capitale des princes de la Tzrnagora; au nord, le fort de Medun. Ces places formaient autrefois la base ordinaire des Turcs, lorsqu'ils envahissaient le Montenegro. Les hauteurs voisines sont couvertes de blockhaus. Les Monténégrins ont acquis ce territoire, qui est considéré comme le grenier de la Montagne-Noire; mais les hauteurs de la rive gauche de la Moraca, qui commandent Podgoritza, sont restées aux mains de la tribu guerrière des Maljsori.

Dans la partie dont les Monténégrins ont pris possession, se trouvent un certain nombre de familles d'Albanais musulmans, qui ne subissent qu'en frémissant la domination slave.

Sur la rive gauche de la Moraca, s'élèvent les hauts plateaux de pâturages du Kucki-Kom, sur lesquels la limite a été contestée.

Enfin, la résistance des Albanais n'ayant pas permis l'annexion des fertiles bassins de Gusinge et de Plava (haute vallée du Lim), que le traité de Berlin avait donnés au Montenegro, une convention postérieure a fixé comme limite, la crête montagneuse Mokra-Planina — Visitor, et, en échange, le Montenegro devait recevoir le port de Dulcigno.

La partie occidentale du lac de Scutari a été cédée

sans difficulté, ainsi que le pays entre le lac et la mer où se trouvent le port d'Antivari, mais le traité a réuni au territoire autrichien la partie occidentale de la rade et le fort de Spizza. Le mont Suturman est la borne frontière.

En ce qui concerne la remise de Dulcigno aux Monténégrins, des résistances sérieuses se sont manifestées autant de la part du gouvernement ottoman que des populations albanaises, secrètement encouragées par lui. Les Grandes Puissances ont dû intervenir par une démonstration maritime collective. La loyauté du général Dervisch-Pacha et son énergique attitude ont enfin permis de réaliser cette cession.

Les Monténégrins ont acquis le droit de libre navigation sur le lac de Scutari et sur son déversoir, la Bojana. Toutefois, il ne leur est pas permis d'avoir de flotte militaire. Les côtes sont interdites aux bâtiments de guerre de toutes les puissances ; l'Autriche est chargée de la police sanitaire et douanière. Elle s'engage à accorder sa protection consulaire au pavillon marchand monténégrin. Ces mesures ont été évidemment prises dans le but d'empêcher la Russie de créer sur ces côtes une station militaire et un point d'appui pour ses flottes.

Le traité de Berlin avait amélioré d'une manière notable les conditions économiques du Montenegro en lui accordant accès sur la mer et quelques terres cultivables. Tout cela est changé depuis la guerre balkanique et changera encore après la guerre actuelle.

Le sillon de la **Zeta**, de Niksic à Podgoritza, partage la principauté en deux parties : au nord, la Brda ; au sud, la Tzrnagora (ou Montenegro) proprement dite.

Le cours d'eau principal est la **Moraca**, dont la vallée supérieure prolonge celle de la Piva, affluent de la Drina. A Podgoritza, elle reçoit (r. d.) la **Zeta**. Cette dernière rivière prolonge le cours souterrain des ruisseaux qui se sont engouffrés près de Niksic et qui ouvrent : l'un, le défilé de Duga; l'autre, le sentier qui conduit à Trebinje. Sur un rocher presque inaccessible, qui domine la Zeta, est un monastère fortifié (*Ostrog*), où les Monténégrins ont des dépôts de poudre et des approvisionnements de guerre.

La Zeta est traversée à Danilograd par un beau pont de 200 mètres. La vallée inférieure est défendue par Spuz et Podgoritza.

Sur la rive gauche, la Moraca reçoit le **Sem**, qui traverse le territoire de la tribu albanaise des Maljsori. Entre la Moraca et le Sem sont les hauteurs et les plateaux des Kuci.

Sur la rive droite de la Moraca, près de son embouchure dans le lac de Scutari, est située la forteresse de Zabliac, ancienne résidence des princes du Montenegro.

Le lac de Scutari a environ 45 kilomètres de long sur une largeur moyenne de 10 à 12. Il est navigable à l'époque des hautes eaux. Les canonnières turques remontaient même son tributaire supérieur, la **Rjeka**, jusqu'à Rjeka, à trois heures de marche de Cetinge.

La **Bojana**, qui est l'émissaire du lac, est navigable pour les petits bâtiments de haute mer. A Scutari même, aboutit un canal naturel de jonction avec la Drin albanaise. Une digue, récemment construite, empêche les eaux de la Drin de refluer dans le lac de Scutari et permettra, en évitant les crues du lac, de mettre en culture les terres avoisinantes.

Cetinge, la capitale du pays, n'est qu'un bourg de 1,200 habitants, situé dans une conque dominée à l'ouest par les sommets du **Lovcen**. Pendant l'été, on ne peut

s'y approvisionner d'eau que par un seul puits; aussi la ville ne pourrait-elle s'accroître et aucune concentration de troupes n'est-elle possible dans son enceinte.

Une route carrossable de récente construction, qui s'élève en lacets sur les montagnes de l'ouest, réunit la ville au port de Cattaro. La distance est de 41 kilomètres. C'est encore aujourd'hui la seule direction par laquelle les voitures peuvent pénétrer dans le pays.

La guerre dans la Tzrnagora ne peut être qu'une suite d'embuscades, d'audacieux coups de main, de terribles surprises; si la retraite devient nécessaire, les montagnards disparaissent dans les rochers, et le vainqueur reste devant une solitude silencieuse aussi inquiétante pour lui que les clameurs du combat. L'expérience de cinq siècles a prouvé qne la Tzrnagora ne pouvait être domptée.

VI

BULGARIE

Telle qu'elle avait été constituée en principauté autonome par le traité de Berlin de 1878, la Bulgarie ne comprenait que le pays compris entre le Danube et les Balkans, mais on lui avait donné pour capitale Sofia sur le revers sud des montagnes : Sofia a été fondée par l'empereur Constantin qui projetait d'en faire le siège de l'empire, à moitié chemin à peu près de Belgrade à Constantinople, au nœud des routes de Salonique, d'Uchkub, de Nich, de la vallée de l'Isker qui conduit à Bucarest, c'est la position maîtresse de la péninsule balkanique, au point de vue stratégique et économique.

La Roumélie orientale, constituée en province autonome par ce même traité, était comprise entre les Balkans, les monts Rhodope, et une ligne conventionnelle passant au nord d'Andrinople.

Habitées par des populations de même race, ayant les mêmes intérêts, ne pouvant se suffire à elles-mêmes dans leurs limites trop étroites, il était à prévoir que la Bulgarie et la Roumélie orientale s'efforceraient de se réunir en une seule principauté, et, en effet, au mois d'octobre 1885, la Roumélie

déposa, du reste sans violence, son Gouverneur nommé par le Sultan et proclama son union avec la Bulgarie. La diplomatie européenne s'inquiéta, se demandant comment faire respecter les clauses du traité qu'elle avait imaginé; elle finit par proposer d'admettre l'union, à la condition que la Bulgarie continuerait à reconnaître la suzeraineté de la Turquie. La Sublime Porte, après avoir hésité quelque temps, crut prudent d'éviter un conflit.

En Russie, l'opinion publique accueillit avec sympathie la révolution rouméliote qui lui semblait une victoire du panslavisme et une réforme du traité de Berlin, dans le sens du traité de San Stefano. Aussi vit-on, avec étonnement, l'Empereur de Russie se montrer mécontent des velléités d'émancipation des Bulgares, qui semblaient ne pas tenir grand compte de sa tutelle. Il rappela les officiers russes qui servaient d'instructeurs à la nouvelle armée bulgare et en occupaient les grades supérieurs et, cela, au moment où la Serbie et la Grèce, jalouses de l'extension prise par la Bulgarie, réclamaient, comme compensation, des cessions de territoire.

Sous prétexte de violations de frontière, la Serbie déclara la guerre le 13 novembre 1885, et le lendemain une division serbe passait la frontière dans la direction de la grand'route de Nich à Sofia. Les Bulgares étaient pris à l'improviste, cependant le prince Alexandre de Bulgarie concentra ses forces disponibles dans la plaine de Slivnitza à 20 kilomètres de Sofia, tandis qu'une avant-garde s'efforçait de retarder la marche de l'ennemi en défendant le pont de Tsaribrod et le défilé de Dragoman long de 14 kilomètres qui précède la plaine. On gagna ainsi

deux jours. Le 16 novembre, les Serbes débouchèrent. Les forces bulgares (18.000 hommes environ) équilibraient à peu près les leurs. Bien que dépourvus d'officiers par suite du départ des officiers russes, les bataillons bulgares commandés par de simples capitaines, voire même par des sergents, manœuvrèrent avec ordre. Ils attaquèrent et emportèrent d'un magnifique élan les positions ennemies; puis, ils poussèrent l'adversaire. Le 26, ils étaient devant Pirot qu'ils prirent le lendemain. Ils marchaient sur Nich lorsque se présenta au quartier général du Prince Alexandre, le baron de Khevenhuller envoyé de l'Empereur d'Autriche, qui lui imposa d'arrêter la marche de ses troupes victorieuses et d'accepter un armistice. La Serbie fut sauvée.

Cette brillante campagne de la jeune armée bulgare avait duré 14 jours. L'énergie de la nation ne pouvait mieux s'affirmer que par une guerre ainsi vigoureusement menée, mais ces succès inespérés exaltèrent démesurément son ambition et lui firent concevoir des espérances trop hâtives. Dès ce moment s'accentuèrent les prétentions de la Bulgarie à établir son hégémonie sur la Péninsule des Balkans, en secouant même la protection de la Russie si cette protection prenait le caractère d'une tutelle gênante.

Le sol de la Bulgarie est riche, sa principale production est le maïs. Son climat est doux. Elle possède de grandes plaines cultivables, des montagnes boisées, des ressources en fer et en charbon, peu de bonnes routes malheureusement. Sa population est laborieuse, d'un caractère froid, patient; cette race

est douée « d'un imperturbable bon sens [1] ». Ces qualités semblent de nature à favoriser le développement d'une société libre et prospère, lorsque, l'oppression turque ayant disparu, les conflits de rivalité avec les états voisins se seront apaisés. Comparant le Bulgare au Serbe, on accorde à celui-ci un esprit plus littéraire, plus affiné, plus chevaleresque, à celui-là une nature plus concentrée, plus persévérante.

La race bulgare s'est répandue dans toute la Thrace et dans la Macédoine; elle y est mélangée avec les Serbes, avec les Grecs surtout, de telle façon qu'il est presque impossible de tracer entre eux une limite ethnique, qui puisse servir de base à un partage politique.

Pour répartir aussi équitablement que possible les domaines à revenir à l'une et à l'autre race, il faudrait se contenter d'avoir égard à la majorité relative des habitants de telle ou telle race dans chaque canton, et les minorités se trouveront toujours sacrifiées.

C'est là évidemment une difficulté grave qui subsistera jusqu'à ce qu'un tassement s'établisse peu à peu, en éliminant la population la plus faible, mais les Grecs, qui ne sont toujours pas les plus nombreux, ont l'avantage que donne l'habileté en affaires et la souplesse du commerçant; de plus, ils occupent déjà la plus grande partie du littoral.

La lutte des nationalités s'établit sur le terrain religieux, c'est-à-dire au sujet des églises et des écoles, entre le clergé bulgare et le clergé grec, le premier représenté par l'exarchat bulgare, le second

1. Queillé, *en Bulgarie.*

par le patriarchat grec de Constantinople; celui-ci était soutenu, la plupart du temps, par les autorités turques.

Cependant l'oppression musulmane avait été aussi dure pour les uns que pour les autres. « Il faut avoir vu le sombre désespoir des paysans bulgares et l'insolence des hordes albanaises pour se faire une idée de ce que les populations chrétiennes ont dû souffrir... L'Europe ne sait pas qu'il existe à ses portes, et l'on peut dire dans son sein, plus de sept millions d'hommes, chrétiens comme nous, qui sont traités de chiens en leur qualité de chrétiens, par un gouvernement auprès duquel toutes les Puissances ont des ambassadeurs accrédités... Elle ne sait pas que la plainte est plus dangereuse que la résistance, et que les plus simples garanties accordées aux derniers des hommes dans les pays les plus arriérés, seraient des faveurs pour les habitants de la Bulgarie. »

Les chrétiens, ou rayas, étaient maintenus dans une odieuse servitude par les Begs musulmans, Turcs, Albanais ou Bulgares.

Le sort des rayas, disaient les rapports des voyageurs européens, était affreux. Il n'y avait nulle part ni ordre, ni sécurité. Les femmes étaient impunément outragées. En dehors des portes des villes, la vie était toujours en danger; on courait le risque d'être assassiné à deux cents pas des gares; les marchands étaient pillés ou égorgés, et, souvent, avec la complicité de leur escorte, l'autorité turque restant impuissante ou indifférente en présence de ces violences.

On ne peut se faire une idée, disent ces rapports, des discordes qui déchirent ce malheureux pays.

On avait espéré y rétablir un peu d'ordre, grâce à

la formation de corps de gendarmerie, fortement constitués sous le commandement d'officiers européens. Les résultats obtenus ont été médiocres. De telles organisations ne peuvent être que des palliatifs momentanés, inefficaces pour apporter un remède durable à une maladie constitutionnelle qui se manifeste par les violences de toutes sortes, les meurtres, les assassinats, les pillages des bandes de *comitadgis*, troupes de brigands toujours faciles à recruter dans un pays où aucune règle morale n'est respectée, où l'individu n'obéit qu'à la force et ne suit que ses sauvages instincts. En temps de guerre, ces comitadgis sont les avant-gardes lancées en enfants perdus et que l'on désavoue si les coups de main ne réussissent pas.

Description géographique.

Le **Danube** qui forme la frontière nord de la Bulgarie, est une ligne de défense puissante, si sa surveillance est mieux assurée que ne l'ont fait les armées turques dans plusieurs des guerres contre la Russie. Cette ligne était renforcée par une région fortifiée qu'on appelait le quadrilatère bulgare, formé par les quatre places fortes de Roustchouk; et Silistrie sur le Danube, Varna sur la mer, Choumla étant le réduit. Dans l'intérieur de cette immense place d'armes, une armée occuperait une position inexpugnable, soit que l'attaque se prononçât par la Dobroudja, soit qu'elle ait réussi à forcer le Danube plus en amont.

Au traité de Bucarest de 1913, la Roumanie ayant exigé la cession de Silistrie, le quadrilatère a perdu une grande partie de sa valeur stratégique; il n'en garde pas moins une importance capitale; une armée d'invasion, à moins d'une supériorité numérique considérable, ne saurait le négliger, ni le masquer, pour s'engager sur la route de Sofia, comme le fit l'armée russe en 1878.

En arrière du Danube, les Balkans formaient le principal rempart de protection de la Turquie; la résistance des armées ottomanes sur la ligne des crêtes en 1877, en montre la valeur. Les enseignements de cette campagne sont à retenir pour les Bulgares dans le cas où ils auraient à défendre leur sol pied à pied et à résister à une offensive venant du nord.

Au sud des Balkans, s'étendent les terres de la **Thrace** ou de la **Macédoine**, comprises en majeure partie dans la Bulgarie, mais les limites politiques en étant encore incertaines, il convient, au point de vue géographique, d'étudier l'ensemble du pays qui s'étend du Danube à la mer; une petite partie, restée encore sous la domination directe du Sultan, est l'objet des convoitises nullement dissimulées de la Bulgarie, qui, d'ailleurs, prétend également s'étendre le plus loin possible à l'ouest, aux dépens des Serbes et des Grecs.

Les **Balkans** qui forment l'ossature principale de ces pays, sont orientés de l'ouest à l'est; ils sont précédés d'avant-chaînes qui, au nord, s'abaissent en terrasses étagées au-dessus du Danube et qui, tombant plus brusquement au sud, ferment le bassin de la Maritza.

Les Turcs ont donné à la partie centrale le nom de **Chodja Balkan**, et les Slaves, celui de **Stara Planina**.

Les différentes parties de la chaîne sont usuellement distinguées par le nom d'une des principales villes voisines.

L'extrémité orientale de la chaîne est désignée par les Turcs, sous le nom d'**Eminé dagh** (la montagne qui protège); elle se termine dans la mer Noire par le cap Eminé.

Les Balkans sont des montagnes d'une assez faible hauteur (800 à 1,000^{m}), mais elles sont souvent escarpées, toujours sauvages, et couvertes de forêts et de brousailles tellement impénétrables, qu'il est absolument impossible de passer ailleurs que par les routes, peu nombreuses du reste.

Sur son versant méridional, la crête principale est bordée d'une avant-chaîne, qui porte le nom de Sredna-Gora, et Tcherna ou Tzrna-Gora. La vallée longitudinale, au nord de cette avant-chaîne, est très fertile et d'un climat très doux. A Kazanlik, les roses sont cultivées en sillon.

On trouve du charbon sur le versant nord aux environs de Travna, jusqu'à Gabrovo et Eléna; sur le versant sud aux environs de Slivno et de Kazanlik. Il y a aussi d'excellents minerais de fer et des forges à Samakov, mais, jusqu'à présent, les prix élevés des transports n'en permettent pas une exploitation fructueuse.

Les eaux du versant nord s'écoulent vers le Danube. Les principales rivières dans lesquelles elles se réunissent sont :

Le **Timok**, qui forme la frontière serbe.

Le **Lom**, qui finit dans le Danube à Lom-Palanka.

L'**Isker**, qui sort du plateau de Mœsie, entre le mont Vitoucha et le Rilo, traverse le bassin de Sofia[1] et perce les Balkans par une brèche qui a servi à l'établissement d'une bonne route de Sofia sur Vratza.

Le **Vid** descend du versant nord des Balkans, passe à peu de distance de Plevna (Pleven) (r. d.).

L'**Osem** passe à Lovtza. Ces deux rivières finissent à peu de distance l'une de l'autre, en amont de Nikopoli.

La **Jantra** passe à Tirnova, ancienne capitale des empereurs de Bulgarie, et désignée d'abord pour être le chef-lieu de la nouvelle principauté; elle a encore de vieilles fortifications. La Jantra finit en aval de Sistov. Elle ouvre à travers les Balkans des routes fort importantes; les principales sont la route de Chipka, qui conduit de

1. On remarque aux environs de Sofia un grand nombre de *tumuli,* que l'on trouve par milliers dans tout le bassin supérieur de la Maritza et sur les deux versants des Balkans, semblables à ceux qui, semés des rives de la Volga à l'île de Rügen, sont connus sous le nom d'*Hünnengräber*. Les Bulgares les appellent aussi *Hunka* (sépulture des Huns), mais o n'a pas encore d'opinion certaine sur leur date et leur origine

Gabrova sur la Jantra, à Kazanlik sur la Toundja, et la route d'Elena à Tvarditza, qui remonte un affluent de droite, le **Slatar**.

Le pays, traversé par ces différents cours d'eau, constitue un plateau qui s'étend de l'est à l'ouest, sur une longueur de 75 kilomètres, et auquel on donne le nom caractéristique de *Terrasse du Danube*. Les rivières y creusent des lits profonds et sinueux. Les hautes et les moyennes vallées sont riches; mais, près du Danube, le pays est pauvre, couvert d'une rare végétation et d'arbustes rabougris. La température est sensiblement plus basse qu'en Roumanie; elle descend en hiver jusqu'à 18 degrés au-dessous de zéro. Les pluies du printemps et de l'automne, les neiges en hiver rendent souvent la circulation difficile.

A l'est de la Jantra, commence l'épanouissement du Balkan oriental; les cours d'eau en descendent dans trois directions : au nord, vers le Danube; à l'est, vers la mer; au sud, vers le bassin de la Maritza.

Le **Lom**, qui finit près de Roustchouk, est formé de deux bras, le Kara Lom et l'Ak Lom; ce dernier, qui passe à Rasgrad, est en partie suivi par le chemin de fer de Varna.

Le **Devno** et le **Kamtschik** se rendent directement à la mer et forment, en avant des montagnes, des lignes de défense qui ont été utilisées par les Turcs dans les campagnes de 1828 et de 1829.

Le Devno passe à Provadia et finit près de Varna; près des sources d'un des bras du Kamtschik est l'importante forteresse de Choumla.

Les routes principales qui traversent les Balkans sont :

De Lom-Palanka à Sofia par le col de Ginci, c'est la principale communication entre Sofia et le Danube.

De Vratza, soit par la vallée de l'Isker, soit par Orhanié et le col de Boba-Konak (853^{m}), à Sofia; de là par Ichtiman et par les Portes de Trajan, on atteint la vallée de la Maritza;

De Vratza à Philippopoli par Etropol et Zlatica;

De Trojani (Osem) à Philippopoli par les cols de Trajan et de Rosalita;

De Tirnova à Kazanlik (belle chaussée) par le col de Chipka;

De Tirnova par Elena à Tvarditza;

De Choumla à Andrinople par le col de Demir-Kapu (Portes de fer);

De Choumla à Andrinople par le col de Dobrol et Karnabad;

De Varna à Andrinople par le col de Nadir-Derbend et Aidos;

Enfin, un chemin le long de la côte, entre Varna et Burgas, a été suivi par les Russes en 1829.

Outre ces routes ordinairement fréquentées, il existe plusieurs autres passages qui peuvent acquérir une grande importance au point de vue des opérations militaires; ainsi, les affluents supérieurs de la Jantra ouvrent un faisceau de chemins et de sentiers qui divergent de Tirnova et vont aboutir à différents points de la vallée de la Toundja, entre Kazanlik et Slivno. C'est par un de ces chemins qui débouche à Tvarditza et dont l'existence était à peine connue dans le pays, qu'en 1877, l'avant-garde russe, commandée par le général Gourko, franchit les Balkans et poussa dans la vallée de la Maritza une pointe aventureuse, devenue célèbre comme raid offensif.

Ces routes sont reliées des deux côtés de la chaîne par deux routes parallèles : au nord, la route de Varna, Choulma, Tirnova, Lovatz; au sud, la route de Burgas, Aïdos, Karnabad, Slivno, Kazanlik.

Deux routes principales conduisent d'Andrinople à Constantinople, l'une par Kirk-Kilissia, l'autre par Burgas et Silivri; celle-ci est la meilleure et la plus directe.

Le massif du **Despoto dagh** auquel on donne aussi le nom de monts **Rhodope** qui doit s'appliquer plus particulièrement à l'extrémité sud-orientale d'une des arêtes,

est formé de montagnes confuses, en partie boisées, sans routes, infestées de bandits. Elles enveloppent les vallées de la Mesta, de la Strouma et du Vardar. Leur point culminant est dans le **Perim dagh** ($2,630^{m}$). Elles se rattachent au système des Balkans par les groupes du mont Rilo ($2,748^{m}$) et du mont Vitoucha ($2,300^{m}$).

Entre les Balkans et le Despoto dagh s'ouvre le magnifique bassin de la **Maritza,** au climat doux et aux terres fertiles. C'est la plus belle partie de la Péninsule balkanique.

La vallée même de la Maritza a une grande importance économique et militaire; c'est elle qui ouvre la grande voie de communication entre Constantinople et Belgrade, c'est-à-dire entre lO'rient et le centre de l'Europe. Elle est remontée par un chemin de fer.

La Maritza, qui se jette dans la mer Égée près d'Enos, descend du mont Vitoucha, arrose Tatar-Bazardjik, traverse un étroit défilé, portant le nom ordinaire de *Portes de fer;* elle passe ensuite à Philippopoli, ancien chef-lieu de la province de Roumélie orientale, centre d'un grand commerce, qui est aux mains de Grecs, d'Israélites, d'Arméniens, et d'un petit nombre de Bulgares. Elle coule ensuite dans une belle vallée pittoresque et généralement bien cultivée jusqu'à Andrinople, la seconde ville de l'empire ottoman située au point de rencontre des principales routes, près du confluent de la Toundja (r. g.) et de l'Arda (r. d.); Andrinople est une place forte et un centre important d'échange. Pendant la dernière guerre balkanique, les Turcs y firent une remarquable résistance contre les attaques des armées bulgares et serbes.

Plus en amont, la Maritza reçoit (r. g.) le **Saslu,** dont la vallée est suivie par le chemin de fer d'Andrinople à Jamboli. Dans son bassin, se trouve la petite ville d'Eski-Zara, au centre d'un des pays les plus productifs de la péninsule, qui fournit, en abondance, des céréales, du vin, des fruits, de la soie, de la laine.

La **Toundja** coule d'abord dans la belle vallée longi-

tudinale, où se trouvent les petites villes de Kazanlik et de Slivno ; elle tourne ensuite brusquement au sud, passe à Jamboli et finit à Andrinople.

L'**Arda,** qui vient des monts Rhodope, coule de l'ouest à l'est.

La Maritza coule ensuite directement vers la mer Égée, en passant par Demotika, Feridjik, où elle est navigable. Elle reçoit (r. g.) l'**Ergene**, dont la vallée supérieure est suivie par le chemin de fer d'Andrinople à Constantinople.

En arrivant à la mer, la Maritza forme un petit delta; à l'embouchure d'un de ses bras est le port d'Énos. La tête du chemin de fer de sa vallée est plus à l'ouest, au port de Dedeagatch.

Côtes.

Au sud du delta du Danube, se dessine, du nord au sud, la côte de la Dobroudja. Les points principaux sont Constantza petite ville de plaisance, tête du chemin de fer de Bucarest pour Tchernavoda.

Varna, qui était le port principal de la Turquie sur la mer Noire, fut, dans toutes les guerres, un des premiers objectifs de l'offensive russe et la base de ses opérations dans la Péninsule. En 1854, l'armée franco-anglaise y fut concentrée avant d'être transportée en Crimée.

En suivant les côtes vers le sud :

Misivri, petit port au sud du cap Eminé;

Burgas, ville fortifiée, et port sur le golfe du même nom, point de départ de la route de Varna par le col de Nadir Derbend, et d'une autre route sur Andrinople par Karabounar et Omar Faki ;

Midia, point de départ d'une assez bonne route sur Andrinople par Kirk Kilissia;

Le fort de Kilia, destiné à protéger les ouvrages du Bosphore contre un débarquement qui les prendrait à revers.

A peu de distance plus à l'est, on double la pointe de Roumili Fener ou Fanaraki (le fanal d'Europe) et l'on arrive à l'entrée du Bosphore.

Bosphore. — Le Bosphore est un canal long de 30 kilomètres environ par lequel se déversent les eaux du bassin de la mer Noire, qui sont à un niveau sensiblement plus élevé que celles de la Méditerranée et à une température différente. Aussi est-il parcouru par un courant fort rapide du nord au sud, qui suit la côte d'Europe, tandis qu'un contre-courant beaucoup plus faible remonte la côte d'Asie.

La largeur varie depuis 600 jusqu'à 3,200 mètres ; partout, la profondeur est considérable.

Le canal forme une suite de bassins, séparés par des étranglements, sur lesquels sont établis une série de forts et de batteries, armés d'une formidable artillerie.

A l'entrée, du côté de la mer Noire, les forts de Kilia, sur la rive d'Europe, et de Riva, sur la rive d'Asie, protègent les ouvrages du Bosphore contre un débarquement qui les prendrait à revers.

Puis, on passe successivement devant : les batteries de Karibtché (rive d'Europe), qui croisent leurs feux avec celles de Poiraz (rive d'Asie) ;

Roumili Kavak et Teli Tabia (rive d'Europe), qui croisent leurs feux avec **Anadouli Kavak** et Joucha (rive d'Asie). C'est là que se trouve la barrière principale du Bosphore. Les Génois, au XIVe siècle, y avaient construit deux forts, entre lesquels ils tendaient une chaîne. La possession leur en fut vivement disputée par les Vénitiens et par les Byzantins.

En suivant la rive d'Europe, on trouve le charmant village de Bouyouk-Déré et Thérapia, où sont les résidences d'été des ambassadeurs étrangers. Les hauteurs

qui les dominent, sont couvertes par la belle forêt de Belgrade, où se trouvent les bassins qui alimentent d'eau douce les quartiers de Péra et de Galata. En occupant ces hauteurs, l'ennemi priverait d'eau la moitié de Constantinople.

Il y a encore des batteries près de Thérapia et plus loin, à Yeni-Keui (rive d'Europe); enfin, une vieille citadelle très forte à **Roumili Hissar** (rive d'Europe) en face des anciennes fortifications de Anadouli Hissar (rive d'Asie), qui sont en ruines.

Quelle que soit la force réelle de ces défenses successives, bien entretenues et puissamment armées, on a émis l'opinion qu'elles seraient impuissantes pour interdire le passage à une flotte cuirassée, si des torpilles n'entravaient pas la navigation et si une flotte n'était pas prête à en disputer la possession.

La beauté pittoresque des rives du Bosphore, bordées de palais et de villages de plaisance, le charme merveilleux de la lumière qui en baigne les contours, ont été maintes fois vantés par les voyageurs; toutes les descriptions restent pourtant au-dessous de l'impression que l'on ressent devant ce panorama, sans doute unique au monde.

Sur ses rives, deux mondes différents, deux civilisations, deux religions sont entrés en contact et, tantôt violente, tantôt sourde, la lutte continue toujours entre ces deux sociétés, l'une européenne, l'autre asiatique, si différentes l'une de l'autre que, juxtaposées depuis l'origine de l'histoire, elles ne sont jamais parvenues à se fondre ensemble.

Constantinople se trouve à l'extrémité méridionale du Bosphore, sur les deux bords d'une baie allongée, bien célèbre sous son nom de **Corne d'or.**

La ville se partage en plusieurs quartiers distincts, quoique contigus :

Sur la rive gauche de la Corne d'or, *Galata* est le quar-

tier marchand, habité par les Francs, et où se trouvent les comptoirs des grandes maisons de commerce.

Pera, sur la hauteur, est le quartier européen, presqu'une ville française, où se trouvent les ambassades et qui diffère des autres quartiers par une propreté relative.

Sur la rive droite : *Stamboul,* la vieille ville de Constantin, est aujourd'hui le quartier musulman proprement dit, avec les grandes mosquées et le palais du Sérail.

Phanar, le quartier grec, résidence du patriarche, et *Balata,* le quartier juif, le plus pauvre et le plus sale d'une ville dont la malpropreté et les détails misérables forment un surprenant contraste avec le panorama superbe qu'elle présente et les richesses qu'elle renferme.

Trois ponts font communiquer les rives de la Corne d'or; à son extrémité se trouvent l'arsenal et les grands établissements de la marine de guerre.

Le sultan habite ordinairement le palais d'Yldiz-Kiosk en dehors de la ville.

En face, sur la rive opposée du Bosphore, Scutari est, pour ainsi dire, le faubourg asiatique de Constantinople.

Stamboul a la forme d'un triangle, dont le côté sud-est formé par la mer, le côté nord-ouest par l'enceinte, et le côté nord-est par la Corne d'or.

Le côté qui fait face au Bosphore, est défendu par le Sérail près de la Corne d'or, et, à l'autre extrémité, par le château des Sept-Tours.

Le front de terre est défendu par une vieille muraille, avec des tours et des fossés en ruines; mais la meilleure ligne de défense est à 30 kilomètres en avant, formée par une suite de hauteurs entre Bouyouk-Tchekmédje sur la mer de Marmara et Derkas sur la mer Noire; les empereurs grecs y avaient élevé des retranchements, et la force naturelle de cette position leur permit de résister longtemps aux attaques des Turcs. En 1453, l'empereur Constantin y soutint un siège de 54 jours, avec 10,000 hommes, contre l'armée du sultan Mahomet II, forte de 250,000 hommes.

L'importance de Constantinople est une conséquence de sa situation géographique sur les lignes de jonction entre l'Europe et l'Asie. Là viennent se croiser les grandes routes du commerce européen et du commerce asiatique :

de Vienne par Belgrade et Sofia;

de Kiev ou de Moscou par Bucarest;

de la Caspienne et du Caucase, par Tiflis et Erzeroum;

du golfe Persique et de l'Euphrate;

et les routes maritimes des ports de la Russie méridionale vers l'Europe et vers Suez.

Sur la côte européenne de la **mer de Marmara** sont les ports de Silivri et de Rodosto. Ce dernier fait un grand commerce d'exportation de laines. A l'entrée du Bosphore est le mouillage des îles des Princes.

Dardanelles et mer de Marmara. — Le détroit des Dardanelles, par lequel la mer de Marmara communique avec la mer Égée, a 67 kilomètres de long sur une largeur qui varie de 1,260 à 7,590 mètres.

L'entrée des Dardanelles, du côté de la mer Égée, est marquée par la grande île d'Imbros à gauche, et par Tenedos à droite. En face de Tenedos se trouvent les célèbres rivages de la *Troade*.

Au nord de l'île, sur la côte d'Asie, est la baie de **Besika**, où se réunirent, en 1853, les flottes combinées de la France et de l'Angleterre avant de franchir les Dardanelles. Pendant la guerre de 1877-1878, la flotte anglaise y stationna jusqu'au moment où la marche des Russes sur Constantinople l'amena à franchir le détroit et à prendre, dans la mer de Marmara, le mouillage des **Iles des Princes**.

L'entrée même du détroit est marquée par le château de Koum-Kalessi (rive asiat.) et celui de Setil ou Sudd-ul-Bahar-Kalessi (digue de la mer) (rive europ.), à l'extrémité de la Chersonèse. La distance est de 4,300 mètres, les batteries croisent donc facilement leurs feux.

La rivière des Dardanelles et les châteaux qui ont

donné leur nom au détroit, sont sur la rivière asiatique, à un étranglement où le courant constant est très rapide, de la mer de Marmara vers la Méditerranée. Ce passage est battu et enfilé pendant une lieue par des batteries armées de grosses pièces. Il fut mal défendu et forcé, en 1807, par une flotte anglaise; quelques jours après, au retour, le général Sebastiani, ambassadeur de France, ayant pu envoyer quelques officiers français qui ranimèrent le courage des Turcs, les Anglais perdirent plus de 200 hommes; tous leurs vaisseaux, percés par les gros projectiles de pierre que lançaient les batteries, subirent de graves avaries. Une flotte, même cuirassée, aurait, de nos jours, la plus grande difficulté à renouveler cette audacieuse entreprise.

La pointe de Nagara (rive asiat.) marque l'extrémité de ce dangereux passage, qui n'a, en cet endroit, que 1960 mètres environ de large. C'est le promontoire d'Abydos des anciens, à peu près en face la baie de Sestos, où Xerxès fit jeter un pont; c'est là que les Ottomans passèrent pour la première fois sur la rive européenne.

Gallipoli (riv. europ.) est à la sortie du détroit. C'est une importante ville de commerce. Les Ottomans s'en emparèrent en 1357, un siècle avant la prise de Constantinople.

La presqu'île de Chersonnèse est rattachée au continent par l'isthme de Boulaïr, dont les ouvrages seraient inexpugnables s'ils n'étaient sous le feu des navires embossés soit dans le détroit des Dardanelles, soit dans le golfe de Saros.

La côte de la **mer Égée** est découpée par un grand nombre de golfes et de baies, qui favorisent une navigation côtière très active et un commerce de cabotage, presque entièrement entre les mains des Grecs. Les ports principaux sont : Enos, à l'embouchure de la Maritza, Dedeagatch, tête du chemin de fer d'Andrinople.

A l'ouest de la baie de Bourou, l'île de **Thasos** a quelque importance. Elle avait été donnée comme apanage à la famille khédiviale d'Égypte.

La **péninsule chalcidique**, resserrée entre les golfes de Rendina ou d'Orphani, à l'est, et de Salonique, à l'ouest[1], se termine par trois longues presqu'îles : Kassandra, Longos, Hagion Oro. Celle-ci est la plus connue sous la désignation de presqu'île du **mont Athos**, du nom d'un immense cône calcaire de 1,930 mètres qui la termine. Reliée au continent par une très étroite langue de terre, elle formait une sorte de république théocratique, ayant, sous l'autorité de la Sublime Porte, des privilèges spéciaux. Elle renferme une vingtaine de couvents de moines grecs et de nombreux ermitages, où vivent environ 6,000 religieux. Chaque couvent s'administre séparément; un synode traite les affaires communes. Des milliers de pèlerins y affluent de tous les points de l'Orient. Aucune femme, et même aucun animal femelle, ne peut pénétrer sur leur territoire.

Quelques couvents sont habités par des moines russes.

Cours d'eau.

Les trois principales rivières de la Macédoine sont la Mesta, la Strouma et le Vardar.

La vallée de la **Mesta**, l'ancien Nestos, est peu importante ; elle n'aboutit à aucun port, et de hautes montagnes l'étrécissent. L'épaisse chaîne du Perim la sépare de celle de la Strouma.

Par la vallée de la **Strouma** (ancien Strymon), on remonte jusqu'au plateau de Mœsie, dont elle reçoit les torrents. Elle ouvre ainsi les communications entre Dupnica, Köstendil d'une part, Sofia et Samakov de l'autre.

1. A l'époque ancienne, l'isthme était percé par un canal qui avait été ouvert par Xerxès et qui donnait passage aux galères.

La rivière se jette dans le golfe d'Orfani près du port du même nom. Elle est ensablée.

Près de son embouchure, elle est serrée (r. g.) par le Bunardagh (1,870 mètres) (ancien Pangée), dont les mines étaient autrefois célèbres, et (r. d.) par l'extrémité de la longue chaîne qui sépare les bassins de la Strouma et du Vardar.

Cet étranglement, qui arrête les eaux de la Strouma, les étale dans un lac d'environ 24 kilomètres de long, le lac Tachyno (ancien Cereine).

La vallée du **Vardar** (ancien Axius) est la plus importante de la Macédoine. Très fertile et bien cultivée, elle produit une grande quantité de céréales qui alimentent le commerce d'exportation de Salonique. Elle est suivie par un chemin de fer qui est appelé à devenir une des principales voies d'échange entre l'Europe et l'Orient.

Les premières eaux du Vardar descendent à gauche du Kara dagh, à droite du Tchar dagh, dont les contreforts, en se réunissant, forment le défilé de Katchanik, que la route traverse en tunnel, Plus au nord, entre ces deux massifs, s'étale le superbe plateau de Kossovo (altitude de 600 mètres), qui sépare les eaux de l'Ibar de celles du Vardar, et où se livra la grande bataille qui anéantit l'indépendance des Serbes. C'est là que se trouve aussi la limite ethnique entre les Slaves et les Albanais. La transition du climat n'est pas moins tranchée que celle des races : d'un côté, les collines boisées et sauvages de la Serbie, de l'autre une terre plus fertile, mieux chauffée, les beaux champs de céréales, et les vignes.

La première ville notable de la vallée du Vardar est Uchkub (l'ancienne Scopia), c'était la capitale de l'ancienne Dardanie et de l'empire serbe de Douchan. Elle est au nœud des communications les plus importantes de l'Albanie.

Ipek, situé près des sources de la Drin blanche. C'était autrefois la résidence du patriarche serbe; dans les environs se trouve un ancien monastère, qui est le

sanctuaire le plus vénéré de toute la Srbska (pays serbe). C'est aujourd'hui un repaire de bandits.

Il en est de même de Diakova.

Prizrend, ancien chef-lieu du vilayet turc, situé sur la Maritza, petit affluent de la Drin, ancienne capitale des Serbes, au pied du Tchar dagh, a environ 40.000 habitants, dont les deux tiers sont musulmans. C'est le centre principal de la Ligue albanaise; ses environs sont peuplés d'anciens monastères.

En descendant le Vardar, Kyöprülu a 8,000 habitants, presque tous Bulgares, centre de routes importantes;

Bitolia (Monastir), grande ville moderne de 45,000 habitants, était la résidence d'un muchir;

Vodéna (l'ancienne Edesse);

Les bouches du Vardar forment un delta changeant. C'est au fond du golfe et plus à l'est que se trouve **Salonique**, l'ancienne Thessalonique, regardée autrefois comme la capitale orientale du christianisme. C'est encore une ville de 70,000 habitants, l'entrepôt principal du commerce de la Macédoine, et l'une des échelles les plus importantes du Levant[1]. Nombreux israélites.

1. La *Via Egnatia,* qui, à l'époque romaine, conduisait de Rome à Constantinople, passait à Salonique. La route postale actuelle en suit à peu près l'ancien tracé.

En partant de Constantinople, elle passe par Bouyouk-Tchekmedje, Silivri, Rodosto. Elle s'éloigne alors de la côte, traverse un pays montagneux et sauvage par les villages de Malgara et Keschan, conduit à Enos et passe la Maritza à Feridjik. Elle continue par Yenidjé. Ce dernier village est à l'entrée de la grande plaine marécageuse de la Mesta. Après avoir franchi cette rivière, on atteint le port de Kavala, une des échelles les plus fréquentées de la côte.

Plus loin, se trouvent le port et le village d'Orfani; on traverse la Strouma à son embouchure.

Stravos est à l'entrée de la presqu'île de Chalcédoine.

La route s'engage ensuite dans la belle vallée d'Aréthuse, et longe les rives pittoresques du lac Bechik, qui ferme, en quelque sorte, la presqu'île jusqu'aux collines au pied des-

L'ancienne **Thrace**, comprise entre les Balkans, les monts Rhodope, les côtes de la mer Égée, de la mer de Marmara et de la mer Noire, correspond à l'ancienne principauté de Roumélie orientale et au vilayet d'Andrinople.

La **Macédoine**, comprise entre les monts Rhodope, le plateau de Mœsie, la chaîne des monts Grammos, correspond à peu près aux anciens vilayets de Salonique, de Monastir, et à une partie de celui de Kossovo.

L'ensemble de ce pays a été désigné par les Turcs sous le nom général et assez vague de **Roumélie**, qui n'a aucune signification géographique précise et veut dire seulement le pays des Romains, c'est-à-dire des chrétiens. Il devait être compris dans les limites de la Grande Bulgarie, telles que la Russie les avait déterminées au traité de San Stefano. La principauté de Roumélie orientale en est une partie.

La population est en grande majorité chrétienne, de race bulgare ou grecque, sans qu'il soit encore possible de déterminer avec une approximation suffisante la proportion des uns et des autres. D'une manière générale cependant, on peut dire que les Grecs occupent en grand nombre la partie occidentale du vilayet de Salonique, et qu'ils forment sur les côtes et dans les villes de l'intérieur des groupes importants. Ils représentent la partie la plus éclairée et la plus riche

quelles s'ouvre le port de Salonique; elle se prolonge ensuite par Monastir, Okhrida, Elbassan sur Durazzo.

Toute cette route est intéressante par les souvenirs de l'antiquité qu'elle rappelle. A 13 kilomètres de Kavala se trouvent les ruines de la ville de Philippes et le célèbre champ de bataille où, en l'an 42 avant J.-C., les armées républicaines de Brutus et de Cassius furent défaites par Octave et Antoine.

de la population, et c'est le principal argument qu'ils font valoir pour appuyer leurs revendications.

Les Bulgares chrétiens et les musulmans, appelés *pomaks*, forment le fond de la population agricole.

Arrosée par trois belles rivières, le Vardar, la Strouma et la Mesta, la **Macédoine** a des plaines fertiles, de riches pâturages de montagnes, un climat doux qui permet les cultures de la zone tempérée et de la zone méditerranéenne, un rivage doté de ports excellents, une population sobre et laborieuse. Sous une administration régulière, elle développerait rapidement ses sources de richesse.

La **Thrace** qui comprend les belles vallées de la Maritza inférieure et de son affluent l'Ergene, est une des plus belles parties de l'ancienne Turquie d'Europe et celle où la population de race turque est le plus dense. Appuyée sur trois mers, bien protégée contre les vents du nord et du nord-est, largement ouverte aux influences du beau climat méditerranéen, elle deviendrait en d'autres mains que celles des Turcs, dont l'action a été stérilisante, une des plus belles régions de l'Europe entière [1].

Andrinople, bien qu'en pays bulgare, a une population presque entièrement grecque et ottomane; elle est dans une plaine d'une admirable fertilité.

1. « Les Turcs d'Europe ne produisent pas. Ce n'est qu'une population parasite, qui vit exclusivement du pillage des chrétiens. Rendez le pillage impossible ou au moins difficile, les Turcs émigreront et iront mourir ailleurs. » Saint-Marc Girardin (*Revue des Deux-Mondes*).

GUERRES TURCO-RUSSES DU XIXe SIÈCLE

Guerre de 1828-1829.

Les conflits résultant des mouvements de l'insurrection grecque, les violences qui en résultèrent, fournirent à la Russie en 1828, une occasion d'intervenir par les armes dans la Péninsule balkanique.

Les Turcs venaient de perdre leur flotte à Navarin et de soutenir de longues luttes ; cependant ils purent encore opposer 180.000 hommes à l'attaque des Russes. Ceux-ci passèrent le Danube près du delta ; leur intention était de se rendre maîtres, tout d'abord, du quadrilatère bulgare Silistrie, Roustchouk, Choumla et Varna qui est le principal boulevard de la défense sur la rive droite. Ils réussirent à occuper Varna, mais ils avaient été tellement affaiblis par les maladies qu'ils ne poursuivirent pas la campagne ; ils se retirèrent sur la rive gauche pour prendre leurs quartiers d'hiver. Les hostilités recommencèrent au printemps, Silistrie capitula après un siège de 44 jours. Ils ne purent prendre Choumla, mais, par une audacieuse offensive, le général Diebitsch réussit à passer les Balkans et à marcher sur Andrinople qui se ren-

dit. Les détachements russes d'avant-garde atteignirent la côte de la mer Egée et menacèrent Constantinople.

Les Turcs demandèrent la paix. Par le **Traité d'Andrinople** 1829, ils renoncèrent à toute occupation militaire de la rive gauche du Danube; ils reconnurent l'indépendance de la Grèce et l'autonomie de la Serbie. Ce résultat avait demandé aux Russes deux années de laborieuses campagnes et une perte de 60.000 hommes.

La guerre contre la Russie était à peine terminée, que la Turquie se trouva aux prises avec une révolte du pacha d'Égypte, Mehemet-Ali, qui, après avoir prêté à sa puissante suzeraine, le concours de ses troupes dans la guerre contre la Grèce, rêvait de se rendre indépendant.

Son fils, Ibrahim-Pacha, battit les armées turques en Asie, à Homs, puis à Konia, et il marchait sur Constantinople (1832), lorsque l'intervention des Puissances européennes arrêta ses succès et imposa le traité de **Koutahié** (1833) qui accordait au pacha d'Égypte l'investiture de la Syrie.

La guerre recommença entre le vassal et le suzerain en 1838. Les Égyptiens, vainqueurs à Nezib, près de l'Euphrate (1839), furent encore arrêtés par l'intervention armée des Puissances européennes.

Mehemet-Ali dut renoncer à ses conquêtes, mais la **Convention**, dite **des Détroits** (1841), lui reconnut la vice-royauté héréditaire de l'Égypte.

La Russie avait soutenu la Porte dans sa lutte contre les Égyptiens, mais elle n'avait pas renoncé au protectorat religieux qu'elle prétendait exercer sur les principautés vassales de la Turquie, Roumanie, Serbie, et même de la province de Bulgarie, qui refusaient de reconnaître l'autorité spirituelle du patriarche grec de Constantinople. C'était une cause permanente de difficultés qui ramenèrent la guerre.

Guerre de 1853-1855.

En 1853, les Russes avaient réuni 150.000 hommes sur le Pruth; les Turcs leur opposaient 135.000 hommes dont 60.000 hommes seulement étaient en état d'entrer en campagne. La flotte russe était maîtresse de la mer Noire.

Les Russes passèrent le Pruth au mois de juillet et occupèrent les principautés danubiennes.

Les Turcs garnirent la rive droite du Danube, et rassemblèrent leurs réserves à Choumla et Varna. Les Russes attaquèrent ces places sans succès et la mauvaise saison les força de se replier derrière l'Aluta. Ainsi, en 8 mois, avec 150.000 hommes, ils ne réussirent qu'à occuper les Principautés qui n'étaient pas défendues.

1854. — Les hostilités recommencèrent au mois de mars 1854. Les Russes passèrent le Danube à Ismaïlia Galatz et Braïla; ils occupèrent la Dobroudja, et poussèrent les Turcs jusqu'au val Trajan.

Les maladies affectaient déjà les troupes russes. Une attaque sur Calafat, tête de pont de Vidin ayant échoué, les Russes se retirèrent derrière l'Aluta, tandis que les Turcs passaient le Danube à Nikopoli, occupaient Craïova et la petite Valachie.

Cependant, les Russes assiègent **Silistrie** (avril) la résistance, dirigée par deux officiers anglais, est digne des sièges précédemment soutenus par cette place. Après deux mois d'efforts, une perte de 15 à 20.000 hommes, les Russes se déterminent à lever le siège et à repasser le Danube (25 juin). Les Turcs entrèrent à Bucarest, mais, par suite d'un arrangement

intervenu entre la Russie et l'Autriche, cette dernière puissance envoya un corps d'occupation dans les Principautés.

Pendant cette campagne, les Turcs avaient concentré une centaine de mille hommes dans le camp retranché de Choumla, et une armée de 15.000 Anglais et 40.000 Français se réunissait à Varna. La présence de ces forces influença sans doute les opérations des Russes, mais elles n'eurent pas à intervenir directement dans la lutte.

Guerre de Crimée. — La guerre allait se transporter en Crimée et les efforts se concentrer sur la défense et sur l'attaque de Sévastopol.

Ce siège mémorable par le nombre des forces engagées comme par le développement des travaux de l'attaque et de la défense, dura jusqu'au mois de juillet 1855.

La prise de Sévastopol mit fin à la guerre.

Par le **Traité de Paris** (1856), la Russie renonça à ses prétentions de protectorat exclusif sur les Principautés danubiennes dont l'autonomie fut placée sous la garantie collective des Puissances signataires (France, Angleterre, Autriche, Italie, Russie).

La frontière russe fut reportée à l'est du Pruth ; la Bessarabie fut rétrocédée à la Moldavie.

La mer Noire fut neutralisée ; ses eaux ouvertes aux flottes de commerce de toutes les nations, à l'exclusion des navires de guerre ; il ne devait y être créé, ni conservé d'arsenaux.

Le sultan confirmait les privilèges antérieurement

accordés à ses sujets non musulmans, et les Puissances s'interdisaient mutuellement toute immixtion dans les rapports religieux et politiques de la Porte avec ses sujets.

La Russie avait ainsi perdu sa situation prépondérante dans la Péninsule des Balkans.

En 1870, profitant des événements qui paralysaient l'action extérieure des Puissances occidentales, la Russie dénonça les clauses du Traité de Paris relatives à la mer Noire. Elle se préparait ainsi à rentrer en scène. L'occasion allait bientôt s'offrir.

Guerre de 1875-1878.

Au mois de juillet 1875, une insurrection toute locale avait éclaté en **Herzégovine**.

Au début purement fiscale ou agraire, c'est-à-dire causée par un refus d'impôt, elle prit bientôt un caractère politique. Il n'y avait que 2,000 hommes de garnison dans la province, et les Turcs ne pouvaient recevoir de renforts que par la route de Novi-bazar ou, avec l'autorisation de l'Autriche, par la route du littoral de la Dalmatie, par Kleck.

Le chiffre des bandes insurgées s'accrut rapidement, mais leurs efforts se bornaient à bloquer les places de garnison des Turcs, notamment Trebinje.

Pendant l'hiver, l'intervention des Grandes Puissances ne réussit pas à faire accepter les propositions de paix faites par la Sublime Porte; les hostilités reprirent au printemps. Pendant ce temps, la suspension des payements de la dette extérieure de la Turquie, l'agitation toujours croissante des populations chré-

tiennes de tout l'empire, faisaient prévoir que le redoutable problème de la *Question d'Orient* allait de nouveau se poser avec les arguments ordinaires des insurrections, des massacres, et de l'intervention armée de la Russie.

En effet, la Bosnie adhère de plus en plus à la révolte de l'Herzégovine, et la Bulgarie se soulève. Ce dernier mouvement fut presque aussitôt comprimé par des exécutions barbares qui excitèrent l'indignation de l'Europe entière. Les villages des Balkans furent décimés, pillés, brûlés. Les habitants furent déportés en masse en Asie mineure.

Mais la **Serbie**, poussée par les haines séculaires qui animent les Slaves contre leurs dominateurs turcs et par la surexcitation que causait dans le peuple la concentration des troupes turques sur ses frontières, violant d'ailleurs les traités qui garantissaient son existence, et n'ayant aucun motif sérieux de guerre, se jeta, à son tour, dans une lutte inégale contre l'Empire ottoman. Elle fut suivie par le Montenegro (1er juillet 1876).

Cette guerre de race débuta par une suite d'efforts mal combinés, et, malgré sa désorganisation intérieure, la Turquie aurait réussi à écraser successivement les révoltés, sans l'intervention armée de la Russie.

La petite armée serbe, grossie par de nombreux volontaires russes et commandée par le général russe Tchernaïef, combattit valeureusement; mais le prince Milan, convaincu de l'impuissance de la Serbie et croyant le moment favorable pour obtenir une paix honorable, sollicita les bons offices des Puissances

garantes du traité de 1856. Un armistice fut accordé par les Turcs, du 10 au 25 septembre 1876, mais ceux-ci avaient mis comme conditions à la conclusion de la paix, la réoccupation par des garnisons turques des points fortifiés de la Serbie, y compris Belgrade, la construction du chemin de fer de la Morava, la remise entre leurs mains des sujets de la Sublime Porte qui avaient pris les armes, enfin l'obligation pour le prince de Serbie de venir recevoir l'investiture à Constantinople. L'armée serbe répondit à ces propositions par la proclamation du prince Milan comme roi de Serbie. Les hostilités furent reprises.

Bien que les progrès des Turcs fussent peu rapides, la situation de la Serbie était des plus critiques. Ses frontières étaient ravagées par les Bachi-Bouzouks; la misère était générale; les pertes d'autant plus considérables que les Turcs, ayant refusé de reconnaître les Serbes comme belligérants, ne faisaient aucun quartier; les approvisionnements et les munitions manquaient malgré les envois de la Russie; les troupes serbes, épuisées, avaient donné leur maximum d'efforts, et les volontaires russes soutenaient seuls la lutte. Les Turcs, s'étant emparés de Kruchevatz, allaient pénétrer dans l'intérieur du pays, lorsque la Russie prit le parti de se dégager de l'action collective et inefficace des Grandes Puissances européennes et, agissant pour son propre compte, adressa à la Turquie un ultimatum qui lui imposait la suspension immédiate des hostilités et l'ouverture de négociations sur des bases qu'elle détermina. Le sultan dut y consentir; on entrait, d'ailleurs, dans la mauvaise saison. Un armistice défi-

nitif fut conclu le 2 novembre 1876 et prolongé jusqu'à la conclusion de la paix, qui fut signée par la Serbie, le 2 février 1877, sur les bases du *statu quo ante bellum*.

L'Autriche-Hongrie se porta garante de la neutralité ultérieure de la Serbie.

Le Montenegro avait pris les armes en même temps que la Serbie; entre les Turcs et les Monténégrins, les hostilités n'avaient été qu'une succession de succès et de revers également partagés; dans la défense opiniâtre de leurs montagnes, ceux-ci faisaient subir à leurs adversaires des pertes énormes, qu'on évalua à près de 12,000 hommes tués ou blessés; quant aux prisonniers, on n'en faisait ni d'un côté ni de l'autre. Seul, le général Osman-Pacha avait été amené à Cetinge, comme un vivant témoignage des succès remportés par les Monténégrins.

L'armistice conclu avec la Serbie s'étendit au Montenegro, mais il n'aboutit pas à la paix, les Monténégrins ayant réclamé une augmentation de territoire, que les Turcs refusèrent d'accorder.

Une conférence européenne réunie à Constantinople fut impuissante à obtenir de la Porte les concessions nécessaires pour le rétablissement définitif de la paix. Au commencement de 1877, la Russie se décida à déclarer la guerre pour obtenir de l'empire ottoman les garanties qu'il refusait malgré les instances des Puissances européennes (22 janv.).

Campagne de 1877-1878. — La flotte russe n'était plus maîtresse de la mer Noire. Détruite pen-

dant la guerre de Crimée, elle ne s'était reformée que depuis peu d'années, la flotte turque lui était de beaucoup supérieure.

L'amiral et la plupart des officiers de vaisseau étaient anglais.

La mobilisation et la concentration de l'armée russe, contrariées par l'insuffisance des communications, se firent avec une grande lenteur qui révéla bien des défauts graves dans l'organisation militaire de la Russie.

Le premier soin des Russes fut d'occuper le pont du chemin de fer de Barbosù, sur le Sereth, près de son confluent avec le Danube, afin d'assurer leurs lignes d'opérations. Les Turcs, par une négligence inouïe, ne tentèrent pas de détruire ce pont qui était indispensable aux Russes pour utiliser les chemins de fer roumains. Les Russes y élevèrent aussitôt des fortifications et protégèrent les abords de Braïla et de Galatz par l'immersion de torpilles (24 avril 1877).

Des pluies torrentielles et le mauvais état des chemins retardèrent la marche des armées russes, qui occupèrent cependant la rive gauche du Danube sans que les Turcs cherchassent à s'y opposer; l'armée roumaine formait leur extrême droite à Calafat.

Passage du Danube. — Dans la nuit du 21 au 22 juin 1877, quelques détachements, portés dans des barques, franchirent le Danube près de Braïla, et, en quelques jours, Matsin, Tulcia et Hirsova tombaient aux mains des Russes; la Dobroudja tout entière était occupée.

Mais l'état-major russe avait décidé de faire passer

le Danube au gros de l'armée, en amont des forteresses du quadrilatère bulgare.

Les points où le Danube est franchissable sont assez rares, comme on l'a vu précédemment. Il n'eût pas été difficile aux Turcs de les garder et d'exercer sur le fleuve une surveillance suffisante pour savoir où l'ennemi réunissait son matériel de pont. Pour amener ce matériel, les Russes devaient nécessairement utiliser, d'une part, les chemins de fer, et, de l'autre, les rivières navigables de la rive gauche, dans le lit desquelles ils pouvaient mettre leurs pontons à l'eau.

Il était donc facile de se rendre compte que l'Aluta, qui est souvent navigable depuis Craïova, où passe le chemin de fer, devait leur offrir des avantages particuliers, et que, par conséquent, ils essayeraient de forcer le passage à peu de distance de son confluent. En face de l'Aluta, la petite forteresse turque de Nikopoli garde la rive droite; mais, un peu plus en aval, près de Zimnitza, le fleuve est partagé par une grande île; son lit principal n'a que 800 mètres. L'île permettait la réunion des bateaux à l'abri des vues de la rive opposée. C'est ce point que les Russes choisirent avec raison.

Ils avaient, en outre, l'avantage de trouver en face, sur la rive droite, des routes par lesquelles ils pourraient soit menacer directement le centre des Balkans par Tirnova, soit tourner les montagnes par la vallée de l'Isker et Sofia.

Ils terminèrent leurs préparatifs sans que les Turcs aient paru se douter de leurs projets, et, le 27 juin, par une nuit noire, les premières barques, portant les détachements d'avant-garde, traversèrent résolument

le fleuve. La rapidité du courant et l'obscurité ne leur permirent que difficilement de se diriger, quelques-unes abordèrent devant des falaises à pic que les hommes eurent peine à franchir.

Les postes turcs ne s'aperçurent de rien. D'abord surpris, ils firent ensuite une énergique, mais vaine résistance, et le passage des Russes continua sans interruption. Ceux-ci eurent bientôt la supériorité numérique et forcèrent les Turcs à se replier sur Nikopoli et sur Roustchouk.

L'armée russe avait ainsi fait tomber la première et la principale barrière protectrice de l'empire ottoman. L'ensemble des combats par lesquels elle s'assura le passage ne lui avait coûté que 300 hommes tués et 400 blessés.

Si l'on peut admirer la décision montrée par les Russes dans cette circonstance, on ne peut toutefois s'empêcher de signaler qu'un pareil résultat a été dû autant à l'incapacité de leurs adversaires qu'à leur propre valeur.

Un pont de bateaux de 1.250 mètres fut aussitôt jeté sur le Danube.

Opérations dans le Montenegro. — Dès que l'ordre avait été donné aux armées russes de franchir le Pruth, les hostilités avaient éclaté de nouveau en Herzégovine, dans le Montenegro, et en Albanie.

Les insurgés de l'Herzégovine et de la Bosnie s'étaient concentrés à Lirno, près de la frontière de Dalmatie. Ils furent complètement battus et dispersés le 1er juin 1877, par Soliman-Pacha.

Trois corps d'armée enveloppèrent alors le Montenegro : Soliman à l'ouest, Ali-Saïb au sud, et Mehe-

met-Ali, qui commandait à Novi-Bazar, au nord.

La jonction de Soliman et d'Ali-Saïb se fit au nord de Cetinge; la position des Monténégrins, attaqués simultanément par 70,000 hommes, était critique; ils réussirent toutefois à couvrir Cetinge et à protéger la Tzrnagora (fin juin 1877).

En ce moment, les Russes venaient de franchir le Danube, et Soliman reçut l'ordre d'embarquer ses troupes à Antivari, pour venir former l'armée des Balkans. Mehemet-Ali fut également rappelé en Bulgarie. Il ne resta devant les Monténégrins que quelques faibles détachements. Ils en profitèrent pour regagner le terrain perdu. Le 9 septembre, ils prirent d'assaut Niksic[1], puis, maîtres de la portion de territoire qu'ils revendiquaient au nord, ils portèrent leurs efforts sur les forteresses de l'Albanie : Medua, Spuz, Podgoritza, et Antivari (novembre 1877). Le 4 janvier 1878, ils s'emparèrent d'Antivari.

Passage des Balkans. — Après avoir passé le Danube, les Russes s'étendirent sur la rive droite; sans trouver de résistance; l'inaction des Turcs devait exciter leur ardeur. Leur avant-garde entra à Tirnova, et, le 13 juillet 1877, le général Gourko, avec une colonne de 10,000 hommes de troupes des trois armes, franchissait les Balkans par un sentier à peine connu et que les Turcs avaient négligé de garder. Il poussait dans la vallée de la Maritza une pointe hardie, tournait le passage principal de Chipka, qui était simultanément attaqué par le nord, et coopé-

1. Les Monténégrins amenèrent devant la place quatre canons russes qu'on avait pu secrètement débarquer près de Budua et traîner avec des bœufs à travers les montagnes.

rait à sa prise. Il faisait couper les chemins de fer d'Andrinople à Philippopoli et d'Andrinople à Jamboli.

En même temps, Nikopoli capitulait, après un bombardement énergique (16 juillet), et la navigation du Danube était rendue libre par les attaques heureuses des torpilleurs russes contre les monitors turcs, dont plusieurs furent coulés.

Cependant les armées turques se formaient et semblaient revenir du premier moment de stupeur qui les avaient frappées. Elles prirent les positions suivantes :

Mehemet-Ali-Pacha, dans le quadrilatère bulgare, menaçant l'aile gauche russe;

Osman-Pacha, se concentrant sur la ligne du Vid et menaçant l'aile droite russe;

Soliman-Pacha [1], sur le revers méridional des Balkans.

Combats au col de Chipka. — Le général Gourko fut obligé de reculer devant les forces supérieures de Soliman-Pacha, et, finalement, repassa les Balkans; mais les Russes restèrent maîtres des crêtes. De terribles combats se livrèrent, pendant une semaine, au col de Chipka (21 au 27 août); ils recommencè-

1. Soliman-Pacha opérait dans le Montenegro. Ses troupes étaient encore à Podgoritza, le 11 juillet. Le 16 juillet, 49 bataillons s'embarquaient à Antivari sur une vingtaine de transports et, quelques jours après, étaient débarqués à l'embouchure de la Maritza, d'où ils étaient transportés par chemin de fer jusqu'à Andrinople; le 26 juillet, 25,000 hommes, avec 3 batteries, étaient concentrés aux environs de Karabunar. Le transport de cette armée est remarquable par sa précision et par sa rapidité.

rent avec la même exaspération le 21 septembre. On ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer de l'énergie de la résistance ou de l'acharnement de l'attaque. Les pertes furent considérables de part et d'autre, mais les Russes restèrent définitivement maîtres du col.

Attaques de Plevna. — A leur aile droite, les Russes avaient subi un échec grave. Une **première attaque** dirigée contre Plevna avait été repoussée avec des pertes considérables (20 juillet). Si Osman-Pacha avait disposé de forces suffisantes, il aurait pu pousser une pointe jusqu'aux ponts de Zimnitza et compromettre sérieusement l'armée russe, en lui coupant ses communications.

Une **deuxième attaque**, tentée le 31 juillet contre Plevna, ne réussit pas mieux et eut les mêmes conséquences désastreuses.

Les Russes avaient commis une faute grave en se lançant au delà des Balkans sans assurer préalablement leur aile droite. Il leur aurait fallu commencer par dégager la ligne de l'Isker et balayer la rive droite du Danube, depuis Vidin jusqu'à Sofia. Le *raid* du général Gourko n'était qu'une aventure sans portée, et dont le résultat ne devait être que d'exposer les malheureuses populations bulgares, qui l'avaient accueilli en libérateur, aux répressions barbares des troupes turques.

Quand même cette avant-garde aurait réussi à se maintenir au sud des Balkans, l'armée russe n'aurait pu la suivre et défiler entre les armées d'Osman Pacha à droite, de Mehemet-Ali à gauche. C'était contre Osman-Pacha que les Russes auraient dû vigoureusement porter les premiers coups.

L'insuccès de Plevna eut pour conséquence de motiver un grand effort de la part des Russes, qui mobilisèrent la plus grande partie de leurs réserves et envoyèrent sur le Danube des renforts considérables, y compris la garde. En attendant leur arrivée, l'armée roumaine, 30,000 hommes environ, dont les Russes avaient, tout d'abord, paru dédaigner la coopération, passa sur la rive droite du Danube, et la Serbie se prépara de son côté à entrer en ligne.

Le prince Charles de Roumanie reçut le commandement supérieur des troupes devant Plevna.

Une troisième attaque générale de ces positions eut lieu le 5 septembre; le 11 septembre, après cinq jours de combat, les Russes étaient encore repoussés.

Le bombardement resta sans effet, et il fallut entreprendre contre ces fortifications improvisées, mais énergiquement défendues, un siège en règle, pour lequel on fit appel au général Todleben, l'illustre défenseur de Sévastopol. Les trois attaques de Plevna avaient déjà coûté 30,000 hommes aux Russes.

Cette position, dont le périmètre avait un développement de 36 kilomètres, était défendue par 60,000 hommes environ. L'effectif des troupes d'attaque fut porté à peu près à 120,000 combattants, et l'investissement put en être complété le 24 octobre, sur un développement de 70 kilomètres.

L'armée d'Osman-Pacha était, dès lors, bloquée et fatalement perdue, puisqu'elle ne pouvait compter sur aucun secours extérieur. Elle résista néanmoins d'une manière fort remarquable à toutes les attaques; mais, enfin, réduit par le froid et la famine, Osman-Pacha réunit les derniers hommes valides qui lui restaient, tenta un dernier et vigoureux

effort, et se constitua prisonnier avec 43,000 hommes (9 décembre).

Combats sur le Lom. — A l'aile gauche, les Russes livrèrent sur le Kara-Lom une série de combats contre l'armée de Mehemet-Ali ; ils attaquèrent Roustchouk et restèrent ensuite sur la défensive sur la ligne de la Jantra. Au commencement d'octobre, Soliman-Pacha remplaça Mehemet-Ali dans le commandement en chef; il passa sur le revers nord des Balkans par la passe d'Elena, mais ne put pas couper les communications des Russes entre Tirnova et Chipka; dans cette direction, les opérations n'eurent jamais qu'une importance secondaire.

Opérations de l'armée serbe. — Malgré l'insuccès de sa première campagne et la conclusion de la paix, qu'elle ne dut qu'à l'intervention des Grandes Puissances européennes, la Serbie n'en avait pas moins continué la réorganisation de son armée; elle hésitait toutefois à courir de nouvelles aventures; elle avait subi dans la précédente guerre des pertes cruelles, et l'Autriche-Hongrie, qui avait garanti sa neutralité, prenait vis-à-vis d'elle une attitude presque menaçante. Cependant le prince Milan était allé voir le tsar Alexandre à Ploesci et s'entendre avec lui. La Serbie persista toutefois dans cette indécision pendant les mois de juillet et d'août, mais, après la troisième attaque infructueuse de Plevna, les Russes l'ayant invitée à entrer en campagne le plus rapidement possible, l'armée serbe commença ses mouvements de concentration au mois d'octobre. Elle franchit la frontière au sud d'Alexinatz, vers le milieu

de décembre. Après la chute de Plevna elle enveloppa la place de Nich et marcha sur Pirot, dont elle s'empara sans difficulté (28 décembre). Ellè occupa Ak-Palanka, Leskovatz, organisa aussitôt l'administration de ces territoires qui faisaient partie de la Vieille-Serbie, et qu'elle entendait conserver, et fit sa jonction avec l'aile droite de l'armée russe pour marcher sur Sofia. — Le 4 janvier, Nich capitula.

Marche sur Andrinople. — La chute de Plevna avait ouvert aux Russes la route de Constantinople, la plus sûre, bien que paraissant la plus éloignée. Leur avant-garde, conduite par le général Gourko, passa les Balkans sur plusieurs colonnes, se porta sur Sofia et fit sa jonction avec l'armée serbe. Les Turcs abandonnèrent Sofia, qui fut occupée le 3 janvier 1878.

Le centre de l'armée russe se porta sur les passes des Balkans. Le col de Chipka, devant lequel on était arrêté depuis le mois d'août, fut enfin dégagé et le corps d'armée turc (20.000 hommes et 100 canons), chargé d'en défendre le débouché, ayant été enveloppé, se rendit à discrétion.

Les colonnes de l'armée envahissante, convergeant sur Andrinople, occupaient alors une immense courbe de 400 kilomètres, depuis Köstendil à l'extrême droite, par Dubniça, Samakov, Kazanlik et Sliwno.

Soliman-Pacha, avec les débris de ses troupes, se concentra à Tchirpan, à l'est de Philippopoli.

Après plusieurs combats, le général Gourko entra à Philippopoli, le 16 janvier.

Les avant-gardes russes arrivaient en même temps à Jamboli, et, le 20 janvier, entraient sans coup férir

à Andrinople, tournant ainsi la position de Soliman-Pacha. Celui-ci, après avoir été de nouveau battu, se hâta de gagner le port de Kavala, d'où il espérait pouvoir transporter ses troupes à Gallipoli et à Constantinople.

Le 1er février, le protocole des bases préliminaires de paix fut signé à Andrinople.

Continuant néanmoins leur marche, les colonnes russes arrivèrent aux portes de Constantinople et le sultan était contraint d'accepter le **traité de San-Stefano** (3 mars 1878), réformé plus tard par le traité de Berlin.

De cette campagne, dont nous avons dû nous borner à esquisser les phases principales, nous retiendrons surtout cet enseignement, au point de vue stratégique, c'est que le succès ne fut assuré aux armées russes que le jour où elles réussirent à occuper Sofia.

Dès lors, elles ne rencontrèrent plus aucun obstacle sérieux à leur marche sur Constantinople, et cependant aucune des places du quadrilatère bulgare n'était prise.

Les armées turques ont montré dans cette guerre une remarquable énergie qui témoigne de leur valeur lorsqu'elles sont bien commandées.

La Turquie dut souscrire à toutes les conditions que lui imposait le vainqueur. La clause priucipale était la constitution d'un nouvel État, une grande Bulgarie comprenant presque tous les territoires européens de la Turquie depuis le Danube jusqu'à la mer Égée et à la mer de Marmara. La Russie, qui devait en être la

protectrice naturelle, aurait ainsi des ports sur la Méditerranée et réaliserait le but de ses efforts séculaires, l'accès sur la mer libre. Les possessions de la Turquie se trouveraient réduites à un petit territoire autour de Constantinople et d'Andrinople.

Mais les Grandes Puissances européennes se refusèrent à acquiescer à cette considérable modification de l'équilibre européen, et à cette extension de la puissance de la Russie. Elles l'appelèrent à leur barre et, par le Traité de Berlin, lui imposèrent une revision radicale du traité de San Stefano.

Traité de Berlin, 13 juillet 1878. — On a dit de ce traité[1] que c'était un monument d'égoïsme, œuvre de rancune, immorale et misérable, qui prépara de nombreux sujets de conflits et de guerres : question Bulgare, question de Macédoine, question de Bosnie et Herzégovine; voilà le bilan de la diplomatie européenne au Congrès de Berlin, qui ne voulut tenir compte ni de la justice, ni de la volonté des peuples, ni même du bon sens et de l'intérêt général.

Les conditions de ce traité furent :

1° — La création d'une principauté de **Bulgarie**, gouvernée par un prince chrétien, mais maintenue sous la suzeraineté du sultan et lui payant tribut, s'étendant du Danube jusqu'aux Balkans, avec Sofia pour capitale.

2° — La création d'une principauté, maintenue sous la domination directe du Sultan, mais ayant un prince chrétien et une autonomie administrative; son territoire devait s'étendre entre les Balkans au nord

1. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale.*

et les monts Rhodope au sud jusqu'à une ligne, tirée à peu près directement de l'ouest à l'est, passant au nord d'Andrinople.

On lui donna le nom de **Roumélie Orientale**, nom qui ne correspondait à rien, les Turcs appelant du nom vague de Roumélie, pays de roumis, tous les pays habités par des populations chrétiennes. Sa capitale serait Philippopoli.

Les populations de cette province étant de même race et de même religion que celles de la Bulgarie, il était certain qu'elles aspireraient à se réunir à elle, d'autant plus que les conditions de leurs territoires et leur trop faible étendue ne leur permettraient pas de se suffire à elles-mêmes.

3° — L'indépendance de la **Serbie** était confirmée. Un certain accroissement de territoire lui était accordé vers le sud, dans le pays de la *Vieille-Serbie* avec Nich, Pirot, Leskovatz, Vranja.

4° — Le royaume de **Roumanie fut reconnu** ; mais la Russie exigea que le territoire de la Bessarabie, situé à l'est de Pruth et qui lui avait été enlevé par le traité de Paris en 1856, lui fut rétrocédé. Elle tenait à étendre sa frontière jusqu'à la branche de Kilia, des bouches du Danube. On donna, en échange, à la Roumanie une partie de la Dobroudja, sur la rive droite du Danube. Cette condition était très dure pour la Roumanie qui avait prêté un concours si utile aux armées russes et qui s'en trouvait récompensée en étant obligée de céder une province habitée par une population, roumaine de race et de langue. C'était le prix dont elle avait à payer la reconnaissance du royaume roumain et sa définitive émancipation.

5° — L'indépendance du **Montenegro** fut confirmée ; il reçut le droit de navigation sur le lac de Scutari et sur son déversoir la Bojana et le port d'Antivari, avec interdiction d'élever des fortifications et d'avoir des navires de guerre, la police maritime devant être exercée par l'Autriche. Il devait recevoir aussi quelques agrandissements de territoire du côté de l'Herzégovine et de l'Albanie, mais la résistance des Albanais étant irréductible, il en fut dédommagé par la cession du port de Dulcigno.

Au nord, une bande de territoire, le *Sandjak de Novi-Bazar* fut laissé à la Turquie pour ne pas permettre à ses frontières de toucher celles de la Serbie et ménager ainsi, un passage libre au chemin de fer projeté vers Salonique, destiné à devenir une des principales voies commerciales de l'Europe centrale vers l'Orient.

6° — Il était recommandé à la Sublime Porte d'accorder une rectification de frontière à la **Grèce** du côté de la Thessalie et de l'Épire, de l'embouchure de la Salamvrias (mer Égée) à celle du Kalamas (mer Ionienne) ; cette délimitation restant d'ailleurs vague.

7° — La **Crète** réclamait sa réunion à la Grèce ; elle dut se contenter de promesses de réformes administratives qui ne furent jamais réalisées.

8° — La **Bosnie** et l'**Herzégovine** furent laissées sous la souveraineté directe de la Turquie, mais elle était impuissante à y maintenir son autorité. L'Autriche-Hongrie, inquiète du mouvement panslaviste qui troublait les provinces slaves du sud de son empire, voulait en arrêter le développement ; elle

demanda que ces provinces fussent placées sous son protectorat. Elle y envoya des troupes nombreuses pour y maintenir l'ordre; puis, en 1906, elle déclara purement et simplement qu'elle les annexait, ce qui était à prévoir et ne provoqua du reste que des protestations de forme des autres Puissances.

9° — Enfin, les pouvoirs de la **Commission européenne du Danube** créée par le traité de Paris de 1856, furent confirmés, mais quelque peu modifiés et étendus.

La Turquie céda à la Russie d'importants territoires dans l'Arménie.

Certains arrangements particuliers furent, en outre, conclus entre les Grandes Puissances de manière à désintéresser les unes et à obtenir l'agrément des autres pour de vastes projets que la politique de M. de Bismark ébauchait, dès ce moment, dans le but d'étendre l'influence allemande en Orient. C'est ainsi que la France eut la liberté de régler la question tunisienne suivant ses désirs. Personne ne pensait, du reste, à cette époque, qu'un protectorat tunisien pût devenir pour elle un accroissement notable de forces.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'EMPIRE OTTOMAN[1].

La portion européenne de l'empire ottoman que nous venons d'étudier, ne forme qu'une minime partie des vastes régions sur lesquelles s'étend, sinon l'autorité effective des sultans de Constantinople, du moins leur influence religieuse, mais elle a pour eux une importance considérable ; c'est par là que la Turquie pourrait se rattacher au monde moderne et jouer son rôle dans le concert des Grandes Puissances. Refoulés en Asie, les sultans ne paraîtront plus être que les chefs demi-barbares de nations encore barbares elles-mêmes, tandis que, maîtres des plus belles terres du bassin de la Méditerranée, les Turcs peuvent réclamer leur place parmi les peuples modernes. Mais ils sont incapables d'exploiter ce superbe domaine, et l'on dirait même qu'ils se sont appliqués à en tarir les richesses. Conquérants, mais non colonisateurs, ils ont asservi les races plus faibles au milieu desquelles ils se sont établis ; souvent, ils les ont converties de force à l'islamisme, mais jamais ils n'ont pu fusionner avec elles, ni les absorber. Le jour est venu,

1. Écrites, il y a plus de vingt ans, ces considérations semblent n'avoir rien perdu de leur intérêt. (Mai 1915.)

semble-t-il, où leurs anciennes conquêtes doivent leur échapper.

Les vaincus d'il y a quatre siècles redressent leur tête jusqu'ici pliée sous le joug. En dépit des contradictions de la politique, ils sentent que la sympathie générale européenne les soutient, et c'est là une grande force morale, un levier puissant sur lequel ils agissent pour ébranler aujourd'hui, pour renverser demain, la masse inerte qui les écrase; mais, semblable à ces édifices vermoulus qui restent debout on ne sait par quel miracle d'équilibre, la Turquie peut encore durer longtemps.

Depuis François Ier, époque à laquelle la France exerçait une influence prépondérante sur l'Orient, les chrétiens jouissent de certaines garanties consacrées par des traités, appelés *capitulations*. Ce sont ces conventions qui leur ont surtout permis de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'empire ottoman et d'en miner le despotisme.

La justice musulmane, ayant un caractère essentiellement religieux, son application était difficile vis-à-vis des chrétiens. François Ier obtint que les Français seraient jugés par des tribunaux spéciaux, présidés par les consuls français. Les autres Puissances réclamèrent et obtinrent pour leurs nationaux une juridiction analogue; les tribunaux consulaires eurent également le droit de juger les contestations entre musulmans et étrangers.

Cette organisation subsiste encore; elle a rendu de grands services, mais il est facile de comprendre aussi quels abus peuvent en résulter.

A mesure que le nombre des étrangers augmente,

les inconvénients de cette juridiction se font sentir davantage et en ont rendu une réforme nécessaire. Parmi ces étrangers, beaucoup se recrutent dans la partie la moins saine de la population de leur pays d'origine et sont tentés d'abuser, dans leurs rapports avec les indigènes, des privilèges de juridiction qui leur sont accordés, d'autant plus que les consuls sont naturellement disposés à une certaine indulgence à l'égard de leurs nationaux. En outre, il n'est pas rare de voir les inculpés, pour échapper aux condamnations qui les menacent changer soudain de nationalité : un Grec, par exemple, se faire nationaliser Autrichien et prétendre alors ne relever que du consul autrichien, et réciproquement.

Le musulman se trouve ainsi désarmé, au moment d'obtenir le gain de son procès, et la justice consulaire reste impuissante. Il faut ajouter encore qu'il se produit des conflits de compétence difficiles à régler, et que les appels de ces jugements étant portés à l'étranger (devant la Cour d'Aix pour les Français), le plaignant n'est pas à même, la plupart du temps, de les suivre. Il arrive aussi que des sujets ottomans prétendent se soustraire à leurs juges naturels en réclamant le protectorat d'un consulat étranger.

Le maintien des capitulations n'est pas une des moindres difficultés que les Puissances européennes imposent à la Sublime Porte. Elles y tiennent, non seulement comme garantie d'une meilleure justice pour leurs nationaux, mais surtout comme l'indice des privilèges spéciaux dont elles jouissent.

On dit assez volontiers maintenant que la présence des Turcs en Europe et la domination du Croissant

sur le Bosphore sont des anachronismes blessants; qu'il faut que la Turquie disparaisse en tant que puissance européenne, ou qu'elle se régénère. Attaquée de tous côtés par la civilisation occidentale, elle est impuissante désormais, non pas seulement à se défendre, mais encore à résister par sa seule force d'inertie, comme elle l'avait fait jusqu'à présent.

D'autre part, bon gré malgré, la vieille Turquie se laisse pénétrer par les chemins de fer, par les télégraphes, par tous les engins commerciaux modernes qu'elle se sent inhabile à manier, et qui deviennent bien plus dangereux pour elle que les armées de la Russie, son ancienne ennemie.

Cependant, si l'ambition moscovite ne s'était pas, depuis longtemps, proposé l'objectif de Constantinople, et n'avait pas ainsi éveillé la jalousie inquiète des puissances de l'Occident, la ruine de l'empire turc aurait été plus proche encore. Mais il a paru aux autres nations qu'il leur était nécessaire d'étayer le vieil édifice, de peur qu'en venant à s'effondrer, il ne laissât la place vide et prête à prendre par les Russes. Une première fois, en 1855. l'alliance franco-anglaise a sauvé la Turquie; plus près de nous, en 1878, la coalition diplomatique de l'Europe a prolongé son existence; mais, si l'on avait pu s'entendre sur le partage, nul doute que les domaines d'Europe des Turcs n'eussent été promptement dépecés.

Lorsqu'un empire ne subsiste ainsi que par des raisons négatives, peut-on lui promettre une longue durée? Ses assises sont minées, et il s'écroulera à la première commotion violente qui fera trembler le sol? Il n'en reste pas moins un inconnu consi-

dérable, quant à l'époque de ce cataclysme prévu et quant aux circonstances qui pourront le précipiter[1].

La race turque n'était pourtant dépourvue ni de force, ni de grandeur morale.

On s'accorde à reconnaître au Turc, pris individuellement, des vertus viriles que pourraient lui envier la plupart des parasites qui ont vécu à ses dépens. Probe dans ses affaires, sûr dans ses relations, il fait souvent preuve d'une grande noblesse de sentiments et d'une remarquable loyauté de caractère. Mais, chose singulière, ces qualités individuelles ne se retrouvent plus dans le peuple pris dans son ensemble.

Le désordre administratif, l'absence de toute justice et de tout contrôle sérieux, la tyrannie et la vénalité des fonctionnaires, la duplicité dans les négociations diplomatiques, la nonchalance orientale doublée du fatalisme religieux, des abus de toute sorte et des violences criminelles, tels sont les traits principaux de la vie sociale de la Turquie[2].

Quelles sont les causes de cette décadence dont le monde musulman offre le triste tableau ?

Il serait aussi difficile de les énumérer que de les préciser. Ces causes sont multiples. Elles se trouvent certainement dans une sorte de dégénérescence que

1. Ces lignes ont été écrites avant le déchaînement de la guerre actuelle ; le cataclysme semble aujourd'hui plus proche (mai 1915).

2. « La perception des impôts n'est qu'une exaction perpétuelle, au profit des privilégiés qui occupent les fonctions publiques et des banquiers étrangers qui ont souscrit les emprunts ottomans ; le gouvernement central n'en profite que dans une presque insignifiante proportion, ce qui entrave toute amélioration sérieuse. » (E. de Laveleye.)

la vie du harem a amenée chez les chefs de la nation, dans les intrigues du sérail, dans les formes étroites qu'impose une religion interprétée avec intolérance e qui paralyse l'action gouvernementale, mais enfin, et, par-dessus tout, dans l'ignorance qui étouffe les qualités natives de ce peuple sous son manteau de plomb.

Le Coran, qui constitue un code de doctrines religieuses et de lois politiques admirablement approprié à la vie primitive des peuples de l'Asie et de l'Afrique, ne convenait certes pas au développement d'une société qui prétendait se fixer et qui entrait en contact avec des sociétés de mœurs et d'idées différentes. Les commentateurs ont, pour la plupart, augmenté la rigidité de ses formes et l'intolérance de ses préceptes, bien que, dans son texte primitif, il ne se trouvât rien d'absolument inconciliable avec les exigences changeantes d'une société qui doit se modifier pour progresser. Il est arrivé alors que le peuple turc s'est trouvé en quelque sorte muré dans un formalisme religieux que ne pouvait tempérer aucune contradiction philosophique. Il peut se faire que le temps, qui détruit tout, renverse, un jour ou l'autre, cette muraille, mais il sera trop tard pour qu'il soit possible de revivifier la nation qu'elle a engourdie jusqu'à la mort.

Il y a une cinquantaine d'années, le sultan Mahmoud II, imbu des idées réformatrices de son prédécesseur Selim, avait essayé de rénover la Turquie. Doué d'une énergie impitoyable, il broyait tous les obstacles que les vieux partis opposaient à ses projets. En 1826, il fit massacrer les Janissaires et réorganisa l'armée à l'européenne. Il voulait l'égalité de tous ses sujets devant la loi, sans distinction de croyance, et il se proposait de substituer au code religieux et in-

suffisant du Coran, un code plus en rapport avec les progrès des mœurs modernes.

Il mourut sans avoir achevé son œuvre, et ses successeurs, Abdul-Medjid et Abdul-Azis, loin d'être dignes de la continuer, compromirent l'avenir du pays par leur désordre administratif et financier.

Plus récemment, un homme politique intelligent et ouvert aux idées européennes, Midhat-Pacha, tenta une réforme de même nature. Sous le règne d'Abdul-Azis, il s'était formé un parti libéral que l'on désignait sous le nom de *Jeune Turquie,* et qui se proposait d'implanter sur la terre musulmane les idées et les maximes de l'Europe. Midhat-Pacha en avait pris la direction. Il prétendait doter son pays d'un ministère responsable, de Chambres législatives, et de tout l'attirail politique européen. Son but était surtout de séculariser le pouvoir, de séparer l'autorité politique de l'autorité religieuse, de faire passer l'empire ottoman du régime théocratique au régime civil. Il pensait qu'une des principales causes de sa décadence était la réunion dans la personne du sultan de la puissance temporelle et du califat religieux. Cette réunion avait, il est vrai, donné aux Ottomans tout un passé de gloire et de grandeur; mais, depuis que l'ère des conquêtes était achevée, qu'il s'agissait d'organiser les pays conquis, c'était une cause d'irrémédiable faiblesse. Il n'était plus possible, aujourd'hui d'ailleurs, de convertir les populations chrétiennes qui avaient jusqu'ici résisté à l'assimilation religieuse[1], et il ne

1. Il fut un moment où les conversions à l'islamisme se multipliaient; mais, à l'époque de Pierre le Grand, l'apparition de la Russie sur la scène de l'Orient arrêta ce mouvemen

pouvait être question de les expulser. Il fallait donc les transformer telles quelles en sujets de l'Empire. « Il fallait au soldat de l'islam, au satellite du calife, au chevalier de Mahomet, au Turc en un mot, substituer un être nouveau, l'*Ottoman*, qui pouvait être musulman ou chrétien, mais qui s'honorerait d'être le sujet d'un grand pays et pourrait devenir un patriote[1]. »

Cette tentative de Midhat-Pacha a échoué. Il n'en reste pas moins ce fait très caractéristique : c'est qu'il avait réussi à se donner pour alliés le *cheik-ul-islam* ou chef de la religion, les *softas* de Constantinople, et le chérif de la Mecque, Husni. « On a vu pendant quelques mois ce spectacle extraordinaire des autorités spirituelles réduisant l'islamisme à ses termes les plus simples, élaguant de la doctrine toutes les superstitions, tous les préjugés, toutes les légendes qui l'ont corrompue, la ramenant à quelques dogmes essentiels et rationnels, et, surtout, limitant son action en l'excluant formellement du domaine de la politique. »

Midhat-Pacha se disait alors en communion d'idées et de principes avec les philosophes positivistes et rationalistes de l'Occident, et leur présentait le Coran expurgé comme le code idéal d'une religion naturelle universelle.

Le règne d'Abdul-Hamid a été le signal d'une réac-

et raffermit les consciences. Les populations chrétiennes attendirent, dès lors, leur affranchissement politique et religieux du chef puissant qui créait le grand empire slave de l'Europe orientale. (Ce fait peu connu a été mis en lumière par M. Klaczko : *Évolution du problème oriental. — Revue des Deux-Mondes*, novembre 1878).

1. Voir les études de M. Gabriel Charmes sur la Turquie : *Revue des Deux-Mondes*, 1882.

tion religieuse ardente. Le chérif de la Mecque fut assassiné. Un procès criminel, relatif à la mort mystérieuse d'Abdul-Azis, compromit Midhat-Pacha et ses amis. Il fut exilé en Arabie, et un grand mouvement de panislamisme a remué alors le monde musulman entier, contre les Russes et les Anglais en Asie, contre les Français en Afrique.

Il est fort difficile de débrouiller l'écheveau compliqué des intrigues orientales; mais, quoi qu'il en soit, la doctrine que le sultan n'est pas nécessairement calife, c'est-à-dire héritier de la puissance religieuse du Prophète, est très répandue aujourd'hui dans les masses musulmanes.

L'ignorance, conséquence de la paresse qui résulte elle-même des mœurs et du climat, est une cause non moins grave de l'immobilité fatale dans laquelle les Turcs se sont endormis. Les plus instruits d'entre eux sont ceux qui ont passé leur vie à lire et à étudier le Coran, et l'on dirait qu'ils professent une sorte de répulsion pour les sciences, qui sont aujourd'hui un des leviers les plus puissants de la civilisation moderne. Un petit nombre parmi les fils des plus grandes familles sont initiés aux langues de l'Europe; mais, qu'il s'agisse de créer un chemin de fer, de construire un édifice, d'élever un pont, de monter une usine, de fabriquer un canon, ou seulement même de tenir les comptes d'une maison de commerce, le Turc ne peut se suffire à lui-même; il lui faut faire appel au concours d'un étranger, et ces auxiliaires indispensables, Grecs, Levantins, ou autres, qu'il dédaignait peut-être, mais qu'il craignait tout en même temps, et avec raison, ont été, pour la société turque,

comme d'innombrables tarets qui en ont percé les parois et en ont attaqué les œuvres vives.

Dans les tentatives qui ont été faites pour revivifier le sentiment national en Turquie, on peut reconnaître cependant qu'il existe un groupe d'hommes clairvoyants qui se sont rendu compte de cette cause d'infériorité, et se sont efforcés de la combattre. Ils ont prétendu se passer des capitaux étrangers et du concours industriel de l'Occident. Ils se sont opposés à la concession de travaux publics à des étrangers. Ils voulaient que la Turquie se suffît à elle-même, et ils espéraient la sortir de sa torpeur économique. Mais, lorsque, pendant de longues périodes de mauvais gouvernement, les forces intellectuelles et morales d'un peuple ont été comprimées, il semble difficile, sinon impossible, de créer tout d'une pièce l'outillage qui manque et de suppléer par des nationaux aux financiers, aux ingénieurs, aux industriels étrangers. On peut se demander aussi si le caractère oriental se prête aux luttes nouvelles et ardentes de la civilisation moderne. Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans ces efforts, si infructueux qu'ils aient été, comme dans les réformes politiques que Midhat-Pacha voulait appliquer à la Turquie, un symptôme intéressant du progrès des idées modernes dans certaines classes de la société turque. Il est fort intéressant d'en suivre le développement.

Depuis plusieurs années aussi, il est d'usage d'appeler dans les principales familles des institutrices étrangères. L'éducation sérieuse de la femme commencerait-elle dans l'intérieur des harems qu'aucun

œil européen ne pénètre? On entend dire que beaucoup de dames turques se plaisent à la lecture des productions littéraires de l'Occident. Sous la couverture du roman se cachent souvent bien des idées philosophiques, et, quelque détourné, quelque incertain que soit ce mode de rénovation morale, il peut, à la longue, produire un effet efficace. L'action de la femme dans la famille est plus considérable, peut-être, qu'on ne le suppose. L'histoire dit quel rôle important ont joué, et jouent encore parfois, dans le gouvernement du pays, les sultanes, mères ou femmes des sultans. L'influence des femmes dans le gouvernement intérieur de la famille est sans doute aussi notable; seulement on n'en sait rien en Europe, parce qu'il n'est pas bienséant d'interroger un musulman sur ces questions délicates, et qu'il serait encore moins bienséant pour lui d'en parler. Toujours est-il, cependant, que la femme turque n'est pas l'être avili et annihilé dont on a souvent parlé. Les femmes sortent librement, vaquent, suivant la classe à laquelle elles appartiennent, à leurs affaires ou à leurs plaisirs. On les rencontre en grand nombre dans les bazars et à la promenade, fort peu embarrassées de leur liberté et si peu voilées qu'il semble que le voile ne soit qu'une coquetterie de plus.

Leur dignité s'est notablement relevée depuis quelque temps. La polygamie tend de plus en plus à disparaître. Elle n'existe plus, pour ainsi dire, dans les classes moyennes, ni dans les classes inférieures. L'entretien de plusieurs femmes étant une dépense trop lourde, c'est un luxe que ne peuvent se permettre qu'un petit nombre de privilégiés de la fortune, et que restreignent encore les mœurs actuelles et

parfois même les conditions des contrats de mariage.

Avec la polygamie disparaît aussi, peu à peu, cette foule d'esclaves des deux sexes, de serviteurs et d'oisifs inutiles, qui encombrent les demeures des riches, et dont la cour du sultan et celles de quelques grands seigneurs donnent seuls encore l'affligeant spectacle.

Cette transformation est lente, à coup sûr, mais elle est visible. S'il avait surgi un homme d'une haute valeur intellectuelle, élevé par sa naissance et respecté de la masse du peuple pour la pureté de sa vie et l'orthodoxie de ses croyances, la transformation aurait pu être plus prompte et aurait peut-être sauvé la Turquie.

Les idées modernes de gouvernement se sont infiltrées, plus qu'on ne croit, dans toutes les classes de la nation. Les Turcs ont senti qu'ils allaient périr, à moins qu'une main puissante ne les relevât, et, si fatalistes qu'ils puissent être, ils ne s'y résignent pas volontiers. On entend accuser hautement les sultans d'impéritie et les ministres d'incapacité. On est parfois surpris des propos que tiennent les gens du peuple et dont l'écho ne pénètre pas dans les salons francs où vivent les diplomates chargés de renseigner l'Europe. Aussi beaucoup de choses essentielles ont-elles été ignorées de l'Occident.

Une révolution politique et sociale s'est élaborée lentement et sourdement dans les rues mêmes de Constantinople; mais personne ne pouvait dire combien de temps durerait la période d'incubation, et si quelque grande secousse extérieure ne viendrait pas en contrarier l'éclosion. Une seule chose était certaine, c'est que cette révolution était possible, et que, malgré les efforts visibles du fanatisme musulman, rien ne prouvait

que ce mouvement dût nécessairement aboutir à la guerre sainte qui soulèverait toutes les forces de l'islam. Il pouvait avoir, tout au contraire, le caractère d'une réaction contre l'absolutisme politique et religieux du sultan, et, pour premier résultat, la séparation de l'autorité temporelle et spirituelle. C'était le but que se proposait d'atteindre Midhat-Pacha et le parti de la Jeune Turquie, soutenus, mais pour d'autres motifs, par les chefs religieux de la Mecque. Leur entreprise généreuse avait été de sauver la Turquie en la séparant de l'islam et en réunissant, en dehors de tout exclusivisme religieux, les débris de l'empire ottoman, pour le reconstituer.

On a dit que la résignation du peuple en présence de l'impéritie et de la dureté de son gouvernement ne pouvait faire prévoir une régénération politique de la Turquie, que les qualités et les vertus même des Turcs les condamnaient à une ruine fatale, que les Turcs manquaient de l'énergie morale qui conduit les peuples à la liberté par la révolution, et que, dans aucune classe, on ne trouverait assez d'hommes capables pour diriger un mouvement de cette nature.

Pour montrer jusqu'à quel point de résignation et de fatalisme peut arriver le musulman, on a rappelé qu'après la guerre de 1878, on a licencié sans indemnité des milliers de soldats irréguliers dont l'aspect farouche faisait trembler Constantinople et craindre tous les excès. Ils se sont dispersés sans une plainte et sont allés mourir de faim sur les routes. Des milliers d'émigrés fuyant la domination russe dans le Caucase sont morts de faim également sur la côte

d'Asie, à quelques lieues de Constantinople, sans que le gouvernement fît rien d'efficace pour les sauver, et sans qu'il y ait eu, de leur part, de tentative de révolte. Un peuple qui montre une pareille douceur, est incapable, dit-on, de mettre fin par lui-même aux abus sous lesquels il succombe.

Ces appréciations pourraient être contestées.

Plus dure est la pression exercée sur les hommes par une double autorité politique et religieuse, plus violente est la réaction le jour où quelque accident vient ébranler leur foi religieuse et renverser les traditions qui les maintenaient dans l'obéissance et le respect. L'histoire en montre maints exemples depuis les guerres serviles de l'antiquité jusqu'aux révolutions sociales de nos jours.

Il est d'ailleurs fort difficile et en outre assez inutile de chercher à prédire l'avenir du monde musulman, car nos habitudes occidentales de raisonner ne nous permettent guère de comprendre les évolutions de l'esprit oriental, ni d'en prévoir le développement. Cette société se modifiera comme se modifient toutes les choses de ce monde, mais par des voies différentes de celles qu'ont suivies les sociétés de l'Occident; c'est sans doute là tout ce qu'il est permis de dire à la prescience humaine.

Les moyens de guerre dont dispose l'empire ottoman sont encore importants. Il trouve dans les populations asiatiques une source de recrutement presque inépuisable, et, en Europe même, il lui reste de nombreux contingents de vigoureux soldats.

La pénurie de son trésor, le désordre et l'imprévoyance qui sont les vices capitaux de son gouverne-

ment, ont empêché l'empire ottoman de préparer l'armée qui aurait pu efficacement le protéger lors des récentes guerres balkaniques.

Les qualités particulières du soldat turc, c'est-à-dire son dévouement, sa constance dans les privations, sa résignation, un courage dont il a encore donné les plus belles preuves en 1878 et en 1912-1913, en un mot sa solidité morale et son énergie physique, seraient enviées dans bien des armées européennes; mais il manquait à ce corps bien membré un souffle qui l'animât. L'officier était peu considéré. Il se recrutait dans les basses classes comme les soldats; il ne savait rien, on lui demandait peu de chose, et on lui allouait une solde trop irrégulièrement payée et qui suffisait mal à le faire vivre.

Si, dans les grades élevés de la hiérarchie militaire, il s'est manifesté parfois un homme de guerre doué de qualités supérieures, comme Moukhtar-Pacha, Osman-Pacha, et quelques autres, la Turquie a toujours manqué d'organisateurs capables pour ses troupes. Un général peut s'improviser sur le champ de bataille, un administrateur ne se forme qu'à la longue et a besoin de beaucoup de temps pour préparer la machine compliquée indispensable aux guerres de nos jours. Outillée encore pour la résistance, la Turquie était devenue impuissante pour l'offensive.

Les fortifications de la Turquie avaient fait, dans ces dernières années, d'assez grands progrès. Andrinople avait été fortifié comme réduit d'un système défensif composé de 24 forts détachés.

Sur les rives du Bosphore, le nombre des forts et des batteries a été augmenté. L'armement des ou-

vrages a été rendu plus redoutable. Environ 400 pièces seraient en état de canonner une flotte qui tenterait de forcer le passage.

Les fortifications des Dardanelles ont éte accrues et la puissance de leurs bouches à feu, augmentée. Plusieurs forts isolés sont devenus les noyaux de véritables places; des redoutes ont été disposées en cordon et, sur plusieurs points, on a construit des tourelles et des batteries cuirassées.

En ce qui concerne la protection de Constantinople, on a décidé l'achèvement des lignes de Tchatadlja, à 28 kilomètres des faubourgs. Ce ne sont encore que des ouvrages en terre; mais ils ont été armés de pièces d'artillerie de place, et sont susceptibles d'une forte résistance.

Cependant de graves événements se sont produits depuis ces dernières années, qui ont notablement modifié les conditions d'existence de l'Empire : la Révolution des Jeunes Turcs en 1908; la guerre balkanique de 1912-1913.

La Révolution du 23 juillet 1908, accomplie par le parti jeune turc, procède, de toute évidence, du mouvement d'idées libérales provoqué par Midhat-Pacha et qui se résumait en peu de mots : doter l'Empire d'institutions constitutionnelles, substituer au Commandeur des Croyants, chef de guerre et chef religieux, un souverain chef d'État moderne, gouvernant, d'après une constitution, ses sujets musulmans ou chrétiens, ayant, les uns sur les autres, égalité de droits et de devoirs. Ce programme ne pouvait être

qu'une illusion, sincère, sans doute, de la part de quelques-uns, une hypocrisie de la part de beaucoup d'autres.

Le sultan Abdul-Hamid fut déposé, arrêté, enfermé; des exécutions sanglantes et quelques assassinats politiques affirmèrent le nouvel ordre de choses; rien ne fut changé dans l'état moral de la nation, que des discordes parlementaires venant s'ajouter au désordre gouvernemental habituel.

L'influence allemande se substitua à l'influence française jusqu'alors prépondérante; l'armée et la flotte furent réorganisées sous la direction d'officiers allemands et d'officiers ottomans ayant fait, en Allemagne, leur éducation militaire; quant aux réformes administratives promises par les traités en faveur des chrétiens de l'Empire, elles ne se réalisèrent pas plus que par le passé. En Macédoine, continuèrent les persécutions, les meurtres, les massacres de villages entiers, il semblait qu'on se proposât de forcer les chrétiens à quitter le pays pour laisser place nette aux musulmans.

Les Grandes Puissances étant dans l'impossibilité de porter remède à cette lugubre situation, les petits États de la péninsule, soutenus par leur haine de l'oppression turque et par leurs désirs d'émancipation, résolurent d'agir par leurs propres forces, pour se libérer du joug odieux du musulman, le chasser et se partager les territoires qu'il détenait encore en Thrace, en Macédoine, en Albanie.

Guerre balkanique, 1912-1913.

Le prince Ferdinand de Bulgarie prit l'initiative des négociations qui devaient amener une entente entre Serbes, Bulgares et Grecs. Une première convention secrète bulgaro-serbe remonte à 1909. Un traité formel ne fut signé qu'en mars 1912; il détermina les bases d'un partage de la haute Macédoine entre la Serbie et la Bulgarie; une ligne tracée de Vranja par le lac d'Okhrida jusqu'à l'Adriatique devait former la ligne de démarcation du territoire qui serait pris par la Serbie.

L'entente entre la Bulgarie et la Grèce pour le partage de la basse Macédoine fut arrêtée en août 1912. Salonique restant en dehors des territoires revendiqués par l'un ou par l'autre État.

La convention avec le Montenegro lui donnait une partie du sandjak de Novi-Bazar.

Les contractants convinrent de s'en remettre à l'arbitrage de la Russie pour les points laissés en litige.

Ces accords territoriaux furent complétés par des conventions militaires et les préparatifs suivirent immédiatement. Les engagements mutuels étaient pris pour une durée de vingt-cinq ans. Il fut entendu que si les Grandes Puissances n'obtenaient pas de la Turquie des réformes radicales et immédiates, les hostilités commenceraient au mois de septembre 1912, après les récoltes. La diplomatie ferait alors surgir l'incident qui serait le prétexte de la guerre.

Les prétextes étaient nombreux : massacres en Macédoine; réformes toujours ajournées; embargo mis par la Turquie sur des bâtiments grecs; saisie par la Turquie d'un envoi de canons que la Serbie avait fait venir de France. Peu importait, d'ailleurs, la guerre de race, qui allait éclater, étant motivée non par des différends momentanés, mais par des haines accumulées depuis des siècles.

Les forces militaires de la Turquie étaient importantes. Une loi de 1909, promulguée après la Révolution des Jeunes Turcs, avait rendu le service obligatoire pour tous les sujets ottomans, y compris les chrétiens, les arabes de l'Hedjaz et du Yemen, et les Albanais, qui en avaient été jusqu'alors dispensés; la faculté d'exonération était d'ailleurs maintenue, ce qui faisait porter sur les classes pauvres tout le poids du service militaire.

Le service militaire devait être réparti : de 21 à 29 ans, dans l'armée active, *Nizam* et sa réserve *Ikhtiat;* de 30 à 38 ans, dans la réserve proprement dite, *Redif;* de 39 à 40 ans, dans l'armée territoriale, *Mustafiz*.

Cette organisation n'existait d'ailleurs que sur le papier. Elle devait donner environ 500.000 hommes, mais la plupart sans instruction militaire. Les cadres d'officiers étaient désorganisés par un afflux trop considérable de jeunes gens sans expérience, sortant des écoles et par l'exclusion des anciens officiers provenant du rang. Les services n'existaient pas. Les moyens de mobilisation rapide faisaient défaut, etc...

Les théâtres où la guerre allait éclater étaient fort distants les uns des autres; ils correspondaient aux frontières de chacun des États coalisés. Les armées qui devaient y opérer, ne pouvaient avoir aucune liaison entre elles.

Pour faire face au Montenegro, les Turcs avaient à tenir le sandjak de Novi-Bazar et l'Albanie occidentale ;

pour faire face aux Serbes, la Vieille Serbie (Uskub) ;

pour faire face aux Grecs, la Thessalie et l'Épire ;

pour faire face aux Bulgares, la Thrace.

Le Montenegro déclara le premier la guerre, le 8 octobre, il ne mobilisait que 37.000 hommes environ, mais il avait, comme réserve, le peuple entier sous les armes.

La Grèce, la Serbie, la Bulgarie déclarèrent la guerre le 18 octobre ; les opérations commencèrent immédiatement.

Du côté du Montenegro, en raison de la nature du pays, la guerre ne pouvait être qu'une série d'attaques de positions. Les petites garnisons turques laissées dans les places, furent obligées de se retirer. Plus tard, la lutte se concentra autour de Scutari qui avait une forte garnison et qui se défendit énergiquement. Un détachement d'armée serbe occupa les ports d'Alessio ou de Durazzo avec le concours des Monténégrins.

Du côté de la Serbie, le principal objectif donné aux armées serbes était Uskub, l'ancienne capitale de l'Empire serbe de Douchan. Le petit plateau appelé *Ovtche-polge* (le champ des brebis), au pied du Kara-dagh, à l'est d'Uskub, près du partage des eaux entre la Morava coulant au nord et le Vardar,

coulant au sud, devait vraisemblablement être le lieu du choc entre les armées.

En effet, après plusieurs rencontres partielles, la bataille générale s'engagea près de **Kumanovo**, le 23 octobre et se continua le 24. Ce fut une victoire complète pour les Serbes qui occupèrent Uskub le 26. Les débris de l'armée turque se retirèrent vers Monastir. Une vingtaine de bataillons couvrirent la retraite et firent une belle résistance au défilé des monts Babuna, au nord de **Prilip**; il fallut trois jours de combats, pour que cette formidable position fut emportée par les Serbes (4 novembre); les Turcs profitèrent de ce répit pour rassembler à Monastir ce qui leur restait de forces, 60.000 hommes environ. Une nouvelle bataille s'engagea le 15 novembre; **Monastir** capitula le 18 novembre.

Cette courte campagne d'un mois a particulièrement révélé la valeur de l'armée serbe, l'énergie de son infanterie, sa force de résistance aux fatigues qu'elle supporta par un froid excessif, et la puissante organisation de son artillerie, de fabrication française.

Après avoir pris Monastir, les Serbes se préoccupèrent de désarmer et d'occuper l'Albanie et de prendre possession des ports de l'Adriatique, Alessio et Durazzo.

Du côté de la Grèce, les forces grecques furent réparties en deux groupes, vers la Thessalie à l'est, vers l'Épire à l'ouest. Le groupe de l'est, commandé par le Diadoque, se dirigea sur **Salonique**, dont les Grecs avaient hâte de s'emparer les premiers. Après plusieurs combats victorieux, l'armée grecque arriva

devant Salonique qui capitula le 8 novembre, au moment où se présentait, du côté nord, une division bulgare qui revendiqua la priorité de l'occupation. Le roi Georges de Grèce y fit son entrée solennelle le 12; l'armée se dirigea ensuite sur Monastir pour briser les dernières résistances des Turcs dans la Macédoine et donner la main aux Serbes.

Le 24 novembre, les princes héritiers de Grèce et de Serbie se rencontrèrent à Monastir.

En Épire, les Grecs se rendirent maîtres de Preveza et attaquèrent Janina, mais leurs effectifs étaient insuffisants pour triompher de la résistance.

Du côté de la Bulgarie, l'armée turque sous les ordres du généralissime Nazim-Pacha (environ 100.000 hommes), se concentra dans le quadrilatère Andrinople, Kirk-Kilissé, Dimotika, Lulé-Burgas.

Andrinople était une forte place, bien que ne présentant pas la valeur défensive des grandes places modernes. Elle avait une garnison de 50.000 hommes qui fut énergiquement commandée par Chukri-Pacha.

Les forces bulgares sous les ordres du général Savof, furent divisées en trois armées, plus une division d'aile droite à Köstendil (Macédoine), se reliant aux armées serbes.

Les Bulgares marchèrent sur Andrinople; une tentative d'attaque brusquée échoua, mais la victoire de **Kirk-Kilissé** (22 octobre) leur permit de passer outre et de poursuivre leur offensive contre le gros des forces turques.

La bataille s'engagea de nouveau près de **Lulé Burgas** (le 29 octobre), elle s'acheva le 30 par la déroute complète des Turcs qui perdirent 25.000 hommes tués ou blessés, et 3.000 prisonniers. Les Bulgares eurent 15.000 tués ou blessés; ils continuèrent leur marche sur les lignes de Tchataldja qui couvraient Constantinople et où les Turcs tenaient une excellente position défensive.

Ainsi, après moins de deux mois de guerre, les Grecs sont maîtres de Salonique; les Serbes d'Uskub, de Monastir, du port de Durazzo. Les Bulgares ont infligé à Kirk-Kilissé et à Lulé-Burgas une complète défaite aux armées turques de Thrace. Ils assiègent Andrinople, ils sont arrivés sur la mer Égée à Dédeagatch, et menacent Constantinople.

Les Turcs proposèrent le 3 décembre un armistice qu'acceptèrent les Serbes et les Bulgares, mais la Grèce refusa d'adhérer en exigeant la remise de Janina.

Des négociations de paix furent ouvertes à Londres sous la médiation des Grandes Puissances. Les Bulgares demandèrent la reddition d'Andrinople que le Gouvernement turc refusa. Cependant il était sur le point de céder lorsqu'éclata une révolution à Constantinople. Le colonel Enver-Bey, un des chefs les plus ardents des Jeunes Turcs, pénétra dans le palais, abattit d'une balle de revolver Nazim-Pacha, le ministre de la guerre, et exigea la démission du cabinet; l'armistice fut dénoncé; les hostilités recommencèrent le 3 février 1913.

Le siège d'**Andrinople** fut repris. Une division serbe vint apporter aux Bulgares un efficace concours; la place succomba le 24 mars.

De leur côté, les Grecs s'étaient rendus maîtres de Janina.

Les négociations de paix furent alors laborieusement continuées. **La paix fut signée à Londres** le 30 mai.

La Turquie abandonnait tous les territoires européens au nord d'une ligne tracée de Midia sur la mer Noire à Enos sur la mer Égée, à l'exception de l'Albanie, dont les frontières devaient être fixées par les Puissances médiatrices.

La Crète était cédée aux Grecs; les Grandes Puissances devaient ultérieurement décider du sort des autres îles de la mer Égée.

Guerre intrabalkanique, 1913.

Ces résultats imprévus dépassaient toutes les espérances qu'au début de la guerre, avaient pu concevoir les alliés, mais lorsqu'il s'agît de partager entre eux les territoires conquis, ils ne s'entendirent plus.

La Bulgarie, enorgueillie par ses victoires, réclama toute la Macédoine et la majeure partie des côtes européennes de la mer Égée.

D'autre part, sur l'insistance de l'Autriche et de l'Italie, les Grandes Puissances avaient refusé à la Serbie un port sur l'Adriatique qui était indispensable au développement de sa vie économique; elles avaient contraint le Montenegro à remettre, à une commission internationale, Scutari, qu'il avait fait capituler et dont il rêvait de faire sa capitale.

Enfin, elles avaient décidé de créer un royaume d'Albanie, sans tenir compte de l'impossibilité de

constituer en un état unifié, des tribus guerrières, indisoiplinables, séparées par leurs intérêts et par leurs religions, indépendantes les unes des autres, vivant dans des montagnes inaccessibles. On donna pour souverain précaire à ce nouveau royaume, un prince allemand, le prince de Wied, officier dans l'armée prussienne, dont la royauté éphémère s'évanouit rapidement sous les attaques des tribus qu'on appela, par euphémisme, des rebelles ou des insurgés; il fallut que les navires des grandes Puissances envoyés à Durazzo et les détachements qu'ils débarquèrent, protégeassent son départ.

Pour justifier leurs revendications en Macédoine, les Bulgares prétendaient faire prévaloir ce principe, que partout où est un Bulgare est la Bulgarie, mais, en Macédoine, Serbes, Bulgares, Grecs, Turcs même, sont mélangés dans les campagnes, dans les villes, même dans les maisons; il s'est établi, dans maints endroits, entre individus de différente race, des communautés d'intérêts, voire même de sentiments, tels que l'on vit, pendant la guerre contre la Turquie, des Turcs, combattre de leur plein gré, dans les rangs des Serbes.

Comment établir entre ces populations des frontières sur une base historique ou ethnique? Les Serbes étaient aussi autorisés que les Bulgares à revendiquer la Macédoine; ils se mirent d'accord avec les Grecs pour résister aux prétentions intransigeantes des Bulgares.

C'est en vain que l'empereur de Russie offrit sa médiation, adjurant les uns et les autres de ne pas compromettre la cause slave par une guerre fratricide.

Il leur demanda de déléguer à Pétersbourg leurs premiers ministres pour chercher une solution aux différends qui les divisaient.

Cependant, depuis le Danube jusqu'à la mer Égée, les troupes bulgares commençaient les hostilités contre les troupes serbes et grecques, échelonnées sur les frontières, prétendant, comme il est d'usage en pareil cas, qu'elles avaient été attaquées les premières et qu'elles ne faisaient que repousser des agressions injustifiées.

De son côté, la Roumanie qui, jusqu'alors, s'était tenue à l'écart du conflit, prévint la Bulgarie qu'elle ne resterait pas indifférente à une guerre entre peuples balkaniques; elle mobilisa son armée (3 juillet), demanda à la Bulgarie d'accepter, sans condition, l'arbitrage russe et de lui consentir une cession de territoire sur la rive droite du Danube, pour compenser la grande extension qu'elle allait réaliser en Thrace. La Roumanie déclara la guerre le 10 juillet.

Au moment où elle entrait en scène, la question militaire s'était déjà réglée entre les Serbes et les Bulgares, dans une grande bataille livrée sur la **Bregalnitza,** affluent de gauche du Vardar, dans la région de Kuprulu (1er au 8 juillet).

Cette bataille avait coûté 30.000 hommes aux Bulgares et environ 20.000 aux Serbes.

De leur côté, les Grecs avaient occupé toute la côte de la mer Égée jusqu'à l'embouchure de la Maritza.

L'armée roumaine passa le Danube sans résistance près de Turnù Magurele (14 juillet); et son avant-garde poussa les détachements bulgares qui couvraient la route de Sofia.

La Turquie ne pouvait perdre cette occasion de récupérer les territoires qui lui avaient été enlevés en Thrace. Ses troupes avancèrent sur Kirk-Kilissé et réoccupèrent Andrinople que les Bulgares ne défendirent pas (22 juillet).

Traité de Bucarest (10 août). — Pressée de tous les côtés, la Bulgarie s'avoua vaincue ; elle demanda un armistice qui fut immédiatement suivi de préliminaires de paix. La paix fut signée le 10 août 1913 à Bucarest.

La frontière bulgaro-serbe fut tracée sur la ligne de partage des eaux entre le Vardar et la Struma.

La frontière grecque fut portée à l'embouchure de la Mesta sur la côte de la mer Égée.

La Bulgarie céda à la Roumanie un grand territoire sur la rive droite du Danube, jusqu'à une ligne tracée de Turtukaï sur le Danube, à Baltchick, sur la mer Noire, y compris Silistrie, et elle s'engagea à démanteler Roustchouk et Choumla.

Par une paix séparée conclue à Constantinople avec la Turquie (29 septembre), la Bulgarie renonça à Andrinople et aux rivages de la mer de Marmara ; elle dut se contenter de conserver la côte de la mer Égée, entre les embouchures de la Mesta et de la Maritza.

Personne n'avait, du reste, l'illusion de penser que ces conventions fussent de nature à assurer une paix durable dans la péninsule balkanique.

Les négociations poursuivies à Londres avaient laissé en suspens la question des îles de la mer Égée ;

elles n'avaient pas réglé les questions financières, ni le statut des communautés musulmanes, passées sous une autre domination.

Les frontières de l'Albanie n'avaient pas été arrêtées.

Ni la Serbie, ni le Montenegro auxquels on avait refusé des ports sur l'Adriatique, ne pouvaient être satisfaits.

L'Italie n'avait pas abandonné ses convoitises sur les côtes de l'Albanie qui devaient lui donner la maîtrise de l'Adriatique.

L'Autriche-Hongrie devait contrecarrer cette ambition et, d'autre part, s'opposer à l'accroissement de puissance du royaume serbe qu'elle considérait comme un foyer de dangereuse attraction pour les peuples slaves de son empire.

Que de germes de guerres futures!

Aussi, la Question d'Orient, non résolue, va devenir bientôt la cause de la conflagration générale de l'Europe et de la guerre la plus terrible qui ait ensanglanté le monde.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

